



The Boston Public Library

PURCHASED
FROM THE FUND
ESTABLISHED
BY

*James
Lyman
Whitney*

Bibliographer & Sometime Librarian







Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
Boston Public Library



POÉSIES

DIVERSES

DE M. DE VOLTAIRE,







CONTEs

E T

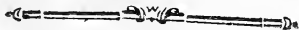
POÉSIES DIVERSES

DE M. DE VOLTAIRE.



A LA HAYE,

Chez G O S S E Junior , Libraire.



M. DCC. LXXVII.

PQ2079.A2 1777



POÉSIES

DIVERSES.



CONTES

DE GUILLAUME VADÉ.



PRÉFACE

DE CATHERINE VADÉ.

JE pleure encore la mort de mon cousin Guillaume Vadé, qui décéda, comme le fait *tout l'univers*, il y a quelques années. Il était attaqué de la petite vérole; je le gardais, & je lui disais en pleurant: Ah! mon cousin, voilà ce que c'est que de ne vous être pas fait inoculer! il en a coûté la vie à votre frère Antoine, qui était, comme vous, une des

lumières du siècle. Que voulez-vous que je vous dise ? me répondit Guillaume : j'attendais la permission de la Sorbonne, & je vois bien qu'il faut que je meure , pour avoir été trop scrupuleux.

L'état va faire une furieuse perte, lui répondis-je. Ah ! s'écria Guillaume, Alexandre & frère Bertier sont morts ; Sémiramis & la Fillon, Sophocle & Danchet sont en poussière. — Oui , mon cher cousin , mais leurs grands noms demeurent à jamais : ne voulez-vous pas revivre dans la plus noble partie de vous-même ? ne m'accordez-vous pas la permission de donner au public , pour le consoler, les contes à dormir debout dont vous nous régâlâtes l'année passée ? Ils faisaient les délices de notre famille ; & Jérôme Carré, votre cousin issu de germain , faisait presque autant de cas de vos ouvrages que des siens : ils plairont sans doute à tout l'univers , c'est-à-dire , à une trentaine de lecteurs qui n'auront rien à faire.

Guillaume n'avait pas de si hautes prétentions ; il me dit avec une humilité convenable à un auteur, mais bien rare : Ah ! ma cousine , pensez-vous que dans les quatre-vingt dixmille brochures imprimées à Paris depuis dix ans , mes opusculs puissent trouver place , & que je puisse furnager sur le fleuve de l'oubli qui engloutit tous les jours tant de belles choses ?

Quand vous ne vivriez que quinze jours après votre mort, lui dis-je, ce serait toujours beaucoup; il y a très-peu de personnes qui jouissent de cet avantage. Le destin de la plupart des hommes est de vivre ignorés, & ceux qui ont fait le plus de bruit, sont quelquefois oubliés le lendemain de leur mort; vous serez distingué de la foule, & peut-être même le nom de Guillaume Vadé ayant l'honneur d'être imprimé dans un ou deux journaux, pourra passer à la dernière postérité. Sous quel titre voulez-vous que j'imprime vos *opuscules*? Ma cousine, me dit-il, je crois que le nom de *fadaïses* est le plus convenable; la plupart des choses qu'on fait, qu'on dit, & qu'on imprime, méritent assez ce titre.

J'admirai la modestie de mon cousin, & j'en fus extrêmement attendrie. Jérôme Carré arriva alors dans la chambre. Guillaume fit son testament, par lequel il me laissait maîtresse absolue de ses manuscrits. Jérôme & moi lui demandâmes où il voulait être enterré; & voici la réponse de Guillaume, qui ne sortira jamais de ma mémoire.

« Je sens bien que n'ayant été élevé dans ce
» monde à aucune des dignités qui nourrissent les
» grands sentimens, & qui élèvent l'homme au
» dessus de lui-même; n'ayant été ni conseiller
» du roi, ni échevin ni marguillier, on me

» traitera après ma mort avec très-peu de céré-
» monie. On me jettera dans les charniers Saints-
» Innocens , & on ne mettra sur ma fosse qu'une
» croix de bois qui aura déjà servi à d'autres ;
» mais j'ai toujours aimé si tendrement ma patrie ,
» que j'ai beaucoup de répugnance à être enterré
» dans un cimetière. Il est certain qu'étant mort
» de la maladie qui m'attaque , je puerai horri-
» blement. Cette corruption de tant de corps qu'on
» ensevelit à Paris dans les églises , ou auprès des
» églises , infecte nécessairement l'air ; & , comme
» dit très à propos le jeune Ptolomée , en déli-
» bérant s'il recevra Pompée chez lui ,

.... Ces trunks pourris exhalent dans les vents
De quoi faire la guerre au reste des vivans.

» Cette ridicule & odieuse coutume de paver les
» églises de morts , cause dans Paris , tous les ans ,
» des maladies épidémiques , & il n'y a point de
» défunt qui ne contribue plus ou moins à em-
» pester sa patrie. Les Grecs & les Romains étaient
» bien plus sages que nous : leur sépulture était hors
» des villes ; & il y a même aujourd'hui plusieurs
» pays en Europe où cette salutaire coutume est
» établie. Quel plaisir ne ferait-ce pas pour un
» bon citoyen d'aller engraisser , par exemple ,
» la stérile plaine des Sablons , & de contri-
» buer à faire naître des moissons abondantes ! Les

» générations deviendraient utiles les unes aux
» autres par ce prudent établissement; les villes
» seraient plus saines, les terres plus fécondes.
» En vérité, je ne puis m'empêcher de dire qu'on
» manque de police pour les vivans & pour les
» morts. »

Guillaume parla long-tems sur ce ton. Il avait de grandes vues pour le bien public, & il mourut en parlant, ce qui est une preuve évidente de génie.

Dès qu'il fut passé, je résolus de lui faire des obsèques magnifiques, dignes du grand nom qu'il avait acquis dans le monde. Je courus chez les plus fameux libraires de Paris, je leur proposai d'acheter les œuvres posthumes de mon cousin Guillaume; j'y joignis même quelques belles dissertations de son frère Antoine, & quelques morceaux de son cousin issu de germain Jérôme Carré. J'obtins trois louis d'or comptant, somme que jamais Guillaume n'avait possédée dans aucun tems de sa vie. Je fis imprimer des billets d'enterrement, je priai tous les beaux esprits de Paris d'honorer de leur présence le service que je commandai pour le repos de l'ame de Guillaume; aucun ne vint. Je ne pus assister au convoi, & Guillaume fut inhumé sans que personne en sût rien. C'est ainsi qu'il avait vécu; car, encore qu'il eût enrichi la foire de plusieurs opéra comiques qui firent

l'admiration de tout Paris , on jouissait des fruits de son génie , & on négligeait l'auteur : c'est ainsi (comme dit le divin Platon) qu'on suce l'orange , & qu'on jette l'écorce ; qu'on cueille les fruits de l'arbre , & qu'on l'abat ensuite. J'ai toujours été frappée de cette ingratitude.

/ Quelque tems après le décès de Guillaume Vadé , nous perdîmes notre bon parent & ami Jérôme Carré , si connu en son tems par la comédie de *l'Écoffaise*, qu'il disait avoir traduite pour l'avancement de la littérature honnête : je crois qu'il est de mon devoir d'instruire le public de la détresse où se trouvoit Jérôme dans les derniers jours de sa vie ; voici comme il s'en ouvrit en ma présence à frère Giroflée son confesseur.

Vous savez , dit-il , qu'à mon baptême on me donna pour patrons St. Jérôme , St. Thomas , & St. Raimond de Pennaford , & que quand j'eus le bonheur de recevoir la confirmation , on ajouta à mes trois patrons St. Ignace de Loyola , St. François Xavier , St. François de Borgia , & St. Régis , tous jésuites ; de sorte que je m'appelle Jérôme-Thomas-Raimond-Ignace-Xavier-François-Régis Carré. J'ai cru long-tems qu'avec tant de noms je ne pouvais manquer de rien sur terre : ah ! frère Giroflée , que je me suis trompé ! Il faut qu'il en soit des patrons comme des valets ; plus

on en a , plus on est mal servi. Mais voyez , s'il vous plaît , quelle est ma *déconvenue* (car ce mot est très-bon, quoi qu'en dise un polisson ; Montagne , Marot , & plusieurs auteurs très-facétieux en font souvent usage ; il est même dans le dictionnaire de l'académie). Voici donc mon aventure.

On chasse les révérends pères jésuites , ou jésuites , pource que leur institut est pernicieux , contraire à tous les droits des rois & de la société humaine , &c. &c. Or Ignace de Loyola ayant créé cet institut appelé *Régime* , après s'être fait fesser au collège de sainte Barbe ; Xavier , François Borgia , Régis , ayant vécu dans ce régime , il est clair qu'ils sont tous également reprehensibles , & que voilà quatre saints qu'il faut nécessairement que je donne à tous les diables.

Cela m'a fait naître quelques scrupules sur saint Thomas & saint Raimond de Pennafort. J'ai lu leurs ouvrages , & j'ai été confondu , quand j'ai vu dans Thomas & dans Raimond à-peu-près les mêmes paroles que dans Bussembaum. Je me suis défait aussitôt de ces deux patrons , & j'ai brûlé leurs livres.

Je me suis vu ainsi réduit au seul nom de Jérôme ; mais ce Jérôme , le seul patron qui me restait , ne m'a pas été plus utile que les autres :

est-ce que Jérôme n'aurait pas de crédit en paradis? J'ai consulté sur cette affaire un très-savant homme; il m'a dit que Jérôme était le plus colère de tous les hommes; qu'il avait dit de grosses injures au saint évêque de Jérusalem Jean, & au saint prêtre Rufin; que même il appella celui-ci *hydre & scorpion*, & qu'il l'insulta après sa mort: il m'a montré les passages. Je me vois obligé de renoncer enfin à Jérôme, & de m'appeller Carré tout court, ce qui est bien désagréable.

C'est ainsi que Carré déposait sa douleur dans le sein de frère Giroflée, lequel lui répondit: Vous ne manquerez pas de saints, mon cher enfant; prenez St. François d'Assise. Non, fit Carré; sa femme de neige me donneroit quelquefois des envies de rire, & ceci est une affaire sérieuse. Hé bien, prenez St. Dominique. — Non, il est l'auteur de l'inquisition. — Voulez-vous de St. Bernard? — Il a trop persécuté ce pauvre Abeilard qui avoit plus d'esprit que lui, & il se mêlait de trop d'affaires. Donnez-moi un patron qui ait été si humble, que personne n'en ait jamais entendu parler; voilà mon saint.

Frère Giroflée lui remontra l'impossibilité d'être canonisé & ignoré; il lui donna la liste de plusieurs autres patrons que notre ami ne connaissait pas, ce qui revenait au même; mais à chaque saint

qu'il proposait, il demandait quelque chose pour son couvent; car il savait que Carré avait de l'argent. Jérôme Carré lui fit alors ce conte qui m'a paru curieux.

Il y avait autrefois un roi d'Espagne qui avait promis de distribuer des aumônes considérables à tous les habitans d'auprès de Burgos, qui avaient été ruinés par la guerre. Ils vinrent aux portes du palais; mais les huissiers ne voulurent les laisser entrer qu'à condition qu'ils partageraient avec eux. Le bon-homme Cardéro se présenta le premier au monarque, se jeta à ses pieds, & lui dit : Grand roi, je supplie votre altesse royale de faire donner à chacun de nous cent coups d'étrivières. Voilà une plaisante demande, dit le roi; pourquoi me faites-vous cette prière? C'est, dit Cardéro, que vos gens veulent absolument avoir la moitié de ce que vous nous donnerez. Le roi rit beaucoup, & fit un présent considérable à Cardéro. De là vint le proverbe, *qu'il vaut mieux avoir affaire à Dieu qu'à ses saints.*

C'est avec ces sentimens que passa de cette vie à l'autre mon cher Jérôme Carré, dont je joins ici quelques opuscules à ceux de Guillaume; & je me flatte que messieurs les Parisiens, pour qui Vadé & Carré ont toujours travaillé, me pardonneront ma préface.

Catherine Vadé.

C E Q U I P L A I T

A U X D A M E S.

O R maintenant que le beau Dieu du jour
Des Africains va brûlant la contrée ,
Qu'un cercle étroit chez nous borne son tour ,
Et que l'hiver alonge la soirée ;
Après souper , pour vous défennuyer ,
Mes chers amis , écoutez une histoire ,
Touchant un pauvre & noble chevalier ,
Dont l'aventure est digne de mémoire.
Son nom étoit messire Jean Robert ,
Lequel vivait sous le roi Dagobert.

Il voyagea devers Rome la sainte ,
Qui surpassait la Rome des Césars ;
Il rapportait de son auguste enceinte ,
Non des lauriers cueillis aux champs de Mars ;
Mais des agnus avec des indulgences ,
Et des pardons , & de belles dispenses :
Mon chevalier en étoit tout chargé ,
D'argent fort peu ; car dans ces tems de crise
Tout paladin fut très-mal partagé ;
L'argent n'alloit qu'aux mains des gens d'église ;

Sire Robert possédait pour tout bien
Sa vieille armure , un cheval & son chien ;

Mais il avait reçu pour apanage
Les dons brillans de la fleur du bel âge,
Force d'Hercule , & grace d'Adonis ,
Dons fortunés qu'on prise en tout pays.

Comme il était assez près du Lutèce ,
Au coin d'un bois qui borde Charenton ,
Il apperçut la fringante Marton ,
Dont un ruban nouait la blonde tresse :
Sa taille est leste , & son petit jupon
Laisse entrevoir sa jambe blanche & fine.
Robert avance ; il lui trouve une mine
Qui tenterait les saints du paradis.
Un beau bouquet de roses & de lis
Est au milieu de deux pommes d'albâtre,
Qu'on ne voit point sans en être idolâtre ;
Et de son teint la fleur & l'incarnat ,
De son bouquet auraient terni l'éclat.
Pour dire tout , cette jeune merveille
A son giron portait une corbeille ,
Et s'en allait , avec tous ses attraits ,
Vendre au marché du beurre & des œufs frais.
Sire Robert, ému de convoitise ,
Descend d'un saut , l'accolle avec franchise :
J'ai vingt écus , dit-il , dans ma valise ,
C'est tout mon bien ; prenez encor mon cœur ;
Tout est à vous. C'est pour moi trop d'honneur ,
Lui dit Marton. Robert presse la belle ,
La fait tomber , & tombe aussitôt qu'elle ,

Et la renverse, & casse tous les œufs.
Comme il cassait, son cheval ombrageux,
Épouvanté de la fière bataille,
Au loin s'écarte, & fuit dans la brouffaille.
De Saint-Denis un moine survenant,
Monte dessus, & trotte à son couvent.

Enfin, Marton rajustant sa coëffure,
Dit à Robert : Où sont mes vingt écus ?
Le chevalier tout pantois & confus,
Cherchant en vain sa bourse & sa monture,
Veut s'excuser ; nulle excuse ne fert ;
Marton ne peut digérer son injure,
Et va porter sa plainte à Dagobert :
Un chevalier, dit-elle, m'a pillée,
Et violée, & sur-tout point payée.
Le sage prince à Marton répondit :
C'est de viol que je vois qu'il s'agit ;
Allez plaider devant ma femme Berthe :
En tel procès la reine est très-experte ;
Bénignement elle vous recevra,
Et sans délai justice se fera.

Marton s'incline, & va droit à la reine.
Berthe étoit douce, affable, accorte, humaine ;
Mais elle avait de la sévérité
Sur le grand point de la pudicité.
Elle assembla son conseil de dévotes.
Le chevalier sans éperons, sans bottes,

La tête nue & le regard baissé,
Leur avoua ce qui s'était passé;
Que vers Charonne il fut tenté du diable;
Qu'il succomba; qu'il se sentoit coupable;
Qu'il en avait un très-pieux remord:
Puis il reçut sa sentence de mort.

Robert était si beau, si plein de charmes,
Si bien tourné, si frais & si vermeil,
Qu'en le jugeant, la reine & son conseil
Lorgnaient Robert & répandoient des larmes;
Marton de loin dans un coin soupira:
Dans tous les cœurs la pitié trouva place,
Berthe au conseil alors remémora
Qu'au chevalier on pouvait faire grace,
Et qu'il vivrait pour peu qu'il eût d'esprit:
Car vous savez que notre loi prescrit
De pardonner à qui pourra nous dire
Ce que la femme en tous les tems desire;
Bien entendu qu'il explique le cas
Très-nettement, & ne nous fâche pas.

La chose étant au conseil exposée,
Fut à Robert aussitôt proposée.
La bonne Berthe, afin de le sauver,
Lui concéda huit jours pour y rêver.
Il fit serment aux genoux de la reine,
De comparaître au bout de la huitaine;
Remercia du décret lénitif,
Prit congé d'elle, & partit tout pensif,

Comment nommer, disait-il en lui-même,
Très-nettement ce que toute femme aime,
Sans la fâcher ? La reine & son sénat
Ont aggravé mon trop piteux état.
J'aimerais mieux, puisqu'il faut que je meure,
Que sans délai l'on m'eût pendu sur l'heure.

Dans son chemin, Dès que Robert trouva
Ou femme, ou fille, il priait la passante
De lui conter ce que plus elle aimait :
Toutes faisaient réponse différente,
Toutes mentaient ; nulle n'allait au fait.
Sire Robert au diable se donnait.

Déjà sept fois l'astre qui nous éclaire
Avait doré les bords de l'hémisphère,
Quand, sur un pré, sous des ombrages frais,
Il vit de loin vingt beautés ravissantes
Danfant en rond : leurs robes voltigeantes
Étaient à peine un voile à leurs attraits ;
Le doux Zéphire, en se jouant auprès,
Laisait flotter leurs tresses ondoiantes ;
Sur l'herbe tendre elles formaient leurs pas,
Rasant la terre, & ne la touchant pas.
Robert approche, & du moins il espère
Les consulter sur la maudite affaire :
En un moment tout disparaît, tout fuit.

Le jour baissait, à peine il étoit nuit ;
Il ne vit plus qu'une vieille édentée,

Au teint de suie , à la taille écourtée ,
Pliée en deux , s'appuyant d'un bâton :
Son nez pointu touche à son court menton ;
D'un rouge brun sa paupière est bordée ;
Quelques crins blancs couvrent son noir chignon ;
Un vieux tapis qui lui sert de jupon ,
Tombe à moitié sur sa cuisse ridée.
Elle fit peur au brave chevalier.

Elle l'accoste , & d'un ton familier
Lui dit : Mon fils , je vois à votre mine
Que vous avez un chagrin qui vous mine.
Apprenez-moi vos tribulations.
Nous souffrons tous ; mais parler nous soulage :
Il est encor des consolations.
J'ai beaucoup vu ; le sens vient avec l'âge.
Aux malheureux quelquefois mes avis
Ont fait du bien , quand on les a suivis.

Le chevalier lui dit : Hélas ! ma bonne ,
Je vais cherchant des conseils , mais en vain :
Mon heure arrive , & je dois en personne ,
Sans plus attendre , être pendu demain ,
Si je ne dis à la reine , à ses femmes ,
Sans les fâcher , ce qui plaît tant aux dames.

La vieille alors lui dit : Ne craignez rien ;
Puisque vers moi le bon Dieu vous envoie ,
Croyez , mon fils , que c'est pour votre bien.
Devers la cour cheminez avec joie ;

Allons ensemble , & je vous apprendrai
Ce grand secret de vous tant désiré.
Mais jurez-moi qu'en me devant la vie ,
Vous ferez juste , & que de vous j'aurai
Ce qui me plaît & qui fait mon envie.
L'ingratitude est un crime odieux.
Faites serment , jurez par mes beaux yeux
Que vous ferez tout ce que je desire.
Le bon Robert le jura , non sans rire.
Ne riez point , rien n'est plus sérieux ,
Reprit la vieille : & les voilà tous deux
Qui côte-à-côte arrivent en présence
De reine Berthe , & de la cour de France ;

Incontinent le conseil assemblé ,
La reine assise , & Robert appelé :
Je fais , dit-il , votre secret , mesdames.
Ce qui vous plaît en tous lieux , en tout tems ;
N'est pas toujours d'avoir beaucoup d'amans ;
Mais fille ou femme , ou veuve , ou laide , ou belle ,
Ou pauvre , ou riche , ou galante , ou cruelle ,
La nuit , le jour , veut être , à mon avis ,
Tant qu'elle peut , la maîtresse au logis :
Il faut toujours que la femme commande ,
C'est là son goût ; si j'ai tort , qu'on me pende ;

Comme il parlait , tout le conseil conclut
Qu'il parlait juste , & qu'il touchait au but.
Robert absous baïsa la main de Berthe ,
Quand de haillons & de fange couverte ,

Au pied du trône on vit notre sans-dent
Criant justice, & la presse fendant :
On lui fait place , & voici sa harangue.

O reine Berthe ! ô beauté dont la langue
Ne pronouça jamais que vérité !
Vous dont l'esprit connoît toute équité ,
Vous dont le cœur s'ouvre à la bienfaisance ;
Ce paladin ne doit qu'à ma science
Votre secret ; il ne vit que par moi.
Il a juré mes beaux yeux & sa foi
Que j'obtiendrais de lui ce que j'espère ;
Vous êtes juste , & j'attends mon salaire.

Il est très-vrai , dit Robert , & jamais
On ne me vit oublier les bienfaits ;
Mais vingt écus , mon cheval , mon bagage ;
Et mon armure , étaient tout mon partage ;
Un moine noir a , par dévotion ,
Saïsi le tout quand j'affaillis Marton ;
Je n'ai plus rien , & malgré ma justice ,
Je ne saurais payer ma bienfaitrice.

La reine dit : Tout vous fera rendu ;
On punira votre voleur tondue.
Votre fortune en trois parts divisée ;
Fera trois lots justement compensés :
Les vingt écus , à Marton la lésée
Sont dus de droit , & pour les œufs cassés ;

La bonne vieille aura votre monture ;
Et vous , Robert , vous aurez votre armure ,

La vieille dit : Rien n'est plus généreux ;
Mais ce n'est pas son cheval que je veux ;
Rien de Robert ne me plaît que lui-même ;
C'est sa valeur & ses graces que j'aime :
Je veux régner sur son cœur amoureux ;
De ce trésor ma tendresse est jalouse :
Entre mes bras Robert doit vivre heureux ;
Dès cette nuit je prétends qu'il m'épouse.

A ce discours que l'on n'attendait pas ,
Robert glacé laisse tomber ses bras ;
Puis fixement contemplant la figure
Et les haillons de notre créature ,
Dans son horreur il recula trois pas ,
Signa son front ; & d'un ton lamentable ,
Il s'écriait : Ai-je donc mérité
Ce ridicule & cette indignité ?
J'aimerais mieux que votre majesté
Me fiançât à la mère du diable.
La vieille est folle , elle a perdu l'esprit.

Lors tendrement notre fons-dent reprit :
Vous le voyez , ô reine ! il me méprise ;
Il est ingrat ; les hommes le sont tous :
Mais je vaincrai ses injustes dégoûts ;
De sa beauté j'ai l'ame trop éprise ,

Je l'aime trop pour qu'il ne m'aime pas :
Le cœur fait tout : j'avoue avec franchise
Que je commence à perdre mes appas ;
Mais j'en serai plus tendre & plus fidelle :
On en vaut mieux , on orne son esprit ,
On fait penser ; & Salomon a dit
Que femme sage est plus que femme belle.
Je suis bien pauvre ; est-ce un si grand malheur ?
La pauvreté n'est point un déshonneur.
N'est-on content que sur un lit d'ivoire ?
Et vous , madame , en ce palais de gloire ,
Quand vous couchez côte-à-côte du roi ,
Dormez-vous mieux , aimez-vous mieux que moi ?
De Philémon vous connaissez l'histoire :
Amant aimé , dans le coin d'un taudis ,
Jusqu'à cent ans il caressa Baucis.
Les noirs chagrins , enfans de la vieilleffe ,
N'habitent point sous nos rustiques toits ;
Le vice fuit où n'est point la mollesse.
Nous servons Dieu , nous égalons les rois ;
Nous soutenons l'honneur de vos provinces ;
Nous vous faisons de vigoureux soldats.
Et , croyez-moi , pour peupler vos états ,
Les pauvres gens valent mieux que vos princes ;
Que si le ciel à mes chastes desirs
N'accorde pas le bonheur d'être mère ,
Les fleurs du moins sans les fruits peuvent plaire ;
On me verra , jusqu'à mon dernier jour ,
Cueillir les fleurs de l'arbre de l'amour ,

La décrépité , en parlant de la forte ,
Charma le cœur des dames du palais.
On adjugea Robert à ses attraits ;
De son ferment la sainteté l'emporte
Sur son dégoût. La dame encor voulut
Être à cheval , entre ses bras menée ,
A sa chaumière , où ce noble hyménée
Doit s'achever dans la même journée ;
Et tout fut fait comme à la vieille il plut.

Le chevalier sur son cheval remonte ,
Prend tristement sa femme entre ses bras ;
Saïsi d'horreur & rougissant de honte ,
Tenté cent fois de la jeter à bas ,
De la noyer ; mais il ne le fit pas ;
Tant des devoirs de la chevalerie
La loi sacrée était alors chérie.

Sa tendre épouse , en trottant avec lui ;
Lui rappelait les exploits de sa race ,
Lui racontait comment le grand Clovis
Affassina trois rois de ses amis ;
Comment du ciel il mérita la grace.
Elle avait vu le beau pigeon béni ,
Du haut des cieux apportant à Rémi
L'ampoule sainte & la céleste chrême
Dont ce grand roi fut oint dans son baptême.
Elle mêlait à ses narrations
Des sentimens & des réflexions ,

Des

Des traits d'esprit & de morale pure ,
Qui , fans couper le fil de l'aventure ,
Faisaient penser l'auditeur attentif ,
Et l'instruisaient , mais sans l'air instructif ,
Le bon Robert , à toutes ces merveilles ,
Le cœur ému , prêtait ses deux oreilles ,
Tout délecté quand sa femme parlait ,
Prêt à mourir quand il la regardait.

L'étrange couple arrive à la chaumière
Que possédait l'affreuse aventurière .
Elle se trouffe , & de sa sale main
De son époux arrange le festin ;
Frugal repas fait pour ce premier âge ,
Plus célébré qu'imité par le sage .
Deux ais pourris sur trois pieds inégaux ,
Formaient la table où les époux soupèrent ,
A peine assis sur deux minces treteaux :
Du triste époux les regards se baissèrent .
La décrépité égaya le repas
Par des propos plaisans & délicats ,
Par de bons mots , qui piquent & qu'on aime ,
Si naturels , que l'on croirait soi-même
Les avoir dits. Robert fut si content ,
Qu'il en sourit , & qu'il crut un moment
Qu'elle pouvait lui paraître moins laide .
Elle voulut , quand le souper finit ,
Que son époux vînt avec elle au lit ,
Le désespoir , la fureur le possède

A cette crise : il souhaite la mort ;
Mais il se couche , il se fait cet effort ;
Il l'a promis , le mal est sans remède.

Ce n'était point deux sales demi-draps ,
Percés de trous & rongés par les rats ,
Mal étendus sur de vieilles javelles ,
Mal reconfus encor par des ficelles ,
Qui révoltaient le guerrier malheureux ;
Du saint hymen les devoirs rigoureux
S'offraient à lui sous un aspect horrible.
Le ciel , dit-il , voudrait-il l'impossible ?
A Rome , on dit que la grâce d'en-haut
Donne à la fois le vouloir & le faire ;
La grace & moi nous sommes en défaut.
Par son esprit ma femme a de quoi plaire ,
Son cœur est bon ; mais , dans le grand conflit ,
Peut-on jouir du cœur ou de l'esprit ?
Ainsi parlant le bon Robert se jette
Froid comme glace , au bord de sa couchette ;
Et pour cacher son cruel déplaisir ,
Il feint qu'il dort , mais il ne peut dormir.

La vieille alors lui dit d'une voix tendre ,
En le pinçant : Ah ! Robert , dormez-vous ?
Charmant ingrat , cher & cruel époux ,
Je suis rendue , hâtez-vous de vous rendre ;
De ma pudeur les timides accens
Sont subjugués par la voix de mes sens.

Régnez sur eux ainsi que sur mon ame.
Je meurs, je meurs. Ciel, à quoi réduis-tu
Mon naturel qui combat ma vertu ?
Je me dissous, je brûle, je me pâme ;
Ah ! le plaisir m'enivre malgré moi ;
Je n'en peux plus : faut-il mourir sans toi ?
Va, je le mets dessus ta conscience.

Robert avait un fonds de complaisance ,
Et de candeur & de religion ;
De son épouse il eut compassion.
Hélas ! dit-il, j'aurais voulu , madame ,
Par mon ardeur égaler votre flamme ;
Mais que pourrai-je ? Allez, vous pourrez tout ;
Reprit la vieille ; il n'est rien, à votre âge ,
Dont un grand cœur enfin ne vienne à bout ,
Avec des soins, de l'art & du courage.
Songez combien les dames de la cour
Célébreront ce prodige d'amour.
Je vous parais peut-être dégoûtante ,
Un peu ridée, & même un peu puante ;
Cela n'est rien pour des héros bien nés :
Fermez les yeux, & bouchez-vous le nez.

Le chevalier , amoureux de la gloire,
Voulut enfin tenter cette victoire ;
Il obéit, & se piquant d'honneur,
N'écoutant plus que sa rare valeur,
Aidé du ciel, trouvant dans sa jeunesse

Ce qui tient lieu de beauté, de tendresse,
Fermant les yeux, se mit à son devoir.

C'en est assez, lui dit sa tendre épouse ;
J'ai vu de vous ce que j'ai voulu voir ;
Sur votre cœur j'ai connu mon pouvoir :
De ce pouvoir ma gloire était jalouse.
J'avais raison, convenez-en, mon fils ;
Femme toujours est maîtresse au logis.
Ce qu'à jamais, Robert, je vous demande ;
C'est qu'à mes soins vous vous laissiez guider ;
Obéissez, mon amour vous commande
D'ouvrir les yeux & de me regarder.

Robert regarde, il voit à la lumière
De cent flambeaux, sur vingt lustres placés,
Dans un palais, qui fut cette chaumière,
Sous des rideaux de perles rehauffés,
Une beauté dont le pinceau d'Apelle
Ou de Vanlo, ni le ciseau fidelle
Du bon Pigal, le Moine, ou Phidias,
N'auroient jamais imité les appas.
C'était Vénus, mais Vénus amoureuse,
Telle qu'elle est quand, les cheveux épars,
Les yeux noyés dans sa langueur heureuse,
Entre ses bras elle attend le Dieu Mars.

Tout est à vous, ce palais & moi-même,
Jouissez-en, dit-elle à son vainqueur ;

Vous n'avez point dédaigné la laideur ,
Vous méritez que la beauté vous aime.

Or maintenant j'entends mes auditeurs
Me demander quelle étoit cette belle
De qui Robert eut les tendres faveurs.
Mes chers amis , c'étoit la fée Urgelle ,
Qui , dans son tems protégea nos guerriers ;
Et fit du bien aux pauvres chevaliers.

O l'heureux tems que celui de ces fables ,
Des bons démons , des esprits familiers ,
Des farfadets , aux mortels secourables !
On écoutait tous ces faits admirables
Dans son château , près d'un large foyer :
Le père & l'oncle , & la mère & la fille ,
Et les voisins & toute la famille ,
Ouvraient l'oreille à monsieur l'aumônier ,
Qui leur faisoit des contes de forcier.

On a banni les démons & les fées ;
Sous la raison les graces étouffées ,
Livrent nos cœurs à l'insipidité ;
Le raisonner tristement s'accrédite ;
On court , hélas ! après la vérité :
Ah ! croyez-moi , l'erreur a son mérite :

L'ÉDUCATION

D'UN PRINCE.

P UISQUE le Dieu du jour, en ses douze voyages,
Habite tristement sa maison du Verseau,
Que les monts sont encor assiégés des orages,
Et que nos prés rians sont engloutis sous l'eau,
Je veux au coin du feu vous faire un nouveau conte
Nos loisirs sont plus doux par nos amusemens.
Je suis vieux, je l'avoue, & je n'ai point de honte
De goûter avec vous le plaisir des enfans.

Dans Bénévent jadis régnait un jeune prince,
Plongé dans la mollesse, ivre de son pouvoir,
Élevé comme un sot, & sans en rien savoir,
Méprisé des voisins, haï dans sa province.
Deux fripons gouvernaient cet état assez mince;
Ils avaient abruti l'esprit de monseigneur,
Aidés dans ce projet par son vieux confesseur.
Tous trois se relayaient. On lui faisait accroire
Qu'il avait des talens, des vertus, de la gloire;
Qu'un duc de Bénévent, dès qu'il était majeur,
Était du monde entier l'amour & la terreur;
Qu'il pouvait conquérir l'Italie & la France;
Que son trésor ducal regorgeait de finance,
Qu'il avait plus d'argent que n'en eut Salomon,
Sur son terrain pierreux du torrent de Cédron.

Alamon (c'est le nom de ce prince imbécille)
Avalait cet encens, & lourdement tranquille,
Entouré de bouffons, & d'insipides jeux,
Quand il avait dîné, croyait son peuple heureux.

Il restait à la cour un brave militaire,
Emon, vieux serviteur de feu prince son père ;
Qui, n'étant point payé, lui parlait librement,
Et prédisait malheur à son gouvernement.
Les ministres jaloux, qui bientôt le craignirent,
De ce pauvre honnête homme aisément se désirent ;
Emon fut exilé ; le maître n'en fut rien.
Le vieillard, confiné dans une métairie,
Cultivait sagement ses amis & son bien,
Et pleurait à la fois son maître & sa patrie.
Alamon, loin de lui, laissait couler sa vie
Dans l'insipidité de ses molles langueurs.
Des fots Bénéventins quelquefois les clameurs
Frappaient pour un moment son ame appesantie ;
Ce bruit sourd & lointain, qu'avec peine il entend,
S'affaiblit dans sa course, & meurt en arrivant.
Le poids de la misère accablait la province ;
Elle était dans les pleurs, Alamon dans l'ennui ;
Les tyrans triomphaient. Dieu prit pitié de lui ;
Il voulut qu'il aimât, pour en faire un bon prince.

Il vit la jeune Amide, il la vit, l'entendit ;
Il commença de vivre, & son cœur se sentit.
Il était beau, bien fait, & dans l'âge de plaire.
Son confesseur madré découvrit le mystère,

Il en fit un scrupule à son sot pénitent,
D'autant plus timoré qu'il était ignorant :
Et les deux scélérats qui tremblaient que leur maître
Ne se connût un jour, & vint à les connaître,
Envoyèrent Amide avec le pauvre Emon.
Elle fit son paquet, & le trempa de larmes.
On n'osait résister. Le timide Alamon,
Vainement attendri, s'arrachait à ses charmes ;
Car son esprit flottant, d'un vain remords touché,
Commencant à s'ouvrir, n'était point débouché.

Comme elle allait partir, on entend : Bas les armes,
A la fuite, à la mort, combattons, tout périt,
Alla, San Germano, Mahomet, Jesus-Christ.
On voit un peuple entier fuyant de place en place :
Un guerrier en turban, plein de force & d'audace,
Suivi de Musulmans, le cimeterre en main,
Sur des morts entassés se frayant un chemin,
Portant dans le palais le fer avec les flammes,
Égorgeait les maris, mettait à part les femmes.
Cet homme avait marché de Cume à Bénévent,
Sans que le ministère en eût le moindre vent ;
La mort le dévançait ; & dans Rome la sainte,
Saint Pierre, avec saint Paul, était transi de crainte.
C'était, mes chers amis, le superbe Abdala,
Pour corriger l'église envoyé par Alla.

Dès qu'il fut au palais, tout fut mis dans les chaînes :
Princes, moines, valets, ministres, capitaines,

Tels que les fils d'Io , l'un à l'autre attachés ,
Sont portés dans un char aux plus voisins marchés ;
Tels étaient monseigneur & ses référendaires ,
Enchaînés par les pieds avec le confesseur ,
Qui , toujours se signant , & disant ses rosaires ,
Leur prêchait la constance , & se mourait de peur.

Quand tout fut garotté , les vainqueurs partagèrent
Le butin , qu'en trois lots les émirs arrangèrent ;
Les hommes , les chevaux , & les chasses des saints.
D'abord on dépouilla les bons Bénéventins.
Les tailleurs ont toujours déguisé la nature ;
Ils sont trop charlatans ; l'homme n'est point connu
L'habit change les mœurs , ainsi que la figure ;
Pour juger d'un mortel , il faut le voir tout nu.

Du chef des Musulmans le duc fut le partage ;
Il était , comme on fait , dans la fleur de son âge ;
Il paraissait robuste , on le fit muletier.
Il profita beaucoup dans ce nouveau métier :
Ses muscles énervés par l'infame mollesse ,
Prirent dans le travail une heureuse vigueur ;
Le malheur l'instruisit , il domta la paresse ;
Son avilissement fit naître sa valeur.
La valeur sans pouvoir est assez inutile ;
C'est un tourment de plus. Déjà paisiblement
Abdala s'établit dans son appartement ,
Boit le vin des vaincus , malgré son évangile.
Les dames de la cour , les filles de la ville ,

Conduites chaque nuit par son eunuque noir ,
A son petit coucher arrivent à la file ,
Attendent ses regards , & briguent son mouchoir ,
Les plaisirs partageaient les momens de sa vie.

Monseigneur cependant , au fond de l'écurie ,
Avec ses compagnons , ci-devant ses sujets ,
Une étrille à la main , prenoit soin des mulets .
Pour comble de malheur , il vit la belle Amide ,
Que le noir circoncis , ministre de l'amour ,
Au superbe Abdala conduisait à son tour .
Prêt à s'évanouir , il s'écria : Perfide ,
Ce malheur me manquait ; voici mon dernier jour .
L'eunuque à son discours ne pouvait rien com-
prendre ;

Dans un autre langage Amide répondit ,
D'un coup - d'œil douloureux , d'un regard noble
& tendre ,

Qui pénétrait à l'ame ; & ce regard lui dit :
Consolez-vous , vivez , songez à me défendre ,
Vengez-moi , vengez-vous ; votre nouvel emploi
Ne vous rend à mes yeux que plus digne de moi ,
Alamon l'entendit , & reprit l'espérance .

Amide comparut devant son excellence ;
Le corsaire jura que jusques à ce jour
Il avait en effet connu la jouissance ,
Mais qu'en voyant Amide il connaissait l'amour .
Pour lui plaire encor plus , elle fit résistance ;

Et ces refus adroits annonçant les plaisirs ,
En les faisant attendre , irritaient ses desirs.
Les femmes ont toujours des prétextes honnêtes ;
Je suis , lui dit Amide , au rang de vos conquêtes ;
Vous êtes invincible en amour , aux combats ,
Et tout est à vos pieds , ou veut être en vos bras :
Mais souffrez que trois jours mon bonheur se diffère ;
Et pour me consoler de ces tristes délais ,
A mon timide amour accordez deux bienfaits.
Qu'ordonnez-vous ? parlez , répondit le corsaire ;
Il n'est rien que mon cœur refuse à vos attraits.
Des faveurs que j'attends , dit-elle , la première
Est de faire donner deux cents coups d'étrivière
A trois Bénéventins que j'ai mandés exprès.
La seconde , seigneur , est d'avoir deux mulets ,
Pour m'aller quelquefois promener en litière ,
Avec un muletier qui soit selon mon choix.
Abdala répliqua : vos desirs sont mes loix.
Ainsi dit , ainsi fait ; le très-indigne prêtre
Et les deux conseillers , corrupteurs de leur maître ,
Eurent chacun leur dose , au grand contentement
De tous les prisonniers , & de tout Bénévent ;
Et le jeune Alamon goûta le bien suprême
D'être le muletier de la beauté qu'il aime.

Ce n'est pas tout , dit-elle , il faut vaincre & régner ;
La couronne ou la mort à présent vous appelle.
Vous avez du courage , Emon vous est fidelle ;
Je veux aussi vous l'être , & ne rien épargner

Pour vous rendre honnête homme, & servir ma patrie.
Au fond de son exil allez trouver Emon ;
Puisque vous avez tort, demandez-lui pardon :
Il donnera pour vous les restes de sa vie.
Tout sera préparé, revenez dans trois jours ;
Hâtez-vous ; vous savez que je suis destinée
Aux plaisirs d'Abdala la troisième journée.
Les momens sont bien chers à la guerre, en amour.
Alamon répondit : Je vous aime, & j'y cours.
Il part. Le brave Emon, qu'avait instruit Amide,
Aimait son prince ingrat devenu malheureux.
Il avait rassemblé des amis généreux,
Et de soldats choisis une troupe intrépide.
Il embrassa son prince, ils pleurèrent tous deux ;
Ils s'arment en secret, ils marchent en silence.
Amide parle aux siens, & réveille en leur cœur,
Tout esclaves qu'ils sont, des sentimens d'honneur,
Alamon réunit l'audace & la prudence ;
Il devint un héros, sitôt qu'il combattit.
Le Turc, aux voluptés livré sans défiance,
Surpris par les vaincus, à son tour se perdit.
Alamon triomphant au palais se rendit,
Au moment que le Turc, ignorant sa disgrâce,
Avec la belle Amide allait se mettre au lit.
Il rentra dans ses droits, & se mit à sa place.

Le confesseur arrive avec mes deux fripons,
Tout fraîchement sortis de leurs sales prisons,
Disant avoir tout fait, & n'ayant rien pu faire.

Ils pensaient conserver leur empire ordinaire.
Les lâches sont cruels : le moine conseilla
De faire au pied des murs empaler Abdala.
Misérable ! c'est vous qui méritez de l'être,
Ditle prince éclairé, prenant un ton de maître ;
Dans un lâche repos vous m'aviez corrompu ;
Je dois tout à ce Turc , & tout à ma maîtresse.
Vous m'aviez fait dévot, vous trompiez ma jeunesse ;
Le malheur & l'amour me rendent ma vertu.
Allez , brave Abdala , je dois vous rendre grace
D'avoir développé mon esprit & mon cœur.
De leçons désormais il faut que je me passe :
Je vous suis obligé , mais n'y revenez pas.
Soyez libre, partez ; & si vos destinées
Vous donnent trois fripons pour régir vos états ,
Envoyez-moi chercher , j'irai , n'en doutez pas ,
Vous rendre les leçons que vous m'avez données.



G E R T R U D E ,

O U

L'ÉDUCATION D'UNE FILLE,

MES amis, l'hiver dure, & ma plus douce étude
Est de vous raconter les faits des tems passés.
Parlons ce soir un peu de madame Gertrude.

Je n'ai jamais connu de plus aimable prude :
Par trente-six printems sur sa tête amassés,
Ses modestes appas n'étaient point effacés.
Son maintien était sage, & n'avait rien de rude ;
Ses yeux étaient charmans, mais ils étaient baissés,
Sur sa gorge d'albâtre une gaze étendue,
Avec un art discret en permettait la vue.
L'industriel pinceau d'un carmin délicat,
D'un visage arrondi relevant l'incarnat,
Embellissait ses traits, sans outrer la nature.
Moins elle avait d'apprêt, plus elle avait d'éclat ;
La simple propreté composait sa parure.

Toujours sur sa toilette est la sainte écriture ;
Auprès d'un pot de rouge on voit un Massillon,
Et le Petit-Carême est sur-tout sa lecture.
Mais ce qui nous charmaît dans sa dévotion,

C'est qu'elle était toujours aux femmes indulgentes :
Gertrude était dévote , & non pas médisante.

Elle avait une fille ; un dix avec un sept
Composait l'âge heureux de ce divin objet ,
Qui depuis son baptême eut le nom d'Isabelle.
Plus fraîche que sa mère, elle était aussi belle :
A côté de Minerve on eût cru voir Vénus.
Gertrude à l'élever prit des soins assidus.
Elle avait dérobé cette rose naissante
Au souffle empoisonné d'un monde dangereux :
Les conversations, les spectacles, les jeux ,
Ennemis séduisans de toute ame innocente ,
Vrais pièges du démon par les saints abhorrés ,
Étaient, dans la maison, des plaisirs ignorés.

Gertrude en son logis avait un oratoire,
Un boudoir de dévote , où , pour se recueillir ;
Elle allait saintement occuper son loisir ,
Et faisait l'oraison qu'on dit jaculatoire.
Des meubles recherchés, commodes , précieux ,
Ornaient cette retraite au public inconnue :
Un escalier secret , loin des profanes yeux ,
Conduisait au jardin , du jardin dans la rue.

Vous savez qu'en été les ardeurs du soleil
Rendent souvent les nuits aux beaux jours préférables ;
La lune fait aimer ses rayons favorables :
Les filles , en ce tems , goûtent peu le sommeil.

Isabelle inquiète, en secret agitée,
Et de ses dix-sept ans doucement tourmentée,
Respirait dans la nuit sous un ombrage frais,
En ignorait l'usage, & s'étendait auprès;
Sans savoir l'admirer, regardait la nature;
Puis se levait, allait, marchait à l'aventure,
Sans dessein, sans objet qui pût l'intéresser;
Ne pensant point encor, & cherchant à penser.
Elle entendit du bruit au boudoir de sa mère;
La curiosité l'aiguillonne à l'instant.
Elle ne soupçonnait nulle ombre de mystère;
Cependant elle hésite, elle approche en tremblant;
Posant sur l'escalier une jambe en avant,
Étendant une main, portant l'autre en arrière,
Le cou tendu, l'œil fixe, & le cœur palpitant,
D'une oreille attentive avec peine écoutant.
D'abord elle entendit un tendre & doux murmure,
Des mots entrecoupés, des soupirs languissans.
Ma mère a du chagrin, dit-elle entre ses dents,
Et je dois partager les peines qu'elle endure.
Elle approche, elle entend ces mots pleins de douceur,
André, mon cher André, vous faites mon bonheur.
Isabelle, à ces mots, pleinement se rassure.
Ma tendresse, dit-elle, a pris trop de souci;
Ma mère est fort contente, & je dois l'être aussi.
Isabelle, à la fin, dans son lit se retire,
Ne peut fermer les yeux, se tourmente & soupire.
André fait des heureux! & de quelle façon?
Que ce talent est beau! mais comment s'y prend-on?

Elle revit le jour avec inquiétude.
Son trouble fut d'abord apperçu par Gertrude.
Isabelle était simple, & sa naïveté
Laiſſa parler enfin ſa curioſité.

Quel eſt donc cet André, lui dit-elle, madame ;
Qui fait, à ce qu'on dit, le bonheur d'une femme ?
Gertrude fut confuſe ; elle ſ'apperçut bien
Qu'elle étoit découverte, & n'en témoigna rien.
Elle ſe compoſa, puis répondit : Ma fille ,
Il faut avoir un ſaint pour toute une famille ;
Et, depuis quelque tems , j'ai choiſi ſaint André.
Je lui ſuis très-dévoté ; il m'en fait fort bon gré ;
Je l'invoque en ſecret, j'implore ſes lumières ;
Il m'apparaît ſouvent la nuit dans mes prières.
C'eſt un des plus grands ſaints qui ſoient en paradis.

A quelque tems de là, certain monsieur Denis ,
Jeune homme bien tourné, fut épris d'Iſabelle.
Tout conſpirait pour lui ; Denis fut aimé d'elle ,
Et plus d'un rendez-vous confirma leur amour.
Gertrude, en ſentinelle, entendit à ſon tour
Les belles oraiſons, les antiennes charmantes
Qu'Iſabelle entonnait, quand ſes mains careſſantes
Preſſaient ſon tendre amant de plaiſir enivré.

Gertrude les ſurprit, & ſe mit en colère.
La fille répondit : pardonnez-moi, ma mère ;
J'ai choiſi ſaint Denis, comme vous ſaint André.

Gertrude , dès ce jour , plus sage & plus heureuse ,
Conservant son amant , & renonçant aux saints ,
Quitta le vain projet de tromper les humains :
On ne les trompe point. La malice envieuse
Porte sur votre masque un coup-d'œil pénétrant ;
On vous devine mieux que vous ne savez feindre ;
Et le stérile honneur de pouvoir vous contraindre ,
Ne vaut pas le plaisir de vivre librement.

Là charmante Isabelle , au monde présentée ,
Se forma , s'embellit , fut en tous lieux goûtée.
Gertrude , en sa maison , rappella pour toujours
Les doux amusemens , compagnons des amours ;
Les plus honnêtes gens y passèrent leur vie :
Il n'est jamais de mal en bonne compagnie.



A M. L'ABBÉ DE V***,

*Au sujet du conte d'Isabelle & Gertrude, dont
il avait fait un opéra comique.*

J'AVAIS un arbusse inutile
Qui languissait dans mon canton;
Un bon jardinier de la ville
Vient de greffer mon sauvageon.

Je ne recueillais de ma vigne
Qu'un peu de vin grossier & plat;
Mais un gourmet l'a rendu digne
Du palais le plus délicat.

Ma bague était fort peu de chose,
On la taille en beau diamant:
Honneur à l'enchanteur charmant
Qui fit cette métamorphose.



LES TROIS MANIÈRES.

QUE les Athéniens étaient un peuple aimable !
Que leur esprit m'enchanté, & que leurs fictions
Me font aimer le vrai sous les traits de la fable !
La plus belle , à mon gré , de leurs inventions,
Fut celle du théâtre , où l'on faisait revivre
Les héros du vieux tems , leurs mœurs , leurs
passions.

Vous voyez aujourd'hui toutes les nations
Consacrer cet exemple & chercher à le suivre.
Le théâtre instruit mieux que ne fait un gros livre.
Malheur aux esprits faux dont la sotte rigueur
Condamne , parmi nous , les jeux de Melpomène !
Quand le ciel eut formé cette engeance inhumaine,
La nature oublia de lui donner un cœur.

Un des plus grands plaisirs du théâtre d'Athènes ,
Était de couronner , dans des jeux solennels ,
Les meilleurs citoyens. les plus grands des mortels :
En présence du peuple on leur rendait justice.
Ainsi j'ai vu Villars , ainsi j'ai vu Maurice ,
Qu'un maudit courfisan quelquefois censura ,
Du champ de la victoire allant à l'opéra ,
Recevoir des lauriers de la main d'une actrice.
Ainsi , quand Richelieu revenoit de Mahon ,
(Qu'il avait pris pourtant , en dépit de l'envie)

Par-tout sur son passage il eut la comédie ;
On lui battit des mains encor plus qu'à Clairon.

Au théâtre d'Eschyle , avant que Melpomène
Sur son cothurne altier vînt parcourir la scène,
On décernait les prix accordés aux amans.
Celui qui dans l'année avait pour sa maîtresse
Fait les plus beaux exploits , montré plus de ten-
dresse ,

Mieux prouvé par les faits ses nobles sentimens ,
Se voyait couronner devant toute la Grèce.
Chaque belle plaidait la cause de son cœur ,
De son amant aimé racontait les mérites ,
Après un beau serment dans les formes prescrites ;
De ne pas dire un mot qui sentît l'orateur ,
De n'exagérer rien , chose assez difficile
Aux femmes , aux amans , & même aux avocats.
On nous a conservé l'un de ces beaux débats ,
Doux enfans du loisir de la Grèce tranquille.
C'était, il m'en souvient, sous l'archonte Eudamas :

Devant les Grecs charmés trois belles comparurent ,
La jeune Eglé , Téone , & la triste Apamis.
Les beaux esprits de Grèce au spectacle accoururent ;
Ils étaient grands parleurs , & pourtant ils se turent ,
Écoutant gravement en demi-cercle assis.
Dans un nuage d'or , Vénus , avec son fils ,
Prêtait à leur dispute une oreille attentive.
La jeune Eglé commence , Eglé simple & naïve ,

De qui la voix touchante & la douce candeur
Charmaient l'oreille & l'œil, & pénétraient au cœur.

E G L É.

Hermotime mon père a consacré sa vie
Aux muses, aux talens, à ces dons du génie
Qui des humains jadis ont adouci les mœurs.
Tout entier aux beaux arts, il a fui les honneurs;
Et sans ambition, caché dans sa famille,
Il n'a voulu donner pour époux à sa fille
Qu'un mortel comme lui favorisé des dieux,
Élevé dans son art, & qui saurait le mieux
Animer sur la toile & chanter sur la lyre
Ce peu de vains attraits que m'ont donné les cieux.
Ligdamon m'adorait; son esprit sans culture
Devait, je l'avourai, beaucoup à la nature;
Ingénieux, discret, poli sans compliment,
Parlant avec justesse, & jamais savamment;
Sans talens, il est vrai, mais sachant s'y connaître;
L'amour forma son cœur; les graces, son esprit.
Il ne savait qu'aimer, mais qu'il était grand maître
Dans ce premier des arts que lui seul il m'apprit!

Quand mon père eut formé le dessein tyrannique
De m'arracher l'objet de mon cœur amoureux,
Et de me réserver pour quelque peintre heureux,
Qui ferait de bons vers, & saurait la musique,
Que de larmes alors coulèrent de mes yeux!
Nos parens ont sur nous un pouvoir despotique;

Puisqu'ils nous ont fait naître , ils sont pour nous
des dieux :

Je mourais , il est vrai , mais je mourais soumise.

Ligdamon s'écarta , confus , désespéré ,

Cherchant loin de mes yeux un asyle ignoré.

Six mois furent le terme où ma main fut promise ;

Ce délai fut fixé pour tous les prétendans.

Ils n'avaient tous , hélas ! dans leurs tristes talens ,

A peindre que l'ennui , la douleur & les larmes.

Le tems qui s'avancait , redoublait mes alarmes.

Ligdamon tant aimé me fuyait pour toujours ;

J'attendais mon arrêt , & j'étais au concours.

Enfin , de vingt rivaux les ouvrages parurent ;

Sur leurs perfections mille débats s'émurent :

Je ne pus décider , je ne les voyais pas.

Mon père se hâta d'accorder son suffrage

Aux talens trop vantés du fier & dur Harpage ;

On lui promit ma foi , j'allais être en ses bras.

Un esclave empressé frappe , arrive à grands pas ;

Apportant un tableau d'une main inconnue.

Sur la toile aussitôt chacun porta la vue :

C'était moi. Je semblais respirer & parler ;

Mon cœur en longs soupirs paraissait s'exhaler ;

Et mon air , & mes yeux , tout annonce que j'aime.

L'art ne se montrait pas , c'est la nature même ,

La nature embellie ; & par de doux accords ,

L'ame était sur la toile aussi-bien que le corps.

Une tendre clarté s'y joint à l'ombre obscure ;
Comme on voit au matin le soleil de ses traits
Percer la profondeur de nos vastes forêts ,
Et dorer les moissons , les fruits & la verdure.
Harpage en fut surpris ; il voulut censurer ;
Tout le reste se tut , & ne put qu'admirer.
Quel mortel , ou quel Dieu , s'écriait Hermotime ,
Du talent d'imiter fait un art si sublime ?
A qui ma fille enfin devra-t-elle sa foi ?
Ligdamon se montrant , lui dit : Elle est à moi.
L'amour seul est son peintre , & voilà son ouvrage ;
C'est lui qui dans mon cœur imprima cette image ,
C'est lui qui sur la toile a dirigé ma main :
Quel art n'est pas soumis à son pouvoir divin ?
Il les anime tous. Alors , d'une voix tendre ,
Sur son luth accordé Ligdamon fit entendre
Un mélange inoui de sons harmonieux :
On croyait être admis dans le concert des dieux.
Il peignit, comme Apelle , il chanta comme Orphée :

Harpage en frémissait ; sa fureur étouffée
S'exhalait sur son front , & brillait dans ses yeux.
Il prend un javelot de ses mains forcenées ;
Il court , il va frapper ; je vis l'affreux moment
Où le traître à sa rage immolait mon amant ,
Où la mort d'un seul coup tranchait deux destinées.
Ligdamon l'apperçoit , il n'en est point surpris ;
Et de la même main sous qui son luth résonne ,
Et qui sut enchanter nos cœurs & nos esprits ,

Il combat son rival , l'abat , & lui pardonne.
Jugez si de l'amour il mérite le prix ,
Et permettez du moins que mon cœur le lui donne ;

Ainsi parlait Églé. L'amour applaudissait ,
Les Grecs battaient des mains , la belle rougissait ;
Elle en aimait encor son amant davantage.



Téone se leva : son air & son langage
Ne connurent jamais les soins étudiés.
Les Grecs, en la voyant, se sentaient égayés.
Téone fouriant conta son aventure ,
En vers moins alongés , & d'une autre mesure ,
Qui courent avec grace , & vont à quatre pieds ,
Comme en fit Hamilton , comme en fait la nature.

T É O N E.

Vous connaissez tous Agaton ;
Il est plus charmant que Nirée.
A peine d'un naissant coton
Sa ronde joue était parée ;
Sa voix est tendre , il a le ton
Comme les yeux de Cythérée :
Vous savez de quel vermillon
Sa blancheur vive est colorée :
La chevelure d'Apollon
N'est pas si longue & si dorée.
Je le pris pour mon compagnon ,

Auffitôt que je fus nubile.
Ce n'est pas sa beauté fragile
Dont mon cœur fut le plus épris;
S'il a les graces de Pâris,
Mon amant a le bras d'Achille.

Un soir, dans un petit bateau,
Tout auprès d'une isle Cyclade,
Ma tante & moi goûtions sur l'eau
Le plaisir de la promenade;
Quand de Lydie un gros vaisseau
Vient nous aborder à la rade.
Le vieux capitaine écumeur
Venait souvent dans cette plage
Chercher des filles de mon âge
Pour les plaisirs du gouverneur.
En moi je ne fais quoi le frappe;
Il me trouve un air assez beau;
Il laisse ma tante, il me happe,
Il m'enlève comme un moineau,
Et va me vendre à son satrape.

Ma bonne tante, en glapissant,
Et la poitrine déchirée,
S'en retourne au port du Pirée
Raconter au premier passant
Que sa Téone est égarée,
Que de Lydie un armateur,
Un vieux pirate, un revendeur

De la féminine denrée ,
S'en est allé livrer ma fleur
Au commandant de la contrée.

Pensez-vous qu'alors Agaton
S'amusât à verser des larmes ,
A me peindre avec un crayon ,
A chanter sa perte & mes charmes
Sur un petit psaltérion ?
Pour me ravoïr il prit les armes :
Mais n'ayant pas de quoi payer
Seulement le moindre estafier ,
Et se fiant sur sa figure ,
D'une fille il prit la coëffure ,
Le tour de gorge & le panier.
Il cacha sous son tablier
Un long poignard & son armure ,
Et courut tenter l'aventure
Dans la barque d'un nautonnier.

Il arrive au bord du Méandre ,
Avec son petit attirail.
A ses attraits , à son air tendre ,
On ne manqua pas de le prendre
Pour une ouaille du bercail
Où l'on m'avait déjà fait vendre ;
Et dès qu'à terre il put descendre ,
On l'enferma dans mon ferrail.
Je ne crois pas que de sa vie
Une fille ait jamais goûté

Le quart de la félicité
Qui combla mon ame ravie ,
Quand , dans un ferrail de Lydie ,
Je vis mon Grec à mon côté ,
Et que je pus en liberté
Récompenser la nouveauté
D'une entreprise si hardie.
Pour époux il fut accepté.
Les Dieux seuls daignèrent paraître
A cet hymen précipité ;
Car il n'était point là de prêtre ;
Et , comme vous pouvez penser ,
Des valets on peut se passer ,
Quand on est sous les yeux du maître.

Le soir le fatrape amoureux ,
Dans mon lit , sans cérémonie ,
Vint m'expliquer ses tendres vœux.
Il crut , pour appaiser ses feux ,
N'avoir qu'une fille jolie ,
Il fut surpris d'en trouver deux.
Tant mieux , dit-il , car votre amie ,
Comme vous , est fort à mon gré ;
J'aime beaucoup la compagnie ;
Toutes deux je contenterai ,
N'ayez aucune jalousie.
Après sa petite leçon ,
Qu'il accompagnait de caresses ,
Il voulait agir tout de bon ,

Il exécutait ses promesses,
Et je tremblais pour Agaton.
Mais mon Grec, d'une main guerrière,
Le saisissant par la crinière,
Et tirant son estramaçon,
Lui fit voir qu'il était garçon,
Et parla de cette manière.

Sortons tous trois de la maison ;
Et qu'on me fasse ouvrir la porte ;
Faites bien signe à votre escorte
De ne suivre en nulle façon :
Marchons tous les trois au rivage ;
Embarquons-nous sur un esquif.
J'aurai sur vous l'œil attentif.
Point de geste , point de langage ;
Au premier signe un peu douteux ,
Au clignement d'une paupière ,
A l'instant je vous coupe en deux ,
Et vous jette dans la rivière.

Le fatrape était un seigneur
Assez sujet à la frayeur ;
Il eut beaucoup d'obéissance :
Lorsqu'on a peur , on est fort doux ;
Sur la nacelle , en diligence ,
Nous l'embarquâmes avec nous.
Sitôt que nous fûmes en Grèce ,
Son vainqueur le mit à rançon ;

Elle fut en sonnante espèce :
Elle était forte , il m'en fit don ;
Ce fut ma dot & mon douaire.

Avouez qu'il a su plus faire
Que le bel-esprit Ligdamon ;
Et que j'aurais fort à me plaindre ,
S'il n'avait songé qu'à me peindre ,
Et qu'à me faire une chanson.



Les Grecs furent charmés de la voix douce & vive ;
Du naturel aisé , de la gaieté naïve
Dont la jeune Téone anima son récit.
La grace en s'exprimant vaut mieux que ce qu'on dit ;

On applaudit , on rit ; les Grecs aimaient à rire.
Pourvu qu'on soit content , qu'importe qu'on admire ?

Apamis s'avança les larmes dans les yeux ;
Ses pleurs étaient un charme , & la rendaient plus
belle.

Les Grecs prirent alors un air plus sérieux ,
Et , dès qu'elle parla , les cœurs furent pour elle.
Apamis raconta ses malheureux amours
En metres qui n'étaient ni trop longs , ni trop courts ;
Dix syllabes par vers mollement arrangées ,
Se suivaient avec art , & semblaient négligées :
Le rithme en est facile , il est mélodieux ;
L'hexamètre est plus beau , mais par fois ennuyeux ;

A P A M I S.

L'astre cruel sous qui j'ai vu le jour ,
M'a fait pourtant naître dans Amathonte ;
Lieux fortunés , où la Grèce raconte
Que le berceau de la mère d'amour
Par les plaisirs fut apporté sur l'onde ;
Elle y naquit pour le bonheur du monde ;
A ce qu'on dit , mais non pas pour le mien.
Son culte aimable , & sa loi douce & pure ,
A ses sujets n'avaient fait que du bien ,
Tant que sa loi fut celle de nature.
Le rigorisme a souillé ses autels ;
Les Dieux sont bons ; les prêtres sont cruels ;
Les novateurs ont voulu qu'une belle
Qui par malheur deviendrait infidelle ,
Irait finir ses jours au fond de l'eau ,
Où la Déesse avait eu son berceau ,
Si quelque amant ne se noyait pour elle.
Pouvait-on faire une loi si cruelle ?
Hélas ! faut-il le frein du châtement
Aux cœurs bien-nés , pour aimer constamment
Et si jamais , à la faiblesse en proie ,
Quelque beauté vient à changer d'amant ,
C'est un grand mal ; mais faut-il qu'on la noie ?

Tendre Vénus , vous qui fîtes ma joie ,
Et mon malheur , vous qu'avec tant de soin
J'avais servie avec le beau Batile ,
D'un cœur si droit , d'un esprit si docile ;

Vous le savez, je vous prends à témoin,
Comme j'aimais, & si j'avais besoin
Que mon amour fût nourri par la crainte.
Des plus beaux nœuds la pure & douce étreinte
Faisait un cœur de nos cœurs amoureux.

Batile & moi nous respirions ces feux
Dont autrefois a brûlé la Déesse.
L'astre des cieux, en commençant son cours,
En l'achevant, contemplait nos amours;
La nuit savait quelle était ma tendresse.

Arénorax, homme indigne d'aimer,
Au regard sombre, au front triste, au cœur traître,
D'amour pour moi parut s'envenimer,
Non s'attendrir; il le fit bien connaître.
Né pour haïr, il ne fut que jaloux.
Il distilla les poisons de l'envie;
Il fit parler la noire calomnie.
O délateurs ! monstres de ma patrie,
Nés de l'enfer, hélas ! rentrez-y tous.
L'art contre moi mit tant de vraisemblance,
Que mon amant put même s'y tromper,
Et l'imposture accabla l'innocence.

Dispensez-moi de vous développer
Le noir tissu de sa trame secrète;
Mon tendre cœur ne peut s'en occuper,
Il est trop plein de l'amant qu'il regrette.

A la Déesse enfin j'eus mon recours ,
Tout me trahit , je me vis condamnée
A terminer mes maux & mes beaux jours
Dans cette mer où Vénus était née.

On me menait au lieu de mon trépas ,
Un peuple entier mouillait de pleurs mes pas ;
Et me plaignait d'une plainte inutile ,
Quand je reçus un billet de Batile ,
Fatal écrit qui changeait tout mon sort ?
Trop cher écrit , plus cruel que la mort !
Je crus tomber dans la nuit éternelle
Quand je l'ouvris , quand j'aperçus ces mots :
Je meurs pour vous , fuffiez-vous infidelle.
C'en était fait , mon amant dans les flots
S'était jeté pour me sauver la vie.
On l'admirait , en pouffant des sanglots ;
Je t'implorais , ô mort ! ma seule envie ,
Mon seul devoir ! on eut la cruauté
De m'arrêter , lorsque j'allais le suivre.
On m'observa , j'eus le malheur de vivre
De l'imposteur la sombre iniquité
Fut mise au jour , & trop tard découverte.
Du talion il a subi la loi ;
Son châtimant répare-t-il ma perte ?
Le beau Batile est mort , & c'est pour moi !

Je viens à vous , ô juges favorables !
Que mes soupirs , que mes funèbres soins

Touchent vos cœurs ; que j'obtienne du moins
Un appareil à des maux incurables.
A mon amant , dans la nuit du trépas ,
Donnez le prix que ce trépas mérite ;
Qu'il se console aux rives du Cocyte ,
Quand sa moitié ne se console pas.
Que cette main , qui tremble & qui succombe ,
Par vos bontés encor se ranimant ,
Puisse à vos yeux écrire sur sa tombe :
« Athène & moi , couronnons mon amant. »
Disant ces mots , ses sanglots l'arrêtèrent ;
Elle se tut , mais ses larmes parlèrent.



Chaque juge fut attendri.
Pour Eglé d'abord ils penchèrent ;
Avec Téone ils avaient ri ,
Avec Apamis ils pleurèrent.
J'ignore , & j'en suis bien marri ,
Quel est le vainqueur qu'ils nommèrent.

Au coin du feu , mes chers amis ,
C'est pour vous seuls que je transcris
Ces contes tirés d'un vieux sage.
Je m'en tiens à votre suffrage ;
C'est à vous de donner le prix ;
Vous êtes mon aréopage ,

THÉLÈME ET MACARE.

THÉLÈME est vive , elle est brillante ;
Mais elle est bien impatiente ;
Son œil est toujours ébloui ,
Et son cœur toujours la tourmente.
Elle aimait un gros réjou
D'une humeur toute différente.
Sur son visage épanoui
Est la sérénité touchante ;
Il écarte à la fois l'ennui
Et la vivacité bruyante.
Rien n'est plus doux que son sommeil ,
Rien n'est plus doux que son réveil ;
Le long du jour il vous enchante.
Macare est le nom qu'il portait.
Sa maîtresse inconfidérée
Par trop de soins le tourmentait,
Elle voulait être adorée.
En reproches elle éclata.
Macare en riant la quitta ,
Et la laissa désespérée.
Elle courut étourdiment
Chercher de contrée en contrée
Son infidèle & cher amant ,
N'en pouvant vivre séparée.

Elle va d'abord à la cour.
Auriez-vous vu mon cher amour ?
N'avez-vous point chez vous Macare ?
Tous les railleurs de ce séjour
Sourirent à ce nom bizarre.
Comment ce Macare est-il fait ?
Où l'avez-vous perdu , ma bonne ?
Faites-nous un peu son portrait.
Ce Macare qui m'abandonne ,
Dit-elle , est un homme parfait ,
Qui n'a jamais haï personne ,
Qui de personne n'est haï ,
Qui de bon sens toujours raisonne ,
Et qui n'eut jamais de souci.
A tout le monde il a su plaire.

On lui dit : Ce n'est pas ici
Que vous trouverez votre affaire ,
Et les gens de ce caractère
Ne vont pas dans ce pays-ci.

Thélème marcha vers la ville.
D'abord elle trouve un couvent ,
Et pense dans ce lieu tranquille
Rencontrer son tranquille amant.
Le sous - prieur lui dit : Madame ,
Nous avons long-tems attendu
Ce bel objet de votre flamme ,
Et nous ne l'avons jamais vu ;

Mais nous avons en récompense
Des vigiles , du tems perdu ,
Et la discorde & l'abstinence.
Lors un petit moine tondu
Dit à la dame vagabonde :
Cessez de courir à la ronde
Après votre amant échappé ;
Car si l'on ne m'a pas trompé ,
Ce bon-homme est dans l'autre monde.

A ce discours impertinent
Thélème se mit en colère :
Apprenez , dit-elle , mon frère ,
Que celui qui fait mon tourment ,
Est né pour moi , quoi qu'on en dise ;
Il habite certainement
Le monde où le destin m'a mise ,
Et je suis son seul élément :
Si l'on vous fait dire autrement ,
On vous fait dire une sottise.

La belle courut de ce pas
Chercher au milieu du fracas
Celui qu'elle croyait volage.
Il sera peut-être à Paris ,
Dit-elle , avec les beaux esprits ;
Qui l'ont peint si doux & si sage.
L'un d'eux lui dit : Sur mon avis ,
Vous pourriez vous tromper peut-être ;

Macare n'est qu'en nos écrits ;
Nous l'avons peint sans le connaître.

Elle aborda près du palais ,
Ferma les yeux , & passa vite.
Mon amant ne fera jamais
Dans cet abominable gîte :
Au moins la cour a des attraits ;
Macare aurait pu s'y méprendre ;
Mais les noirs suivans de Thémis
Sont les éternels ennemis
De l'objet qui me rend si tendre.

Thélème au temple de Rameau ,
Chez Melpomène , chez Thalie ,
Au premier spectacle nouveau
Croit trouver l'amant qui l'oublie.
Elle est priée à ce repas
Où président les délicats
Nommés la bonne compagnie.
Des gens d'un agréable accueil
Y semblent , au premier coup-d'œil ,
De Macare être la copie :
Mais plus ils étaient occupés
Du soin flatteur de le paraître ,
Et plus , à ses yeux détrompés ,
Ils étaient éloignés de l'être.

Enfin Thélème au désespoir ,
Lasse de chercher sans rien voir ,

Dans sa retraite alla se rendre.
Le premier objet qu'elle y vit,
Fut Macare auprès de son lit,
Qui l'attendait pour la surprendre.
Vivez avec moi désormais,
Dit-il, dans une douce paix,
Sans trop chercher, sans trop prétendre;
Et si vous voulez posséder
Ma tendresse avec ma personne,
Gardez de jamais demander
Au-delà de ce que je donne.

Les gens de grec enfarinés
Connaîtront Macare & Thélème;
Et vous diront, sous cet emblème,
A quoi nous sommes destinés.
Macare, (*) c'est toi qu'on desire;
On t'aime, on te perd; & je croi
Que je t'ai rencontré chez moi;
Mais je me garde de le dire.
Quand on se vante de t'avoir,
On en est privé par l'envie :
Pour te garder, il faut savoir
Te cacher, & cacher sa vie.

(*) On fait aux lecteurs la justice de croire qu'ils savent que Macare est le bonheur, & Thélème le désir ou la volonté.



A Z O L A N ,
OU LE BÉNÉFICIER.

A son aise , dans son village ,
Vivait un jeune Musulman ,
Bien fait de corps , beau de visage ,
Et son nom était Azolan.
Il avait transcrit l'Alcoran ,
Et par cœur il allait l'apprendre.
Il fut , dès l'âge le plus tendre ,
Dévot à l'ange Gabriel.
Ce ministre emplumé du ciel
Un jour chez lui daigna descendre.
J'ai connu , dit-il , mon enfant ,
Ta dévotion non commune ;
Gabriel est reconnoissant ,
Et je viens faire ta fortune.
Tu deviendras dans peu de tems
Iman de la Mecque & Médine ;
C'est , après la place divine
Du grand commandeur des croyans ,
Le plus opulent bénéfice
Que Mahomet puisse donner.
Les honneurs vont t'environner ,
Quand tu feras en exercice.

Mais il faut me faire serment
De ne toucher femme ni fille,
De n'en voir jamais qu'à la grille,
Et de vivre très-chastement.

Le beau jeune homme étourdiment,
Pour avoir des biens de l'église,
Conclut cet accord imprudent,
Sans penser faire une sottise,
Monsieur l'Iman fut enchanté
De l'éclat de sa dignité,
Et même encor de la finance ;
Dont il se vit d'abord payé
Par un receveur d'importance,
Qui la partageait par moitié.

Tant d'honneur & tant d'opulence
N'étaient rien sans un peu d'amour.
Tous les matins, au point du jour,
Le jeune Azolan tout en flamme,
Et par son serment empêché,
Se dit dans le fond de son ame,
Qu'il a fait un mauvais marché.
Il rencontre la belle Amine,
Aux yeux charmans, au teint fleuri ;
Il l'adore, il en est chéri.
Adieu la Mecque, adieu Médine,
Adieu l'éclat d'un vain honneur,
Et tout ce pompeux esclavage ;

La seule Amine aura mon cœur :
Soyons heureux dans mon village.

L'archange aussitôt descendit ,
Pour lui reprocher sa faiblesse ;
Le tendre amant lui répondit :
Voyez seulement ma maîtresse ;
Vous vous êtes moqué de moi ;
Notre marché fait mon supplice ;
Je ne veux qu'Amine & sa foi ,
Reprenez votre bénéfice.
Du bon prophète Mahomet
J'adore à jamais la prudence ;
Aux élus l'amour il permet ;
Il fait bien plus , il leur promet
Des Amine pour récompense.
Allez , mon très-cher Gabriel ,
J'aurai toujours pour vous du zèle ;
Vous pouvez retourner au ciel ,
Je n'y veux pas aller sans elle.



L'ORIGINE DES MÉTIERS.

QUAND Prométhée eut formé son image
D'un marbre blanc façonné par ses mains,
Il épousa, comme on fait, son ouvrage;
Pandore fut la mère des humains.

Dès qu'elle put se voir & se connaître,
Elle essaya son sourire enchanteur,
Son doux parler, son maintien séducteur;
Parut aimer, & captiva son maître;
Et Prométhée, à lui plaire occupé,
Premier époux, fut le premier trompé.

Mars visita cette beauté nouvelle :
L'éclat du Dieu, son air mâle & guerrier;
Son casque d'or, son large bouclier,
Tout le servit; & Mars triompha d'elle.

Le Dieu des mers, en son humide cour,
Ayant appris cette bonne fortune,
Chercha la belle, & lui parla d'amour:
Qui cède à Mars peut se rendre à Neptune.

Le blond Phébus, de son brillant séjour,
Vit leurs plaisirs, eut la même espérance :
Elle ne put faire de résistance
Au Dieu des vers, des beaux arts & du jour.

Mercuré était le Dieu de l'éloquence ;
Il fut parler , il eut aussi son tour.

Vulcain sortant de sa forge embrasée ,
Déplut d'abord , & fut très-maltraité ;
Mais il obtint par importunité
Cette conquête aux autres Dieux aisée.

Ainsi Pandore occupa ses beaux ans ,
Puis s'ennuya sans en savoir la cause :
Quand une femme aima dans son printemps ,
Elle ne peut jamais faire autre chose.
Mais pour les Dieux, ils n'aiment pas long-temps ;
Elle avait eu pour eux des complaisances ;
Ils la quittaient ; elle vit dans les champs
Un gros satyre , & lui fit les avances.

Nous sommes nés de tous ces passe-temps ,
C'est des humains l'origine première ;
Voilà pourquoi nos esprits , nos talens ,
Nos passions , nos emplois , tout diffère.
L'un eut Vulcain , l'autre Mars pour son père ,
L'autre un satyre ; & bien peu d'entre nous
Sont descendus du Dieu de la lumière.
De nos parens nous'tenons tous nos goûts :
Mais le métier de la belle Pandore ,
Quoique peu rare , est encor le plus doux ;
Et c'est celui que tout Paris honore.

LE MARSEILLOIS ET LE LION.

*Par feu M. DE SAINT-DIDIER, Secrétaire
perpétuel de l'Académie de Marseille.*

DANS les sacrés cahiers méconnus des profanes ;
Nous avons vu parler les serpens & les ânes.
Un serpent fit l'amour à la femme d'Adam ;
Un âne avec esprit gourmanda Balaam.
Le grand parleur Homère, en vérités fertile,
Fit parler & pleurer les deux chevaux d'Achille.
Les habitans des airs, des forêts & des champs,
Aux humains, chez Esope, enseignent le bon sens.
Descartes n'en eut point quand il les crut machines.
Il raisonna beaucoup sur les œuvres divines ;
Il en jugea fort mal, & noya sa raison
Dans ses trois élémens, au coin d'un tourbillon.
Le pauvre homme ignora, dans sa physique obscure ;
Et l'homme, & l'animal, & toute la nature.
Ce romancier hardi dupa long-tems les fots.
Laissons là sa folie, & suivons nos propos.

Un jour un Marseillois, trafiquant en Afrique ;
Aborda le rivage où fut jadis Utique.

Comme il se promenait dans le fond d'un vallon,
Il trouva nez à nez un énorme lion
A la longue crinière, à la gueule enflammée,
Terrible, & tout semblable au lion de Némée.
Le plus horrible effroi saisit le voyageur.
Il n'était pas Hercule; & tout transi de peur,
Il se mit à genoux, & demanda la vie.

Le monarque des bois, d'une voix radoucie,
Mais qui faisait encor trembler le Provençal,
Lui dit en bon français : Ridicule animal,
Tu veux donc qu'aujourd'hui de souper je me passe?
Écoute, j'ai dîné; je veux te faire grace,
Si tu peux me prouver qu'il est contre les loix
Que le soir un lion soupe d'un Marseillois.

Le marchand à ces mots conçut quelque espérance.
Il avait eu jadis un grand fonds de science;
Et pour devenir prêtre il apprit du latin:
Il savait Rabelais & son saint Augustin.

D'abord il établit, selon l'usage antique,
Quel est le droit divin du pouvoir monarchique;
Qu'au plus haut des degrés des êtres inégaux,
L'homme est mis pour régner sur tous les animaux;
Que la terre est son trône; & que dans l'étendue
Les astres sont formés pour réjouir sa vue.
Il conclut qu'étant prince, un sujet Africain
Ne pouvait sans péché manger son souverain.

Le lion qui rit peu , se mit pourtant à rire ;
Et voulant par plaisir connaître cet empire ,
En deux grands coups de griffe il dépouilla tout nu
De l'univers entier le monarque absolu.

Il vit que ce grand roi lui cachait sous le linge
Un corps faible , monté sur deux fesses de singe ;
A deux minces talons deux gros pieds attachés ,
Par cinq doigts superflus dans leur marche empêchés ;
Deux mamelles sans lait , sans grace , sans usage ;
Un crâne étroit & creux couvrant un plat visage ,
Tristement dégarni du tissu de cheveux
Dont la main d'un barbier coëffa son front crasseux ;
Tel était en effet ce roi sans diadème ,
Privé de sa parure & réduit à lui-même.
Il sentit qu'en effet il devait sa grandeur
Au fil d'un perruquier , aux ciseaux d'un tailleur.

Ah ! dit-il au lion , je vois que la nature
Me fait faire en ce monde une triste figure :
Je pensais être roi ; j'avais , certes , grand tort.
Vous êtes le vrai maître , en étant le plus fort.
Mais songez qu'un héros doit domter sa colère :
Un roi n'est point aimé s'il n'est pas débonnaire.
Dieu , comme vous savez , est au-dessus des rois ;
Jadis en Arménie il vous donna des loix ,
Lorsque dans un grand coffre , à la merci des ondes ,
Tous les animaux purs , ainsi que les immondes ,
Par Noë mon aïeul enfermés si long-tems ,
Respirèrent enfin l'air natal de leurs champs.

Dieu fit avec eux tous une étroite alliance ,
Un pacte solennel. — Oh ! la plate impudence !
As-tu perdu l'esprit par excès de frayeur ?
Dieu, dis-tu, fit un pacte avec nous ? — Oui, seigneur ;
Il vous recommanda d'être clément & sage ,
De ne toucher jamais à l'homme son image ;
Et si vous me mangez , l'Éternel irrité
Fera payer mon sang à votre majesté. —

Toi, l'image de Dieu ! toi, magot de Provence !
Conçois-tu bien l'excès de ton impertinence ?
Montre l'original de mon pacte avec Dieu ?
Par qui fut-il écrit ? en quel tems ? dans quel lieu ?
Je vais t'en montrer un plus sûr , plus véritable :
De mes quarante dents vois la file effroyable ;
Ces ongles , dont un seul pourrait te déchirer ;
Ce gosier écumant prêt à te dévorer.
Cette gueule, ces yeux dont jaillissent des flammes.
Je tiens ces heureux dons du Dieu que tu réclames :
Il ne fait rien en vain ; te manger est ma loi ;
C'est là le seul traité qu'il ait fait avec moi.
Ce Dieu, dont mieux que toi je connais la prudence,
Ne donne pas la faim pour qu'on fasse abstinence.
Toi-même as fait passer sous tes chétives dents
D'imbécilles dindons, des moutons innocens,
Qui n'étaient pas formés pour être ta pâture.
Ton débile estomac , honte de la nature ,
Ne pourrait seulement , sans l'art d'un cuisinier ,
Digérer un poulet qu'il faut encor payer.

Si tu n'as point d'argent , tu jeûnes en hermite.
Et moi , que l'appétit en tout tems sollicite ,
Conduit par la nature , attentif à mon bien ,
Je puis t'avaler cru , sans qu'il m'en coûte rien.
Jè te digérerai sans faute en moins d'une heure.
Le pacte universel est qu'on naîsse & qu'on meure :
Apprends qu'il vaut autant , raisonneur de travers ,
Être avalé par moi , que rongé par les vers.—

Sire , les Marseillois ont une ame immortelle.
Ayez , dans vos repas , quelque respect pour elle.—

La mienne apparemment est immortelle aussi.
Va , de ton esprit gauche elle a peu de souci ;
Je ne veux point manger ton ame raisonneuse.
Je cherche une pâture & moins fade , & moins creuse :
C'est ton corps qu'il me faut , je le voudrais plus gras ;
Mais ton ame , crois-moi , ne me tentera pas.—

Vous avez sur ce corps une entière puissance.
Mais , quand on a dîné , n'a-t-on point de clémence ?
Pour gagner quelque argent , j'ai quitté mon pays ;
Je laisse dans Marseille une femme & deux fils ;
Mes malheureux enfans , réduits à la misère ,
Iront à l'hôpital , si vous mangez leur père.—

Et moi , n'ai-je donc pas une femme à nourrir ?
Mon petit lionceau ne peut encor courir ,
Ni saisir de ses dents ton espèce craintive ;
Je lui dois la pâture : il faut que chacun vive.

Et pourquoi fortais-tu d'un terrain fortuné,
D'olives, de citrons, de pampres couronné?
Pourquoi quitter ta femme & ce pays si rare
Où tu fêtais en paix Magdelaine & Lazare?
Dominé par le gain, tu viens dans mon canton
Vendre acheter, troquer, être dupe & fripon;
Et tu veux qu'en jeûnant ma famille pâtit
De ta sorte imprudence & de ton avarice?
Réponds-moi donc, maraud. — Sire, je suis battu;
Vos griffes & vos dents m'ont assez confondu.
Ma tremblante raison cède en tout à la vôtre.
Oui, la moitié du monde a toujours mangé l'autre;
Ainsi Dieu le voulut, & c'est pour notre bien.
Mais, sire, on voit souvent un malheureux chrétien,
Pour de l'argent comptant qu'aux hommes on pré-
fère,

Se racheter d'un Turc, & payer un corsaire.
Je comptais à Tunis passer deux mois au plus;
A vous y bien servir mes vœux sont résolus.
Je vous ferai garnir votre charnier auguste
De deux bons moutons gras, valant vingt francs au
juste.

Pendant deux mois entiers ils vous feront portés;
Par vos correspondans chaque jour présentés;
Et mon valet, chez vous, restera pour ôtage. —

Ce pacte, dit le roi, me plaît bien davantage
Que celui dont tantôt tu m'avais étourdi.
Viens signer le traité; suis-moi chez le Cadi;

Donne des cautions : sois sûr , si tu m'abuses ,
Que je n'admettrai point tes mauvaises excuses ,
Et que , sans raisonner , tu seras étranglé ,
Selon le droit divin dont tu m'as tant parlé.

Le marché fut signé ; tous les deux l'observèrent ,
D'autantqu'en le gardant tous les deux y gagnèrent ;
Ainsi , dans tous les tems nos seigneurs les lions
Ont conclu leurs traités aux dépens des moutons.



LES TROIS EMPEREURS EN SORBONNE.

PAR M. L'ABBÉ CAILLE.

L'HÉRITIER de Brunswick & le roi des Danois ;
Vous le savez , amis , ne sont pas les seuls princes
Qu'un desir curieux mena dans nos provinces ,
Et qui des bons esprits ont réuni les voix.
Nous avons vu Trajan , Titus & Marc-Aurèle
Quitter le beau séjour de la gloire immortelle ,
Pour venir en secret s'amuser dans Paris.
Quelque bien qu'on puisse être , on veut changer de
place ;
C'est pourquoi les Anglais sortent de leur pays.
L'esprit est inquiet , & de tout il se lasse ;
Souvent un bienheureux s'ennuie en paradis.

Le trio d'empereurs arrivés dans la ville ,
Loin du monde & du bruit choisit son domicile
Sous un toit écarté , dans le fond d'un faubourg.
Ils évitaient l'éclat ; les vrais grands le dédaignent ;
Les galans de la cour & les beautés qui règnent ,
Tous les gens du bel air ignoraient leur séjour.
A de semblables saints il ne faut que des sages ;
Il n'en est pas en foule. On en trouva pourtant ,

Gens instruits & profonds qui n'ont rien de pédant,
Qui ne prétendent point être des personnages,
Qui, des fots préjugés paisiblement vainqueurs,
D'un regard indulgent contemplent nos erreurs;
Qui, sans craindre la mort, savent goûter la vie;
Qui ne s'appellent point, *la bonne compagnie*,
Qui la sont en effet. Leur esprit & leurs mœurs
Réussirent beaucoup chez les trois empereurs.
A leur petit couvert chaque jour ils soupèrent.
Moins ils cherchaient l'esprit, & plus ils en montrèrent.

Tout charmés l'un de l'autre, ils étaient bien surpris
D'être sur tous les points toujours du même avis.
Ils ne perdirent point leurs momens en visites;
Mais on les rencontrait aux arsenaux de Mars,
Chez Clio, chez Minerve, aux ateliers des arts:
Ils les encourageaient en pesant leurs mérites.

On conduisit bientôt nos nouveaux curieux
Aux chef-d'œuvres brillans d'Andromaque & d'Ar-
mide,

Qu'ils préféreraient aux jeux du cirque & de l'Elide;
Le plaisir de l'esprit passe celui des yeux.

D'un plaisir différent nos trois Césars jouirent
Lorsqu'à l'observatoire un verre industrieux
Leur fit envisager la structure des cieux,
Des cieux qu'ils habitaient, & dont ils descendirent.

Delà , près d'un beau pont que bâtit autrefois
Le plus grand des Henris , & peut-être des rois ,
Marc-Aurèle apperçut ce bronze qu'on révère ,
Ce prince , ce héros célébré tant de fois ,
Des Français inconstans le vainqueur & le père.
Le voilà , disaient-ils , nous le connaissons tous ;
Il boit au haut des cieux le nectar avec nous.
Un des sages leur dit : Vous savez son histoire ;
On adore aujourd'hui sa valeur , sa bonté ;
Quand il était au monde , il fut persécuté.
Buri même à présent lui conteste sa gloire.
Pour domter la critique on dit qu'il faut mourir ;
On se trompe , & sa dent qui ne peut s'affouvir ,
Jusque dans le tombeau ronge notre mémoire.

Après ces monumens si grands , si précieux ,
A leurs regards divins si dignes de paraître ,
Sur de moindres objets ils baissèrent les yeux.

Ils voulurent enfin tout voir & tout connaître ;
Les boulevards , la foire & l'opéra bouffon ,
L'école où Loyola corrompit la raison ;
Les quatre facultés , & jusqu'à la Sorbonne.

Ils entrent dans l'étable où les docteurs fourrés
Ruminaient saint Thomas , & prenaient leurs degrés.
Au séjour de l'Ergo , Ribaudier en personne
Estropiait alors un discours en latin.
Quel latin ! juste ciel ! les héros de l'empire

Se mordaient les cinq doigts pour s'empêcher de rire,
Mais ils ne rirent plus, quand un gros Augustin
Du concile gaulois lut tout haut les censures.
Il disait anathème aux nations impures
Qui n'avaient jamais su, dans leurs impiétés,
Qu'auprès de l'Estrapade il fût des facultés.

O morts ! s'écriait-il, vivez dans les supplices ;
Princes, sages, héros, exemples des vieux tems ;
Vos sublimes vertus n'ont été que des vices,
Vos belles actions des péchés éclatans.
Dieu livre, selon nous, à la gêne éternelle
Épictète, Caton, Scipion l'Africain,
Ce coquin de Titus l'amour du genre humain,
Marc-Aurèle, Trajan, le grand Henri lui-même ;
Tous créés pour l'enfer & morts sans sacremens.
Mais parmi ses élus nous plaçons les Clémens,
Dont nous avons ici solemnisé la fête ;
De beaux rayons dorés nous ceignîmes sa tête.
Ravaillac & Damiens, s'ils sont de vrais croyans ;
S'ils sont bien confessés, sont ses heureux enfans ;
Un Fréron bien huilé verra Dieu face à face ;
Et Turenne amoureux, mourant pour son pays ;
Brûle éternellement chez les anges maudits.
Tel est notre plaisir ; telle est la loi de grace.

Les divins voyageurs étaient bien étonnés
De se voir en Sorbonne & de s'y voir damnés.
Les vrais amis de Dieu répriment leur colère.
Marc-Aurèle lui dit d'un ton très-débonnaire :

Vous ne connaissez pas les gens dont vous parlez;
Les facultés parfois sont assez mal instruites
Des secrets du Très-Haut, quoiqu'ils soient révélés.
Dieu n'est ni si méchant, ni si sot que vous dites.

Ribaudier à ces mots roulant un œil hagard,
Dans des convulsions dignes de saint Médard,
Nomma le demi-Dieu déiste, athée, impie,
Hérétique, ennemi du trône & de l'autel,
Et lui fit intenter un procès criminel.

Les Romains cependant sortent de l'écurie.
Mon Dieu, disait Titus, ce monsieur Ribaudier,
Pour un docteur français, me semble bien grossier.
Nos sages rougissaient pour l'honneur de la France.
Pardonnez, dit l'un d'eux, à tant d'extravagance.
Nous n'assistons jamais à ces belles leçons.
Nous nous sommes mépris; Ribaudier nous étonne.
Nous pensions en effet vous mener en Sorbonne,
Et l'on vous a conduits aux petites-maisons.



LA TACTIQUE.

J'ÉTAIS lundi passé chez mon libraire Caille ;
Qui dans son magasin n'a souvent rien qui vaille.
J'ai, dit-il, par bonheur, un ouvrage nouveau,
Nécessaire aux humains , & sage autant que beau ;
C'est à l'étudier qu'il faut que l'on s'applique ;
Il fait seul nos destins : prenez, c'est la tactique.
La tactique ? lui dis-je. Hélas ! jusqu'à présent
J'ignorais la valeur de ce mot si savant.
Ce nom , répondit-il , venu de Grèce en France ;
Veut dire le grand art , ou l'art par excellence ;
Des plus nobles esprits il remplit tous les vœux ;
J'achetai sa tactique , & je me crus heureux.
J'espérais trouver l'art de prolonger ma vie ,
D'adoucir les chagrins dont elle est poursuivie ,
De cultiver mes goûts, d'être sans passion ,
D'affervir mes desirs au joug de la raison ,
D'être juste envers tous, sans jamais être dupe.
Je m'enferme chez moi, je lis , & ne m'occupe
Que d'apprendre par cœur un livre si divin.
Mes amis , c'était l'art d'égorger son prochain.
J'apprends qu'en Germanie autrefois un bon prêtre
Pétrit , pour s'amuser , du soufre & du salpêtre ;
Qu'un énorme boulet , qu'on lance avec fracas ,
Doit mirer un peu haut pour arriver plus bas ;
Que d'un tube de bronze aussitôt la mort vole

Dans la direction qui fait la parabole ,
Et renverse en deux coups, prudemment ménagés ,
Cent automates bleus à la file rangés .
Mousquet, poignard, épée ou tranchante ou pointue,
Tout est bien, tout va bien, tout sert, pourvu qu'on
tue.

L'auteur, bientôt après, peint des voleurs de nuit,
Qui, dans un chemin creux, sans tambour & sans
bruit ,
Discrètement chargés de fusils & d'échelles ,
Assassinent d'abord cinq ou six sentinelles ,
Puis montant lestement aux murs de la cité,
Où les pauvres bourgeois dormaient en sûreté ,
Portent dans leurs logis le fer avec les flammes ,
Poignent les maris, couchent avec les Dames ,
Écrasent les enfans, & las de tant d'efforts ,
Boivent le vin d'autrui sur des monceaux de morts.
Le lendemain matin on les mène à l'église ,
Rendre grace au bon Dieu de leur noble entreprise,
Lui chanter en latin qu'il est leur digne appui,
Que dans la ville en feu l'on n'eût rien fait sans lui,
Qu'on ne peut ni voler, ni violer son monde ,
Ni massacrer les gens, si Dieu ne nous seconde.

Étrangement surpris de cet art si vanté,
Je cours chez monsieur Caille, encor épouvanté ;
Je lui rends son volume, & lui dis en colère.
Allez, de Belzébuth détestable libraire,

Portez votre tactique au chevalier de Tot ;
Il fait marcher les Turcs au nom de Sabaoth.
C'est lui qui , de canons couvrant les Dardanelles ;
Dans leur propre science instruit les infidèles.
Allez , adressez-vous à monsieur Romanzof ,
Aux vainqueurs tout sanglans de Bender & d'Azof ;
A Frédéric sur-tout portez ce bel ouvrage ,
Et soyez convaincu qu'il en fait davantage :
Lucifer l'inspira bien mieux que votre auteur ;
Il est maître-passé dans cet art plein d'horreur ,
Plus adroit meurtrier que Gustave & qu'Eugène.
Allez , je ne crois point que la nature humaine
Sortit , je ne fais quand , des mains du créateur ,
Pour insulter ainsi l'éternel bienfaiteur ,
Pour montrer tant de rage & tant d'extravagance :
L'homme avec ses dix doigts , sans armes , sans défense ,
N'a point été formé pour abréger des jours
Que la nécessité rendait déjà si courts.
La goutte avec sa craie , & la glaire endurcie
Qui se forme en cailloux au fond de la vessie ,
La fièvre , le catarre , & cent maux plus affreux ;
Cent charlatans fourrés , encor plus dangereux ,
Auraient suffi sans doute au malheur de la terre ,
Sans que l'homme inventât ce grand art de la guerre.
Je hais tous les héros , & Nembrod & Cyrus ,
Et ce roi si brillant qui forma Lentulus ;
Le monde admire en vain leur valeur indomtable ;
Je m'enfuis loin d'eux tous , & je les donne au diable.

En m'expliquant ainsi , je vis que dans un coin
Un jeune curieux m'observoit avec soin.
Son habit d'ordonnance avoit deux épaulettes ,
De son grade à la guerre éclatans interprètes ;
Ses regards assurés , mais tranquilles & doux ,
Annonçaient ses talens sans marquer de courroux ;
De la tactique enfin c'était l'auteur lui-même.

Je conçois , me dit-il , la répugnance extrême
Qu'un vieillard philosophe , ami du monde entier ,
Dans son cœur attendri se sent pour mon métier ;
Il n'est pas fort humain , mais il est nécessaire.
L'homme est né bien méchant : Caïn tua son frère ;
Et nos frères les Huns , les Francs , les Visigoths ,
Des bords du Tanais accourant à grands flots ,
N'auraient point désolé les rives de la Seine ,
Si nous avions mieux su la tactique romaine.
Guerrier , né d'un guerrier , je professe aujourd'hui
L'art de garder son bien , non de voler autrui.
Hé quoi ! vous vous plaignez qu'on cherche à vous
défendre ?

Seriez - vous bien content qu'un Goth vînt mettre
en cendre

Vos arbres, vos moissons, vos granges, vos châteaux?
Il vous faut de bons chiens pour garder vos trou-
peaux.

Il est , n'en doutez point , des guerres légitimes ,
Et tous les grands exploits ne sont pas de grands
crimes.

Vous-même , à ce qu'on dit, vous chantiez autrefois
Les généreux travaux de ce cher Béarnois ;
Il soutenait le droit de sa naissance auguste ;
La Ligue était coupable , Henri quatre était juste ;
Mais , sans plus retracer les faits de ce bon roi ,
Ne vous souvient-il plus du jour de Fontenoi ?
Quand la colonne anglaise , avec ordre animée ,
Marchait à pas comptés à travers notre armée ?
Trop fortuné badaud ! dans les murs de Paris ,
Vous faisiez , en riant , la guerre aux beaux esprits ;
De la douce Goffin le centième idolâtre ,
Vous alliez la lorgner sur les bancs du théâtre ,
Et vous jugiez en paix les talens des acteurs.
Hélas ! qu'auriez-vous fait , vous & tous les auteurs ,
Qu'aurait fait tout Paris , si Louis en personne
N'eût passé le matin sur le pont de Calonne ?
Et si tant de Césars , à quatre sous par jour ,
N'eussent bravé l'Anglais qui partit sans retour ?
Vous savez quel mortel amoureux de la gloire ,
avec quatre canons , ramena la victoire.
Ce fut au prix du sang du généreux Grammont ,
Et du sage Luttaux , & du jeune Craon ,
Que de vos beaux esprits les bruyantes cohues
Composaient les chansons qu'icouraient dans les rues ,
Ou qu'ils venaient gaîment , avec un ris malin ,
Siffler Sémiramis , Mérope , & l'Orphelin.
Souffrez donc , s'il vous plaît , qu'on prenne la défense
D'un art qui fit long-tems la grandeur de la France ,
Et qui des citoyens assure le repos.

Monfieur Guibert fe tut après ce long propos.
Moi , je me tus auffi , n'ayant rien à redire.
De la droite raifon je fentiſ tout l'empire :
Je conçus que la guerre eſt le premier des arts ;
Et que le peintre heureux des Bourbons, des Bayards,
En diſtant leurs leçons , étoit digne peut-être
De commander déjà dans l'art dont il eſt maître.
Mais , je vous l'avoûrai , je formai des fouhais
Pour que cet art ſi beau ne s'exerçât jamais ,
Et qu'enfin l'équité fût régner ſur la terre
L'impraticable paix de l'abbé de Saint-Pierre.



L E C Œ U R.

*PAR M. LE CHEVALIER DE B****.*

LE cœur est tout , disent les femmes ;
Sans le cœur point d'amour , sans lui point de bonheur ;
Le cœur seul est vaincu , le cœur seul est vainqueur .

Mais qu'est-ce qu'entendent ces dames ,
En nous parlant toujours du cœur ?

En y pensant beaucoup , je me suis mis en tête
Que du sens littéral elles font peu de cas ,
Et qu'on est convenu de prendre un mot honnête ,
Au lieu d'un mot qui ne l'est pas .

Sur le lien des cœurs en vain Platon raisonne ;
Platon se perd tout seul & n'égare personne :
Raisonner sur l'amour , c'est perdre la raison ;
Et dans cet art charmant la meilleure leçon ,
C'est la nature qui la donne .

A bon droit nous la bénissons

Pour nous avoir formé des cœurs de deux façons ;
Car que deviendraient les familles ,
Si les cœurs des jeunes garçons
Étaient faits comme ceux des filles ?

Avec variété nature les moula ,

Afin que tout le monde en trouvât à sa guise ,
Prince , manant , abbé , nonne , reine , marquise ,

Celui qui dit *Sanctus*, celui qui crie *Alla*,
Le bonze, le rabin, le carme, la sœur grise,
Tous reçurent un cœur; aucun ne s'en tient là;

C'est peu d'avoir chacun le nôtre,
Nous en cherchons par-tout un autre.

Nature, en fait de cœurs, se prête à tous les goûts;
J'en ai vu de toutes les formes,

Grands, petits, minces, gros, médiocres, énormes;
Mesdames & messieurs, comment les voulez-vous?

On fait par-tout d'un cœur tout ce qu'on veut en
faire;

On le prend, on le donne, on l'achète, on le vend;
Il s'élève, il s'abaisse, il s'ouvre, il se resserre.

C'est un merveilleux instrument:

J'en jouais bien dans ma jeunesse,
Moins bien pourtant que ma maîtresse.

O vous qui cherchez le bonheur!

Sachez tirer parti d'un cœur.

Un cœur est bon à tout, par-tout on s'en amuse;

Mais à ce joli petit jeu

Au bout de quelque tems il s'use;

Et chacune & chacun finissent, en tout lieu,

Par en avoir trop, ou trop peu.

Ainsi, comme un franc hérétique,
Je médiais du Dieu de la terre & du ciel;

En amour j'étais tout physique;

C'est bien un point essentiel,

Mais ce n'est pas le point unique.

Il est mille façons d'aimer ;
Et ce qui prouve mon système,
C'est que la bergère que j'aime
En a mille de me charmer.
Si de ces mille, ma bergère ,
Par un mouvement généreux ,
M'en cédaît une pour lui plaire ,
Nous y gagnerions tous les deux ;



R É P O N S E

A la Pièce intitulée L E C Œ U R.

CERTAINES dame honnête, & savante, & profonde,
Ayant lu le traité du cœur,
Disait en se pâmant : Que j'aime cet auteur !
Ah ! je vois bien qu'il a le plus grand cœur du monde :

De mon heureux printems j'ai vu passer la fleur,
Le cœur pourtant me parle encore ;
Du nom de petit cœur quand mon amant m'honore,
Je sens qu'il me fait trop d'honneur.

Hélas ! faibles humains, quels destins sont les nôtres !
Qu'on a mal placé les grandeurs !
Qu'on serait heureux si les cœurs
Étaient faits les uns pour les autres !

Illustre chevalier, vous chantez vos combats,
Vos victoires & votre empire,
Et dans vos vers heureux, comme vous pleins d'appas,
C'est votre cœur qui vous inspire.

Quand Lifette vous dit : Rodrigue, as-tu du cœur ?
Sur l'heure elle l'éprouve, & dit avec franchise :
Il eut encor plus de valeur
Quand il était homme d'église.

R É P O N S E

*A M. LE CHEVALIER DE B****;*

CROYEZ qu'un vieillard cacochime,
Agé de soixante & douze ans,
Doit mettre, s'il a quelque sens,
Son ame & son corps au régime;

Dieu fit la douce illusion
Pour les heureux fous du bel âge,
Pour les vieux fous l'ambition,
Et la retraite pour le sage.

Vous me direz qu'Anacréon,
Que Chaulieu même & Saint-Aulaire
Tiraient encor quelque chanson
De leur cervelle octogénaire.

Mais ces exemples sont trompeurs :
Et quand les derniers jours d'automne
Laissent éclore quelques fleurs,
On ne leur voit point les couleurs
Et l'éclat que le printems donne.
Les bergères & les pasteurs
N'en forment point une couronne.
La parque, de ses vilains doigts,
Marquait d'un sept avec un trois

La tête froide & peu pesante
Du Fleuri qui donna des loix
A notre France languissante.
Il porta le sceptre des rois,
Et le garda jusqu'à nonante.

Régner est un amusement
Pour un vieillard triste & pesant,
De toute autre chose incapable ;
Mais vieux bel esprit , vieux amant ,
Vieux chanteur est insupportable.

C'est à vous , ô jeune Boufflers !
A vous , dont notre Suisse admire
Le crayon , la prose & les vers,
Et les petits contes pour rire ;
C'est à vous à chanter Thémire,
Et de briller dans un festin ,
Animé du triple délire
Des vers, de l'amour & du vin.

A U M Ê M E.

C E beau lac de Genève où vous êtes venu ,
Du Cocyte bientôt m'offre les rives sombres.
Vous êtes un Orphée en ces lieux descendu ,
Pour venir enchanter les ombres.

A U M Ê M E.

SI vous brillez dans votre aurore,
Quand je m'éteins à mon couchant;
Si dans votre fertile champ
Tant de fleurs s'empressent d'éclore,
Lorsque mon terrain languissant
Est dégarni des dons de Flore;
Si votre voix jeune & sonore
Prélude d'un ton si touchant,
Quand je frédonne à peine encore
Les restes d'un lugubre chant;
Si des graces qu'en vain j'implore
Vous devenez l'heureux amant,
Et si ma vieilleffe déplore
La perte de cet art charmant
Dont le Dieu des vers vous honore;
Tout cela peut m'humilier;
Mais je n'y vois point de remède:
Il faut bien que l'on me succède;
Et j'aime en vous mon héritier.



LES DEUX SIECLES.

SIECLE où je vis briller un I suivi d'un quatre ,
Siècle où l'on fut écrire aussi-bien que combattre ,
D'où vient qu'à nos plaisirs a succédé l'ennui ?
Ressemblons-nous du moins au Romain d'aujourd'hui ,
Qui, fier dans l'indigence, & grand dans ses misères ,
Vante, en tendant la main, les trésors de ses pères ?
Non, d'un plus noble orgueil notre esprit est blessé.
Nous croyons valoir mieux que le bon tems passé.
La sagesse, en nos jours, a sur nous tant d'empire ,
Que nous avons perdu la faculté de rire.
C'est dommage. Autrefois Molière était plaisant ;
Il fut nous égayer , mais en nous instruisant.
Le comique pleureur aujourd'hui veut séduire ,
Et, sans nous amuser , renonce à nous instruire.
Que je plains un Français , quand il est sans gaîté !
Loin de son élément le pauvre homme est jeté.
Je n'aime point Thalie alors que sur la scène
Elle prend gauchement l'habit de Melpomène.
Ces deux charmantes sœurs ont bien changé de ton.
Hors de son caractère on ne fait rien de bon.
Molière en rit là-bas , & Racine en soupire.

Il ne peut supporter l'insipide délire
De tous ces plats romans mis en vers boursofflés,
Apostrophes aux Dieux, lieux communs ampoulés,

Maximes sans raison, nœuds d'intrigues bizarres,
Et la scène française en proie à des barbares.

Tant mieux, dit un rêveur soi-disant financier,
Qui gouverne l'état du haut de son grenier;
La chute des beaux arts est un bien pour la France;
Des revenus du roi ma main tient la balance :
Je verrai des impôts les Français affranchis.
Vous ennuyez l'état, & moi je l'enrichis.
J'ai su fertiliser la terre avec ma plume.
J'ai fait contre Colbert un excellent volume;
Le public n'en fait rien; mais la postérité
M'attend pour me conduire à l'immortalité;
Et pour prix des calculs où mon esprit se tue,
Je veux avec Jean-Jacque avoir une statue.

Taisez-vous, lui répond un philosophe altier,
Et ne vous vantez plus de votre obscur métier.
Vous gouvernez l'état ! quelle triste manie
Peut dans ce cercle étroit captiver un génie !
Prenez un vol plus haut, gouvernez l'univers.
Prouvez-nous que les monts sont formés par les
mers ;

Jetez les Apennins dans l'abyme de l'onde ;
Descendez par un trou dans le centre du monde.
Pour bien connaître l'ame & nos sens inégaux,
Allez des Patagons disséquer les cerveaux;
Et tandis que Nédham a créé des anguilles,
Courez chez les Lapons & ramenez des filles,

Voilà comme on s'illustre en ce siècle profond.
De la nature enfin mes yeux ont vu le fond.
Que Dieu parle à son gré, qu'à sa voix tout s'arrange;
Ce trait a ses beautés; moi je parle, & tout change.
Va, ne t'amuse plus aux finances du roi;
Viens-t'en créer un monde, & fois Dieu comme moi.
A ces discours brillans, saisi d'un saint scrupule,
L'archidiacre Trublet s'épouvante & recule;
Et pour charmer la cour qui s'y connaît si bien,
Avec un Récollet fait le Journal chrétien.
Les voilà tous les deux qui, commentant Moïse,
Pour quinze sous par mois font l'appui de l'église.
Ils travaillent long-tems; leur libraire conclut
Qu'il va mourir de faim, mais qu'il fait son salut.

Un autre fou paroît suivi de sa forcière;
Il veut réduire au gland l'académie entière.
Renoncez aux cités, venez au fond des bois,
Mortels, vivez contens, sans secours & sans loix;
Ou si vous persistez dans l'abus effroyable
De goûter les plaisirs d'un être sociable,
A mes soins vigilans osez vous confier.
Je fais d'un gentilhomme un garçon menuisier;
Ma Julie, avec moi perdant son pucelage,
Accouche d'un foetus, & n'en est que plus sage.
Rien n'est mal; rien n'est bien; je mets tout de niveau;
Je marie au Dauphin la fille du bourreau:
Les petites maisons, où toujours j'étudie,
Valent bien la Sorbonne & sa théologie.

Ainsi

Ainsi sur le Pont-Neuf, parmi les charlatans ;
L'échappé de Genève ameuté les passans ,
Grimpé sur les treteaux qui jadis dans Athènes.
Avaient servi de loge au chien de Diogène :

Si la philosophie a pris ce noble effort ,
L'histoire sous nos mains va s'embellir encor.
Des riens approfondis dans un long répertoire ,
Sans éclairer l'esprit surchargeant la mémoire.

Allons , poudreux valets d'insolens imprimeurs ;
Petits abbés crotés , faméliques auteurs ,
Refassez-moi Pétau , copiez-moi Du Cange ;
De tous nos vieux écrits compilez le mélange ;
Servez d'antiques mets , sous des noms empruntés ,
A l'appétit mourant des lecteurs dégoûtés.
Mais sur-tout écrivez en prose poétique ;
Dans un style ampoulé parlez-moi de physique ;
Donnez du gigantesque ; étourdissez les fots.
Si vous ne pensez pas , créez de nouveaux mots ;
Et que votre jargon , digne en tout de notre âge ,
Nous fasse de Racine oublier le langage.

Jadis en sa volière un riche curieux
Rassembla des oiseaux le peuple harmonieux :
Le chantre de la nuit , le serin , la fauvette ,
De leurs sons enchanteurs égayaient sa retraite,
Il eut soin d'écarter les lézards & les rats.
Ils n'osaient approcher : ce tems ne dura pas ,

Un nouveau maître vint; ses gens se négligèrent;
La volière tomba; les rats s'en emparèrent.
Ils dirent aux lézards : Illustres compagnons ,
Les oiseaux ne sont plus , & c'est nous qui régnons.

LE PERE NICODEME ET JEANNOT.

LE PÈRE NICODÈME.

JEANNOT, souviens-toi bien que la philosophie
Est un démon d'enfer à qui l'on sacrifie.
Archimède autrefois gâta le genre humain ;
Newton dans notre tems fut un franc libertin.
Locke a plus corrompu de femmes & de filles
Que Laff à l'hôpital n'a conduit de familles.
Tout chrétien qui raisonne a le cerveau blessé.
Bénéfisons les mortels qui n'ont jamais pensé.
Obienheureux Larcher, Viret, Cogé, Nonnotte;
Que de tous vos écrits la pesanteur dévote
Toujours pour mon esprit eut de charmes puissans !
Le péché n'est, dit-on, que l'abus du bon sens ;
Et, de peur de l'abus , vous bannissez l'usage.
Ah ! fuyons saintement le danger d'être sage.
Pour faire ton salut , ne pense point , Jeannot ;
Abrutis bien ton ame , & fais vœu d'être un sot.

J E A N N O T.

Je sens de vos discours l'influence bénigne,
Je bâille; & de vos soins je me crois déjà digne.
J'ai toujours remarqué que l'esprit rend malin.
Vous vous ressouvenez du bon curé Fantin,
Qui, prêchant, confessant les dames de Versailles,
Caressait tour-à-tour & volait ses ouailles;
Ce cher monsieur Billard, & son ami Grisel,
Grands porteurs de cilice, & chanteurs de missel,
Qui prenaient notre argent pour mettre en œuvres
pies
Tous ces gens-là, mon père, étaient de grands génies.

L E P È R E N I C O D È M E.

Mon fils, n'en doute pas, ils ont philosophé;
Et soudain leur esprit, par le diable échauffé,
Brûla de tous les feux de la concupiscence.
Dans les bosquets d'Eden, l'arbre de la science
Portait un fruit de mort & de corruption.
Notre bon père en eut une indigestion.
Pour lui bien conserver sa fragile innocence,
Il eût fallu planter l'arbre de l'ignorance.

J E A N N O T.

C'est bien dit; mais souffrez que Jeannot l'hébéte
Propose avec respect une difficulté.
De tous les écrivains dont la pesante plume
Barbouilla, sans penser, tous les mois un volume;
Le plus ignare en grec, en français, en latin,

C'est notre ami Fréron de Quimper-Corentin.
Sa grosse ame pourtant dans le vice est plongée ;
De cent mortels poisons Belzébuth l'a rongée.
Je conclurais de là , si j'osais raisonner ,
Que le pauvre d'esprit peut encor se damner.

LE PÈRE NICODÈME.

Oui, mais c'est quand ce pauvre ose se croire riche ;
C'est quand du bel esprit un lourd pédant s'entiche,
Quand le démon d'orgueil & celui de la faim
Saisissent à la gorge un maudit écrivain ;
Le déloyal alors est possédé du diable.
Chez tout sot bel esprit le vice est incurable ;
Il va trouver enfin , pour prix de ses travers ,
Desfontaine & Chauffon dans le fond des enfers.
Au pur sein d'Abraham il eût volé peut-être ,
Si dans son humble étage il eût su se connaître ;
Mais il fut réprouvé , sitôt qu'il entreprit
D'allier la sottise avec le bel esprit.

Autrefois un hibou , formé par la nature
Pour fuir l'astre du jour au fond de sa masure ;
Lassé de sa retraite , eut le projet hardi
De voir comment est fait le soleil à midi.
Il pria de son antre une aigle sa voisine
De daigner le conduire à la sphère divine ,
D'où le blond Apollon , de ses rayons dorés ,
Perce les vastes cieux par lui seul éclairés.
L'aigle au milieu des airs le porta sur ses ailes ;
Mais bientôt ébloui des clartés immortelles ,

Dont l'éclat n'est pas fait pour ses débiles yeux,
Le mangeur de souris tomba du haut des cieux.
Les oiseaux, accourus à ses plaintes funèbres,
Dévorèrent soudain le courier des ténèbres.
Profite de sa faute ; &, tapi dans ton trou,
Fuis le jour à jamais en fidèle hibou.

J E A N N O T.

On a beau se soumettre & fermer la paupière,
On voudrait quelquefois voir un peu de lumière.
J'entends dire en tous lieux que le monde est instruit,
Qu'avec saint Loyola le mensonge s'enfuit ;
Qu'Aranda dans l'Espagne, éclairant les fidèles,
À l'inquisition vient de rogner les ailes.
Chez les Italiens les yeux se sont ouverts.
Une auguste cité, souveraine des mers,
Des filets de Barjone a rompu quelques mailles.
Le souverain chéri qui naquit dans Versailles
Annula, m'a-t-on dit, ces billets si fameux
Que les morts aux enfers emportaient avec eux.
Avec discrétion la sage tolérance
D'une éternelle paix nous permet l'espérance.
D'abord avec effroi j'entendais ces discours ;
Mais, par cent mille voix répétés tous les jours,
Ils réveillent enfin mon ame appesantie,
Et j'ai de raisonner la plus terrible envie.

L E P È R E N I C O D È M E.

Ah ! te voilà perdu. Jeannot n'est plus à moi.
Tous les cœurs sont gâtés. — L'esprit bannit la foi ;

L'esprit s'étend par-tout. — O divine bêtise!
Versez tous vos pavots , soutenez mon église.
A quels saints recourir dans cette extrémité ?

O mon fils , cher enfant de la stupidité ,
Quel ennemi t'arrache au doux sein de ta mère ?
On te l'a dit cent fois , malheur à qui s'éclaire.
Ne va point contrister les cœurs des gens de bien.
Courage, allons, rends-toi; lis le Journal Chrétien;
De Jean-George, crois-moi, lis le discours sublime;
C'est pour ton mal qui presse un excellent régime.
Tu peux guérir encor. Oui , Paris dans ses murs
Voit encor, grace à Dieu, des esprits lourds, obscurs,
D'argumens rebattus déterminés copistes ,
Tout farcis des lambeaux des premiers Jansénistes.
Jette-toi dans leurs bras ; dévore leurs leçons;
Apprends d'eux à donner des mots pour des raisons.
Fais des phrases, Jeannot, ma douleur t'en conjure,
Par ce palliatif adoucis ta blessure.
Ne fois point philosophe.

J E A N N O T.

Ah! vous percez mon cœur!
Allons , ne voyons goutte , & chérifions l'erreur.
C'est vous qui le voulez. Mais quel fruit tirerai-je
De demeurer un sot au sortir du collège?

L E P È R E N I C O D È M E.

Jeannot, je te promets un bon canonicat,
Et peut-être à ton tour deviendras-tu prélat.

LA B É G U E U L E.

C O N T E M O R A L.

DANS ses écrits un sage Italien
Dit que le mieux est l'ennemi du bien ;
Non qu'on ne puisse augmenter en prudence ;
En bonté d'ame, en talens, en science :
Cherchons le mieux sur ces chapitres-là ;
Par-tout ailleurs évitons la chimère.
Dans son état heureux qui peut se plaire,
Vivre à sa place , & garder ce qu'il a !

La belle Arsène en est la preuve claire.
Elle était jeune ; elle avait à Paris
Un tendre époux empressé de complaire
A son caprice , & souffrant ses mépris.
L'oncle , la sœur , la tante , le beau-père ;
Ne brillaient pas parmi les beaux-esprits ;
Mais ils étaient d'un fort bon caractère.
Dans le logis des amis fréquentaient.
Beaucoup d'aisance , une assez bonne chère ;
Les passe-tems que nos gens connaissent ,
Jeu , bal , spectacle & soupers agréables ,
Rendaient ses jours à-peu-près tolérables.
Car vous savez que le bonheur parfait
Est inconnu ; pour l'homme il n'est pas fait.

Madame Arsène était fort peu contente
De ses plaisirs. Son superbe dégoût
Dans ses dédains fuyait ou blâmait tout :
On l'appellait la belle impertinente.

Or admirez la faiblesse des gens :
Plus elle était distraite , indifférente ,
Plus ils tâchaient , par des soins complaisans ;
D'appriivoiser son humeur méprisante ;
Et plus aussi notre belle abusait
De tous les pas que vers elle on faisait.
Pour ses amans encor plus intraitable ,
Aise de plaire , & ne pouvant aimer ,
Son cœur glacé se laissait consumer
Dans le chagrin de ne voir rien d'aimable ;
D'elle à la fin chacun se retira.
De courtisans elle avait une liste ;
Tout prit parti , seule elle demeura
Avec l'orgueil , compagnon dur & triste ;
Bouffi , mais sec , ennemi des ébats ,
Il renfle l'ame & ne la nourrit pas.

La dégoûtée avait eu pour marraine
La fée Aline. On fait que ces esprits
Sont mitoyens entre l'espèce humaine
Et la divine ; & monsieur Gabalis
Mit par écrit leur histoire certaine ,
La fée allait quelquefois au logis
De sa filleule , & lui disait : « Arsène ,

» Es-tu contente à la fleur de tes ans ?
» As-tu des goûts & des amusemens ?
» Tu dois mener une assez douce vie. »
L'autre en deux mots répondait : *Je m'ennuie ;*
« C'est un grand mal (dit la fée), & je croi
» Qu'un beau secret c'est de vivre chez soi. »

Arsène enfin conjura son Aline
De la tirer de son maudit pays.
« Je veux aller à la sphère divine :
» Faites-moi voir votre beau paradis ;
» Je ne saurais supporter ma famille ,
» Ni mes amis. J'aime assez ce qui brille ,
» Le beau, le rare ; & je ne puis jamais
» Me trouver bien que dans votre palais.
» C'est un goût vif dont je me sens coiffée. »
Très-volontiers, dit l'indulgente fée.

Tout aussitôt dans un char lumineux
Vers l'orient la belle est transportée.
Le char volait ; & notre dégoûtée,
Pour être en l'air, se croyait dans les cieux.
Elle descend au séjour magnifique
De la marraine. Un immense portique
D'or ciselé dans un goût tout nouveau,
Lui parut riche & passablement beau,
Mais ce n'est rien, quand on voit le château.
Pour les jardins c'est un miracle unique ;
Marly, Versailles, & leurs petits jets-d'eau ;

N'ont rien auprès qui surprenne & qui pique,
La dédaigneuse, à cette œuvre angélique,
Sentit un peu de satisfaction.

Aline dit : « Voilà votre maison ;
« Je vous y laisse un pouvoir despotique :
« Commandez-y. Toute ma nation
« Obéira sans aucune réplique.
« J'ai quatre mots à dire en Amérique ,
« Il faut que j'aie y faire quelques tours ;
« Je reviendrai vers vous en peu de jours.
« J'espère au moins, dans ma douce retraite ,
« Vous retrouver l'ame un peu fatiguée. »

Aline part. La belle en liberté
Reste & s'arrange au palais enchanté,
Commande en reine, ou plutôt en déesse,
De cent beautés une foule s'empresse
A prévenir ses moindres volontés.
A-t-elle faim, cent plats sont apportés :
De vrai nectar la cave était fournie,
Et tous les mets sont de pure ambrosie ;
Les vases sont du plus fin diamant.
Le repas fait, on la mène à l'instant
Dans les jardins, sur les bords des fontaines,
Sur les gazons, respirer les haleines
Et les parfums des fleurs & des zéphirs.
Vingt chars brillans de rubis, de saphirs,
Pour la porter se présentent d'eux-mêmes :
Comme autrefois les trépiés de Vulcain

Allaient au ciel par un ressort divin ,
Offrir leur siège aux majestés suprêmes.
De mille oiseaux les doux gazouillemens ,
L'eau qui s'enfuit sur l'argent des rigoles ;
Ont accordé leurs murmures charmans.
Les perroquets répétaient ses paroles ,
Et les échos les disaient après eux.
Telle Pſyché , par le plus beau des Dieux
A ses parens avec art enlevée ,
Au seul amour dignement réservée ,
Dans un palais des mortels ignoré ,
Aux élémens commandait à son gré.
Madame Arsène est encor mieux servie ;
Plus d'agrémens environnaient sa vie ;
Plus de beautés décoraient son séjour :
Elle avait tout , mais il manquait l'amour.
On lui donna le soir une musique ,
Dont les accords & les accens nouveaux
Feraient pâmer soixante cardinaux.
Ces sons vainqueurs allaient au fond des âmes :
Mais elle vit , non sans émotion ,
Que pour chanter on n'avait que des femmes ,
Dans ce palais point de barbe au menton !
A quoi (dit-elle) a pensé ma marraine ?
Point d'homme ici ! Suis-je dans un couvent ?
Je trouve bon que l'on me serve en reine ;
Mais sans sujets la grandeur est du vent.
J'aime à régner , sur des hommes s'entend :
Ils sont tous nés pour ramper dans ma chaîne ;

C'est leur destin , c'est leur premier devoir,
Je les méprise , & je veux en avoir.
Ainsi parlait la recluse intraitable ;
Et cependant les nymphes sur le soir
Avec respect ayant servi sa table ,
On l'endormit au son des instrumens.

Le lendemain mêmes enchantemens ,
Mêmes festins , pareille sérénade ;
Et le plaisir fut un peu moins piquant.
Le lendemain lui parut un peu fade.
Le lendemain fut triste & fatigant.
Le lendemain lui fut insupportable.

Je me souviens du temps trop peu durable
Où je chantais , dans mon heureux printemps ;
Des lendemains plus doux & plus plaisans.

La belle enfin chaque jour fêtée ,
Fut tellement de sa gloire ennuyée ,
Que , détestant cet excès de bonheur ,
Le paradis lui faisait mal au cœur.
Se trouvant seule , elle avise une brèche
A certain mur ; & semblable à la flèche
Qu'on voit partir de la corde d'un arc ,
Madame saute , & vous franchit le parc.

Au même instant palais , jardins , fontaines ,
Or , diamans , émeraudes , rubis ,

Tout disparaît à ses yeux ébaubis.
Elle ne voit que les stériles plaines
D'un grand désert, & des rochers affreux :
La dame alors , s'arrachant les cheveux ,
Demande à Dieu pardon de ses sottises,
La nuit venait ; & déjà ses mains grises
Sur la nature étendaient ses rideaux.
Les cris perçans des funèbres oiseaux ,
Les hurlemens des ours & des panthères ,
Font retentir les antres solitaires.
Quelle autre fée , hélas ! prendra le soin
De secourir ma folle aventurière !
Dans sa détresse elle apperçut de loin ,
A la faveur d'un reste de lumière ,
Au coin d'un bois , un vilain charbonnier
Qui s'en allait par un petit sentier ,
Tout en sifflant , retrouver sa chaumière.
« Qui que tu sois (lui dit la beauté fière)
» Vois en pitié le malheur qui me suit ;
» Car je ne fais où coucher cette nuit. »
Quand on a peur , tout orgueil s'humanise :

Le noir pataut , la voyant si bien mise ,
Lui répondit : « Quel étrange démon
» Vous fait aller dans cet état de crise ,
» Pendant la nuit , à pied , sans compagnon ?
» Je suis encor très-loin de ma maison.
» Ça , donnez-moi votre bras , ma mignonne.
» On recevra sa petite personne

» Comme on pourra. J'ai du lard & des œufs.
» Toute Française , à ce que j'imagine ,
» Sait , bien ou mal , faire un peu de cuisine.
» Je n'ai qu'un lit ; c'est assez pour nous deux. »

Disant ces mots , le rustre vigoureux
D'un gros baiser sur sa bouche ébahie ,
Ferme l'accès à toute repartie ;
Et par avance il veut être payé
Du nouveau gîte à la belle octroyé.
Hélas , hélas ! (dit la dame affligée)
Il faudra donc qu'ici je sois mangée
D'un charbonnier ou de la dent des loups !
Le désespoir , la honte , le courroux
L'ont suffoquée ; elle est évanouie.
Notre galant la rendait à la vie :
La fée arrive , & peut-être un peu tard.
Présente à tout , elle était à l'écart.
» Vous voyez bien (dit-elle à sa filleule)
» Que vous étiez une franche bégueule.
» Ma chère enfant , rien n'est plus périlleux
» Que de quitter le bien pour être mieux. »

La leçon faite on reconduit ma belle
Dans son logis : tout y changea pour elle
En peu de tems , fûtôt qu'elle changea.
Pour son profit elle se corrigea.
Sans avoir lu les beaux moyens de plaire
Du sieur Moncrif , & sans livre elle plut.
Que fallait-il à son cœur ?... Qu'il voulût ,

Elle fut douce , attentive , polie ,
Vive & prudente ; & prit même en secret
Pour charbonnier un jeune amant discret ,
Et fut alors une femme accomplie.

LES SYSTÊMES.

LORSQUE le seul puissant , le seul grand , le seul
sage ,
De ce monde , en six jours , eut achevé l'ouvrage ,
Et qu'il eut arrangé tous les célestes corps ,
De sa vaste machine il cacha les ressorts ,
Et mit sur la nature un voile impénétrable.

J'ai lu chez un rabin que cet Être ineffable
Un jour , devant son trône , assembla nos docteurs ;
Fiers enfans du sophisme , éternels disputeurs ;
Le bon Thomas d'Aquin , Scot , & Bonaventure ,
Et jusqu'au Provençal élève d'Épicure ,
Et ce maître René qu'on oublie aujourd'hui ,
Grand fou persécuté par de plus fous que lui ;
Et tous ces beaux esprits dont le savant caprice
D'un monde imaginaire a bâti l'édifice.

*Çà , mes amis , dit Dieu , devinez mon secret :
Dites-moi qui je suis , & comment je suis fait ;*

*Et , dans un supplément , dites-moi qui vous êtes ;
Quelle force , en tout sens , fait courir les comètes ;
Et pourquoi , dans ce globe , un destin trop fatal ,
Pour une once de bien , mit cent quintaux de mal.
Je sais que , grace aux soins des plus nobles génies ,
Des prix sont proposés par les académies ;
J'en donnerai. Quiconque approchera du but ,
Aura beaucoup d'argent , & fera son salut.*

Il dit. Thomas se lève à l'auguste parole ,
Thomas le Jacobin , l'ange de notre école ,
Qui de cent argumens se tira toujours bien ,
Et répondit à tout , sans se douter de rien.

*Vous êtes , lui dit-il , l'existence & l'essence ,
Simple avec attributs , acte pur & substance ,
Dans les tems, hors des tems ; fin , principe & milieu ;
Toujours présent par-tout , sans être en aucun lieu.
L'Éternel , à ces mots , qu'un bachelier admire ,
Dit : Courage , Thomas , & se mit à sourire.
Descartes prit sa place avec quelque fracas.
Cherchant un tourbillon qu'il ne rencontrait pas ,
Et le front tout poudreux de matière subtile ,
N'ayant jamais rien lu , pas même l'Évangile.*

*Seigneur , dit-il à Dieu , ce bon-homme Thomas
Du réveur Aristote a trop suivi les pas.
Voici mon argument qui me semble invincible :
Pour être , c'est assez que vous soyez possible.*

*Quant à votre univers , il est fort imposant ;
Mais , quand il vous plaira , j'en ferai tout
autant ;*

*Et je puis vous former d'un morceau de matière
Éléments , animaux , tourbillons & lumière ,
Lorsque du mouvement je saurai mieux les loix.
Dieu sourit de pitié pour la seconde fois.*

*L'incertain Gassendi , ce bon prêtre de Digne ;
Ne pouvait du Breton souffrir l'audace insigne ,
Et posait à Dieu ses atomes crochus ,
Quoique passés de mode , & dès long-tems déchus ;
Mais il ne disait rien sur l'essence suprême.*

*Alors un petit Juif , au long nez , au teint blême ;
Pauvre , mais satisfait , pensif & retiré ,
Esprit subtil & creux , moins lu que célébré ,
Caché sous le manteau de Descartes son maître ,
Marchant à pas comptés , s'approcha du grand Être.
Pardonnez-moi , dit-il , en lui parlant tout bas ;
Mais je pense , entre nous , que vous n'existez pas.
Je crois l'avoir prouvé par mes mathématiques.
J'ai de plats écoliers , & de mauvais critiques ;
Jugez-nous. — A ces mots , tout le globe trembla ;
Et d'horreur & d'effroi saint Thomas recula.
Mais Dieu clément & bon , plaignant cet infidèle ,
Ordonna seulement qu'on purgeât sa cervelle.
Ne pouvant désormais composer pour les prix ,
Il partit , escorté de quelques beaux esprits ,*

Nos docteurs, qui voyaient avec quelle indulgence
Dieu daignait compatir à tant d'extravagance,
Étalèrent bientôt cent belles visions,
De leur esprit pointu nobles inventions :
Ils parlaient, disputaient, & criaient tous ensemble.
Ainsi, lorsqu'à dîner une vieille rassemble
Quinze ou vingt raisonneurs, auteurs, commen-
tateurs,
Rimeurs, compilateurs, chansonneurs, traducteurs,
La maison retentit des cris de la cohue,
Les passans ébahis s'arrêtent dans la rue.

D'un air persuadé Mallebranche assura
Qu'il faut parler au Verbe, & qu'il nous répondra ;
Arnaud dit que de Dieu la bonté souveraine ,
Exprès pour nous damner, forma la race humaine ;

Leibnitz avertissait le Turc & le chrétien
Que sans son harmonie on ne comprendra rien ;
Que Dieu, le monde & nous, tout n'est rien sans
monades.

Le courier des Lapons, dans ses turlupinades,
Veut qu'on aille au détroit où vogua Magellan,
Pour se former l'esprit, disséquer des géans.
Notre consul Maillet (non pas consul de Rome)
Sait comment ici-bas naquit le premier homme.
D'abord il fut poisson. De ce pauvre animal
Le berceau très-changeant fut du plus fin cristal ;

Et les mers des Chinois sont encore étonnées
D'avoir, par leurs courans, formé les Pyrénées.
Chacun fit son système ; & leurs doctes leçons
Semblaient partir tout droit des petites maisons.

Dieu ne se fâcha point ; c'est le meilleur des pères ;
Et sans nous engourdir par des loix trop austères,
Il veut que ses enfans , ces petits libertins ,
S'amusent en jouant de l'œuvre de ses mains.
Il renvoya le prix à la prochaine année ;
Mais il vous fit partir , dès la même journée ,
Son ange Gabriel , ambassadeur de paix ,
Tout pétri d'indulgence , & porteur de bienfaits.

Le ministre emplumé vola dans vingt provinces ;
Il visita des saints , des papes & des princes ,
De braves cardinaux & des inquisiteurs ,
Dans le siècle passé dévots persécuteurs.
Messieurs , leur dit-il , *le bon Dieu vous ordonne*
De vous bien divertir sans molester personne.
Il a su qu'en ce monde on voit certains savans ,
Qui sont , ainsi que vous , de fessés ignorans :
Ils n'ont ni volonté , ni puissance de nuire ;
Pour penser de travers , hélas ! faut-il les cuire ?
Un livre , croyez-moi , n'est pas fort dangereux ;
Et votre signature est plus funeste qu'eux.
En Sorbone , aux charniers , tout se mêle d'écrire :
Imitez le bon Dieu qui n'en a fait que rire.

LES CABALES.

BARBOUILLEURS de papier, d'où viennent tant
d'intrigues ,

Tant de petits partis , de cabales, de brigues ?

S'agit-il d'un emploi de fermier-général ,

Ou du large chapeau qui coiffe un cardinal ?

Êtes-vous au conclave ? Aspirez-vous au trône

Où l'on dit qu'autrefois monta Simon-Barjone ?

Çà , que prétendez-vous ? — De la gloire. — Ah !
gredin ,

Sais-tu bien que cent rois la briguèrent en vain ?

Sais-tu ce qu'il coûta de périls & de peines

Aux Condés, aux Sullis, aux Colberts, aux Turennes ;

Pour avoir une place au haut du mont sacré ,

Du sultan Mustapha pour jamais ignoré ?

Je ne m'attendois pas qu'un crapaud du Parnasse

Eût pu, dans son borbier, s'enfler de tant d'audace ?

« Monsieur, écoutez-moi : j'arrive de Dijon ,

» Et je n'ai ni logis, ni crédit, ni renom.

» J'ai fait de méchans vers ; & vous pouvez bien
» croire

» Que je n'ai pas le front de prétendre à la gloire ;

» Je ne veux que l'ôter à quiconque en jouit.

» Dans ce noble métier l'ami Fréron m'instruit,

» Monsieur l'abbé *Profond* m'introduit chez les
» dames ;
» Avec deux beaux esprits nous ourdissions nos
» trames.
» Nous ferons dans un mois l'un de l'autre ennemis ;
» Mais le besoin présent nous tient encore unis.
» Je me forme sous eux dans le bel art de nuire ;
» Voilà mon seul talent ; c'est la gloire où j'aspire.»

Laissons là de Dijon ce pauvre garnement,
Des bâtarde de Zoïle imbécille instrument ;
Qu'il coure à l'hôpital où son destin le mène.

Allons-nous réjouir aux jeux de Melpomène...
Bon ! j'y vois deux partis l'un à l'autre opposés.
Léon dix & Luther étaient moins divisés.
L'un claque , l'autre siffle ; & l'autre du parterre ;
Et les cafés voisins , font le champ de la guerre.

Je vais chercher la paix au temple des chansons ;
J'entends crier : « Lulli, Campra, Rameau, Bouffons ;
» Êtes-vous pour la France , ou bien pour l'Italie ? »
Je suis pour mon plaisir , messieurs. Quelle folie
Vous tient ici debout , sans vouloir écouter ?
Ne suis-je à l'opéra que pour y disputer ?

Je fors , je me dérobe aux flots de la cohue ;
Les laquais assemblés cabalaient dans la rue.
Je me sauve avec peine aux jardins si vantés
Que la main de Le Nôtre avec art a plantés,

D'autres fous à l'instant une troupe m'arrête ;
Tous parlent à la fois , tous me rompent la tête...
« Avez-vous lu sa pièce ? Il tombe , il est perdu ;
» Par le dernier journal je le tiens confondu. »
Qui ? de quoi parlez-vous ? D'où vient tant de colère ?
Quel est votre ennemi ? — « C'est un vil téméraire ,
» Un rimeur insolent qui cause nos chagrins ;
» Il croit nous égaler en vers alexandrins. »
Fort bien ; de vos débats je conçois l'importance.

Mais un gros de bourgeois de ce côté s'avance.
« Choisissez (me dit-on) du vieux ou du nouveau. »
Je croyais qu'on parlait d'un vin qu'on boit sans eau,
Et qu'on examinait si les gourmets de France
D'une vendange heureuse avaient quelque espérance ;
Ou que des érudits balançaient doctement
Entre la loi nouvelle & le vieux testament.
Un jeune candidat, de qui la chevelure
Passait de Clodion la royale coiffure ,
Me dit d'un ton de maître , avec peine adouci :
« Ce sont nos parlemens dont il s'agit ici.
» Lequel préférez-vous ? » — Aucun d'eux , je vous
jure.

Je n'ai point de procès ; & dans ma vie obscure
Je laisse au roi mon maître , en pauvre citoyen ,
Le soin de son royaume où je ne prétends rien.
Assez de grands esprits , dans leur troisième étage ,
N'ayant pu gouverner leur femme & leur ménage ,
Se sont mis , par plaisir , à régir l'univers.

Sans quitter leur grenier, ils traversent les mers ;
Ils raniment l'état, le peuplent, l'enrichissent :
Leurs marchands de papier sont les seuls qui gé-
missent.

Moi, j'attends dans un coin que l'imprimeur du roi
M'apprenne, pour dix sous, mon devoir & ma loi,
Tout confus d'un édit qui rogne mes finances,
Sur mes biens écornés je règle mes dépenses.
Rebuté de Plutus, je m'adresse à Cérès ;
Ses fertiles bontés garnissent mes guérêts.
La campagne en tout tems, par un travail utile,
Répara tous les maux qu'on nous fit à la ville.
On est un peu fâché ; mais qu'y faire ? — obéir.
A quoi bon cabaler, quand on ne peut agir ?

« Mais, monsieur, des Capets les loix fondamen-
» tales,

» Et le grenier à sel, & les cours féodales,

» Et le gouvernement du chancelier Duprat..... »

Monsieur, je n'entends rien aux matières d'état,
Ma loi fondamentale est de vivre tranquille.
La fronde était plaisante ; & la guerre civile
Amusait la grand'chambre & le coadjuteur.
Barricadez-vous bien ; je m'enfuis, serviteur.

A peine ai-je quitté mon jeune énergumène,
Qu'un groupe de savans m'enveloppe & m'en-
traîne.

D'un air d'autorité l'un d'eux me tire à part...
« Je vous goûtai, dit-il, lorsque de saint Médard
« Vous crayonniez gaîment la cabale grossière
« Gambadant pour la grace au coin d'un cimetière,
« Les billets au porteur des chrétiens trépassés,
« Les fils de Loyola sur la terre éclipsés;
« Nous applaudîmes tous à votre noble audace,
« Lorsque vous nous prouviez qu'un maroufle à
 » beface
« Dans sa crasse orgueilleuse à charge au genre
 » humain,
« S'il eût bêché la terre, eût servi son prochain;
« Jouissez d'une gloire avec peine achetée;
« Acceptez à la fin votre brevet d'athée. »

Ah! vous êtes trop bon. Je sens au fond du cœur
Tout le prix qu'on doit mettre à cet excès d'honneur;
Il est vrai, j'ai raillé saint Médard & la bulle;
Mais j'ai sur la nature encor quelque scrupule.
L'univers m'embarrasse, & je ne puis songer
Que cette horloge existe, & n'ait point d'horloger.
Mille abus, je le sais, ont régné dans l'église;
Fleuri le confesseur en parle avec franchise.
J'ai pu de les siffler prendre un peu trop de soin;
Eh! quel auteur, hélas! ne va jamais trop loin?
De saint Ignace encor on me voit souvent rire:
Je crois pourtant un Dieu, puisqu'il faut vous le dire.

« Ah, traître! ah, malheureux! je m'en étais douté.
« Va, j'avais bien prévu ce trait de lâcheté,

» Alors

» Alors que de Maillet insultant la mémoire ,
» Du monde qu'il forma tu combattis l'histoire...
» Ignorant ! vois l'effet de mes combinaisons.
» Les hommes autrefois ont été des poissons.
» La mer de l'Amérique a marché vers le Phase.
» Les huîtres d'Angleterre ont formé le Caucase.
» Nous te l'avions appris ; mais tu t'es éloigné
» Du vrai sens de Platon par nous seuls enseigné.
» Lâche ! oses-tu bien croire une essence suprême ?
Mais oui. — « De la nature as-tu lu le système ?
» Par ses propos diffus n'es-tu pas foudroyé ?
» Que dis-tu de ce livre ? — Il m'a fort ennuyé...
» C'en est assez , ingrat ! ta perfide insolence
» Dans mon premier concile aura sa récompense.
» Va , sot adorateur d'un fantôme impuissant ,
» Nous t'avions jusqu'ici préservé du néant ;
» Nous t'y ferons rentrer , ainsi que ce grand Être
» Que tu prends basement pour ton unique maître.
» De mes amis , de moi , tu seras méprisé. — »
Soit. — « Nous insultérons à ton génie usé. — »
J'y consens. — « Des fatras de brochures sans nombre
» Dans ta bière à grands flots vont tomber sur ton
» ombre. »
Je n'en sentirai rien. — « Nous t'abandonnerons
» Aux puissans Langlevieux , aux immortels Fré-
» rons. »

Ah ! bachelier du diable , un peu plus d'indulgence,
Nous avons , vous & moi , besoin de tolérance.

Que deviendrait le monde & la société ,
Si tout , jusqu'à l'athée , était sans charité ?
Permettez qu'ici-bas chacun fasse à sa tête.
J'avoûrai qu'Épicure avait une ame honnête ;
Mais le grand Marc-Aurèle était plus vertueux.
Lucrèce avait du bon , Cicéron valait mieux.
Spinosa pardonnait à ceux dont la faiblesse
D'un moteur éternel admirait la sagesse.
Je crois qu'il est un Dieu ; vous osez le nier ;
Examinons le fait sans nous injurier.

J'ai désiré cent fois , dans ma verte jeunesse ,
De voir notre saint père , au sortir de la messe ,
Avec le grand Lama dansant un cotillon ;
Bossuet le funèbre embrassant Fénélon ;
Et le verre à la main , Le Tellier & Noailles
Chantant chez Maintenon des couplets dans Ver-
faillies.

Je préférais Chaulieu , coulant en paix ses jours
Entre le Dieu des vers & celui des amours ,
A tous ces froids savans dont les vieilles querelles
Traînaient si pesamment les dégoûts après elles.

Des charmes de la paix mon cœur était frappé ;
J'espérais en jouir ; je me suis bien trompé.
On cabale à la cour , à l'armée , au parterre.
Dans Londres , dans Paris , les esprits sont en guerre ;
Ils y seront toujours. La discorde autrefois ,
Ayant brouillé les Dieux , descendit chez les rois ;

Puis dans l'église sainte établit son empire ,
Et l'étendit bientôt sur tout ce qui respire.
Chacun vantait la paix que par-tout on chassa.
On dit que seulement par grace on lui laissa
Deux asyles fort doux ; c'est le lit & la table.
Puisse-t-elle y fixer un règne un peu durable !
L'un d'eux me plaît encore. Allons, amis, buvons ;
Cabalons pour Cloris , & faisons des chansons.



JEAN QUI PLEURE ET QUI RIT.

QUELQUEFOIS le matin, quand j'ai mal digéré;
Mon esprit abattu, tristement éclairé,
Contemple avec effroi la funeste peinture

Des maux dont gémit la nature,
Aux erreurs, aux tourmens le genre humain livré;
Les crimes, les fléaux de cette race impure
Dont le diable s'est emparé.

Je dis au mont Etna : Pourquoi tant de ravages,
Et ces sources de feu qui sortent de tes flancs ?
Je redemande aux mers tous ces tristes rivages
Disparus autrefois sous leurs flots écumans;

Et je dis aux tyrans :

Vous avez troublé le monde
Plus que les fureurs de l'onde
Et les flammes des volcans.

Enfin lorsque j'envisage,
Dans ce malheureux séjour,
Quel est l'horrible partage
De tout ce qui voit le jour,

Et quel aloi suprême est qu'on souffre & qu'on meure;

Je pleure.

Mais lorsque sur le soir, avec des libertins,
Et plus d'une femme agréable,

Je mange mes perdreaux , & je bois les bons vins
Dont monsieur d'Aranda vient de garnir ma table ;

Quand , loin des fripons & des fots ,

La gaieté , les chançons , les graces , les bons mots
Ornent les entremets d'un souper délectable ;

Quand , sans regretter mes beaux jours ,

J'applaudis aux nouveaux amours

De Cléon & de sa maîtresse ,

Et que la charmante amitié ,

Seul nœud dont mon cœur est lié ,

Me fait oublier ma vieillesse ;

Cent plaisirs renaissans réchauffent mes esprits ;

Je ris.

Je vois , quoique de loin , les partis , les cabales

Qui soufflent dans Paris , vainement agité ,

Des inimitiés infernales ,

Et versent leurs poisons sur la société ;

L'infame calomnie avec perversité

Répand ses ténébreux scandales ;

On me parle souvent du nord ensanglanté ;

D'un roi sage & clément chez lui persécuté ;

Qui , dans sa royale demeure

N'a pu trouver sa sûreté ,

Que ses propres sujets poursuivent à toute heure ;

Je pleure.

Mais si monsieur Terrai veut bien me rembourser ,

Si mes prés , mes jardins , mes forêts s'embellissent ;

Si mes vassaux se réjouissent ,

Et sous l'orme viennent danser ;

F iiij

Si parfois, pour me délasser,
Je relis l'Arioste, ou même la Pucelle,
Toujours Catin, toujours fidelle,
Ou quelqu'autre impudent dont j'aime les écrits ;
Je ris.

Il le faut avouer, telle est la vie humaine ;
Chacun a son lutin, qui toujours le promène
Des chagrins aux amusemens.
De cinq sens tout au plus malgré moi je dépends ;
L'homme est fait, je le fais, d'une pâte divine ;
Nous serons tous un jour des esprits glorieux ;
Mais dans ce monde-ci l'homme est un peu machine ;
La nature change à nos yeux ;
Et le plus triste Héraclite ,
Quand ses affaires vont mieux ,
Redevient un Démocrite.

RÉPONSE A L'AUTEUR ;

*Par M. l'Abbé DE VOIS***.*

DU tems vous trompez les efforts ;
Et moi j'en éprouve l'outrage ;
Vous savez vous passer de corps ;
Votre esprit ne change point d'âge ;
Les neiges sont devant vos yeux ,
Le printems est dans votre tête ;

Tous vos vers sont des fleurs de fête ,
Tous vos jours sont des jours heureux ,
D'Apollon vous tenez la caisse ,
De ce Dieu vous visez les *bons* ;
Et , quoique vous payiez sans cesse ,
Vous ne dites pas , *point de fonds* .
Pour moi , débile créature ,
La triste main de la nature
Étend un crêpe sur mes jours :
Mes yeux m'étaient d'un grand secours
Pour lire les fruits de vos veilles ;
Je les perds , & j'ai des oreilles
Pour entendre de fots discours .
Poursuivi par la calomnie ,
Je ne sens plus que le poids de la vie ;
Mon bonheur est dans le cercueil .
De mon irréparable amie
L'univers me paraît en deuil .
O vous ! rare ornement de notre académie ;
Vous nous garantissez son immortalité .
Que les cris aigus de l'envie
N'altèrent point votre gaieté !
Vous ne mourrez jamais ; moi , je meurs à toute heure ;
Vous êtes *Jean qui rit* , & je suis *Jean qui pleure* .





LE DIMANCHE,

O U

LES FILLES DE MINÉE.

*Par M. DE LA VISCLÈDE, Secrétaire perpétuel
de l'Académie de Marseille.*

A MADAME ARNANCHE.

Vous demandez, madame Arnanche,
Pourquoi nos dévots payfans
Les cordeliers à la grand'manche,
Et nos curés catéchifans,
Aiment à boire le dimanche.
J'ai consulté bien des savans.
Huet, cet évêque d'Avranche,
Qui pour la Bible toujours penche,
Prétend qu'un usage si beau
Vient de Noé le patriarche,
Qui justement dégoûté d'eau,
S'enivrait au sortir de l'arche.
Huet se trompe; c'est Bacchus,
C'est le législateur du Gange,
Ce Dieu de cent peuples vaincus,

Cet inventeur de la vendange,
C'est lui qui voulut consacrer
Le dernier jour hebdomadaire
A boire, à rire, à ne rien faire;
On ne pouvait mieux honorer
La divinité de son père.
Il fut ordonné par les loix
D'employer ce jour salutaire
A ne faire œuvre de ses doigts
Qu'avec sa maîtresse & son verre;

Un jour ce digne fils de Dieu
Et de la pieuse Sémèle,
Descendit du ciel au saint lieu
Où sa mère très-peu cruelle
Dans son beau sein l'avait conçu;
Où son père l'ayant reçu
L'avait enfermé dans sa cuisse;
Grands mystères bien expliqués,
Dont autrefois se font moqués
Des gens d'esprit pleins de malice;

Bacchus à peine se montrait
Avec Silène & sa monture,
Tout le peuple les adorait;
La campagne était sans culture;
Dévotement on folâtrait;
Et toute la cléricature
Courait en foule au cabaret.

Parmi ce brillant fanatisme
Il fut un pauvre citoyen
Nommé Minée, homme de bien,
Et soupçonné de jansénisme.
Ses trois filles filaient du lin,
Aimaient Dieu, servaient le prochain ;
Évitaient la fainéantise ,
Fuyaient les plaisirs, les amans ;
Et pour ne point perdre de tems,
Ne fréquentaient jamais l'église.

Alcitoé dit à ses sœurs :
Travaillons & faisons l'aumône ;
Monseigneur le curé dans son prône
Donne-t-il des conseils meilleurs ?
Filons , & laissons la canaille
Chanter des versets ennuyeux :
Quiconque est honnête & travaille
Ne saurait offenser les Dieux.
Filons , si vous voulez m'en croire ;
Et pour égayer nos travaux,
Que chacune conte une histoire
En faisant tourner ses fuseaux.
Les deux cadettes approuvèrent
Ce propos tout plein de raison ;
Et leur sœur qu'elles écoutèrent
Commença de cette façon.

Le travail est mon Dieu ; lui seul régit le monde ;
Il est l'ame de tout : c'est en vain qu'on nous dit

Que les Dieux sont à table ou dorment dans leur lit,
J'interroge les cieux, l'air, & la terre, & l'onde,
Le puissant Jupiter fait son tour en dix ans.
Son vieux père Saturne avance à pas plus lents ;
Mais il termine enfin son immense carrière ;
Et dès qu'elle est finie, il recommence encor.

Sur son char de rubis mêlés d'azur & d'or,
Apollon va lançant des torrens de lumière.
Quand il quitta les cieux, il se fit médecin,
Architecte, berger, menétrier, devin ;
Il travailla toujours. Sa sœur l'aventurière
Est Hécate aux enfers, Diane dans les bois,
Lune pendant les nuits, & remplit trois emplois.

Neptune chaque jour est occupé six heures
A soulever des eaux les profondes demeures,
Et les fait dans leur lit retomber par leur poids.

Vulcain noir & crasseux, courbé sur son enclume,
Forge à coups de marteau les foudres qu'il allume.

On m'a conté qu'un jour, croyant le bien payer,
Jupiter à Vénus daigna le marier.

Ce Jupiter, mes sœurs, était grand adultère ;
Vénus l'imita bien ; chacun tient de son père.

Mars plut à la friponne, il était colonel,
Vigoureux, impudent, s'il en fut dans le ciel ;
Talons rouges, nez haut, tous les talens de plaire ;

Et tandis que Vulcain travaillait pour la cour ,
Mars consolait sa femme en parfait petit-maître ,
Par air , par vanité , plutôt que par amour.

Le mari méprisé , mais très-digne de l'être ,
Aux deux amans heureux voulut jouer d'un tour ,
D'un fil d'acier poli , non moins fin que solide ,
Il façonne un réseau que rien ne peut briser.
Il le porte la nuit au lit de la perfide.
Lasse de ses plaisirs , il la voit reposer
Entre les bras de Mars ; & d'une main timide
Il vous tend son lacet sur le couple amoureux.
Puis marchant à grands pas , encor qu'il fût boiteux ,
Il court vite au soleil conter son aventure.
Toi qui vois tout , dit-il , viens , & vois ma parjure ,
Cependant que Phosphore aux bords de l'orient
Au-devant de son char ne paraît point encore ,
Et qu'en versant des pleurs la diligente Aurore
Quitte son vieil époux pour son nouvel amant ;
Appelle tous les Dieux ; qu'ils contemplent ma honte ,
Qu'ils viennent me venger. — Apollon est malin ;
Il rend avec plaisir ce service à Vulcain ;
En petits vers galans sa disgrâce il raconte ;
Il assemble , en chantant , tout le conseil divin.
Mars se réveille au bruit , aussi-bien que sa belle ;
Ce Dieu très-es-honté ne se dérangea pas ,
Il tint sans s'étonner Vénus entre ses bras ,
Lui donnant cent baisers qui sont rendus par elle.
Tous les Dieux à Vulcain firent leur compliment ,

Le père de Vénus en rit long-tems lui-même.
On vanta du lacet l'admirable instrument;
Et chacun dit: Bon-homme, attrapez-nous de même;

Lorsque la belle Alcitoé
Eut fini son conte pour rire,
Elle dit à sa sœur Thémire :
Tout ce peuple chante *Evoé*;
Il s'enivre, il est en délire ;
Il croit que la joie est du bruit.
Mais vous que la raison conduit,
N'auriez-vous donc rien à nous dire ?
Thémire à sa sœur répondit :
La populace est la plus forte ;
Je crains ces dévots, & fais bien :
A double tour fermons la porte ,
Et poursuivons notre entretien.
Votre conte est de bonne sorte ;
D'un vrai plaisir il me transporte :
Pourrez-vous écouter le mien ?

C'est de Vénus qu'il faut parler encore ;
Sur ce sujet jamais on ne tarit ;
Filles , garçons , jeunes , vieux , tout l'adore ;
Mille grimauds font des vers sans esprit
Pour la chanter. Je m'en suis souvent plainte ;
Je détestais tout médiocre auteur :
Mais on les passe , on les souffre ; & la sainte
Fait qu'on pardonne au sot prédicateur.

Cette Vénus que vous avez dépeinte
Folle d'amour pour le Dieu des combats,
D'un autre amour eut bientôt l'ame atteinte,
Le changement ne lui déplaisait pas.
Elle trouva devers la Palestine
Un beau garçon, dont la charmante mine,
Les blonds cheveux, les roses & les lys,
Les yeux brillans, la taille noble & fine,
Tout lui plaisait; car c'était Adonis.
Cet Adonis, ainsi qu'on nous l'atteste,
Au rang des Dieux n'était pas tout-à-fait;
Mais chacun fait combien il en tenait.
Son origine était toute céleste.
Il était né des plaisirs d'un inceste.
Son père était son aïeul Cynira
Qui l'avait eu de sa fille Myrrha;
Et, Cynira, ce qu'on a peine à croire,
Était le fils d'un beau morceau d'ivoire.
Je voudrais bien que quelque grand docteur
Pût m'expliquer sa généalogie.
J'aime à m'instruire; & c'est un grand bonheur
D'être savante en la théologie.

Mars fut jaloux de son charmant rival.
Il le surprit avec sa Cythérée,
Le nez collé sur sa bouche sacrée,
Faisant des Dieux. Mars est un peu brutal;
Il prit sa lance, & d'un coup détestable
Il transperça ce jeune homme adorable.

De qui le sang produit encor des fleurs.
J'admire ici toutes les profondeurs
De cette histoire ; & j'ai peine à comprendre
Comment un Dieu pouvait ainsi pourfendre
Un autre Dieu. Ça , dites-moi , mes sœurs ,
Qu'en pensez-vous ? parlez-moi sans scrupule ;
Tuer un Dieu n'est-il pas ridicule ?

Non , dit Climène ; & puisqu'il était né ,
C'est à mourir qu'il était destiné.
Je le plains fort ; sa mort paraît trop prompte ;
Mais poursuivez le fil de votre conte.

Notre Thémire aimant à raisonner ,
Lui répondit : Je vais vous étonner.
Adonis meurt : mais Vénus la féconde ,
Qui peuple tout , qui fait vivre & sentir ;
Cette Vénus qui créa le plaisir ,
Cette Vénus qui répare le monde ,
Ressuscita , sept jours après sa mort ,
Le Dieu charmant dont vous plaignez le sort ;

Bon ! dit Climène , en voici bien d'une autre !
Ma chère sœur , quelle idée est la vôtre !
Ressusciter les gens ! je n'en crois rien.
Ni moi non plus , dit la belle conteuse ;
Et l'on peut être une fille de bien ,
En soupçonnant que la fable est menteuse ;
Mais tout cela se croit très-fermement
Chez les docteurs de ma noble patrie ,

Chez les rabbins de l'antique Syrie,
Et vers le Nil, où le peuple en dansant
De son Isis entonnant la louange,
Tous les matins fait des Dieux & les mange;
Chez tous ces gens Adonis est fêté;
On vous l'enterre avec solennité;
Six jours entiers l'enfer est sa demeure;
Il est damné tant en corps qu'en esprit;
Dans ces six jours chacun gémit & pleure;
Mais le septième il ressuscite, on rit.
Telle est, dit-on, la belle allégorie,
Le vrai portrait de l'homme & de la vie,
Six jours de peine, un seul jour de bonheur;
Du mal au bien toujours le destin change;
Mais il est peu de plaisirs sans douleur,
Et nos chagrins sont souvent sans mélange.

De la sage Climène enfin c'était le tour.
Son talent n'était pas de conter des fornettes,
De faire des romans, ou l'histoire du jour,
De ramasser des faits perdus dans les gazettes.
Elle était un peu sèche, aimait la vérité,
La cherchait, la disait avec simplicité,
Se souciant fort peu qu'elle fût embellie.
Elle eût fait un bon tome à l'Encyclopédie.

Climène à ses deux sœurs adressa ce discours:
Vous m'avez de nos Dieux raconté les amours;
Les aventures, les mystères;

Si nous n'en croyons rien, que nous sert d'en parler?

Un mot devrait suffire. On a trompé nos pères;

Il ne faut pas leur ressembler.

Les Béotiens nos confrères

Chantent au cabaret l'histoire de nos Dieux;

Le vulgaire se fait un grand plaisir de croire

Tous ces contes fastidieux

Dont on a dans l'enfance enrichi sa mémoire;

Pour moi, dût le curé me gronder après boire,

Je m'en tiens à vous dire, avec mon peu d'esprit,

Que je n'ai jamais cru rien de ce qu'on m'a dit.

D'un bout du monde à l'autre on ment, & l'on mentit;

Nos neveux mentiront comme ont fait nos ancêtres.

Chroniqueurs, médecins & prêtres

Se sont moqués de nous dans leur fatras obscur;

Moquons-nous d'eux, c'est le plus sûr.

Je ne crois point à ces prophètes

Pourvus d'un esprit de Python,

Qui renoncent à leur raison

Pour prédire les choses faites.

Je ne crois point qu'un Dieu nous fasse nos enfans;

Je ne crois point la guerre des géans;

Je ne crois point du tout à la prison profonde

D'un rival de Dieu même en son tems foudroyé;

Je ne crois point qu'un fat ait embrasé ce monde,

Que son grand-père avait noyé.

Je ne crois aucun des miracles

Dont tout le monde parle, & qu'on n'a jamais vus;

Je ne crois aucun des oracles

Que des charlatans ont vendus.
Je ne crois point.... La belle au milieu de sa phrase
S'arrêta de frayeur. Un bruit affreux s'entend ;
La maison tremble ; un coup de vent
Fait tomber le trio qui jase.
Avec tout son clergé Bacchus entre en buvant ;
Et moi je crois , dit-il, mesdames les savantes ,
Qu'en faisant trop les beaux esprits
Vous êtes des impertinentes.
Je crois que de mauvais écrits
Vous ont un peu tourné la tête.
Vous travaillez un jour de fête ;
Vous en aurez bientôt le prix ,
Et ma vengeance est toute prête :
Je vous change en chauves-souris.

Aussitôt de nos trois recluses
Chaque membre se raccourcit.
Sous leur aisselle il s'étendit
Deux petites ailes velues.
Leur voix pour jamais se perdit.
Elles volèrent dans les rues ,
Et devinrent oiseaux de nuit.
Ce châtiment fut tout le fruit
De leurs sciences prétendues.
Ce fut une grande leçon
Pour tout bon raisonneur qui fronde.
On connut qu'il est dans ce monde
Trop dangereux d'avoir raison.

Ovide a conté cette affaire ;
Lafontaine en parle après lui ;
Moi , je la répète aujourd'hui ,
Et j'aurais mieux fait de me taire.

LES FINANCES.

QUAND Terrai nous mangeait, un honnête bourgeois ,

Lassé des contre-tems d'une vie inquiète ,
Transplanta sa famille au pays champenois.
Il avait près de Rheims une obscure retraite ;
Son plus clair revenu consistait en bon vin.

Un jour qu'il arrangeait sa cave & son ménage ;
Il fut dans sa maison visité d'un voisin ,
Qui parut à ses yeux le seigneur du village.
Cet homme était suivi de brillans estafiers ,
Sergens de la finance habillés en guerriers.
Le bourgeois fit à tous une humble révérence ;
Du meilleur de son crû prodigua l'abondance ;
Puis il s'enquit tout bas quel était le seigneur
Qui faisait aux bourgeois un tel excès d'honneur.

Je suis (dit l'inconnu) dans les fermes nouvelles ,
Le royal directeur des aides & gabelles.

Ah! pardon, monseigneur. Quoi! vous *aidez* le roi?—
Oui, l'ami.— Je révère un si sublime emploi.
Le mot d'*aide* s'entend: *gabelles* m'embarrasse.
D'où vient ce mot?— D'un Juif appelé *Gabelus*.—
Ah! d'un Juif, je le crois.— Selon les nobles us
De ce peuple divin, dont je chéris la race ,
Je viens prendre chez vous les *droits* qui me sont dus.
J'ai fait quelques progrès , par mon expérience ,
Dans l'art de *travailler un royaume en finance*.
Je fais loyalement deux parts de votre bien :
La première est au roi qui n'en retire rien ;
La seconde est pour moi. Voici votre mémoire.
Tant pour les brocs de vin qu'ici nous avons bus.
Tant pour ceux qu'aux marchands vous n'avez point
vendus ,
Et pour ceux qu'avec vous nous comptons encore
boire.

Tant pour le sel marin duquel nous présumons
Que vous deviez garnir vos favoureux jambons.
Vous ne l'avez point pris, & vous deviez le prendre.
Je ne suis point méchant , & j'ai l'ame assez tendre.
Composons , s'il vous plaît. Payez dans ce moment
Deux mille écus tournois par accommodement.

Mon badaud écoutait d'une mine attentive
Ce discours éloquent qu'il ne comprenait pas ;
Lorsqu'un autre seigneur en son logis arrive ,
Lui fait son compliment , le serre entre ses bras
— Que vous êtes heureux ! votre bonne fortune ,

En pénétrant mon cœur, à nous deux est commune,
Du *domaine* royal je suis le *contrôleur*;
J'ai su que depuis peu vous goûtez le bonheur
D'être seul héritier de votre vieille tante.
Vous pensiez n'y gagner que mille écus de rente;
Sachez que la défunte en avait trois fois plus.
Jouissez de vos biens par mon *savoir* accrus.
Quand je vous enrichis, souffrez que je demande,
Pour vous être trompé, dix mille francs d'amende.

Aussitôt ces messieurs, discrètement unis ,
Font des biens au soleil un petit inventaire,
Saisissent tout l'argent, démeublent le logis.
La femme du bourgeois crie & se désespère;
Le maître est interdit ; la fille est toute en pleurs ;
Un enfant de quatre ans joue avec les voleurs ,
Heureux pour quelque tems d'ignorer sa disgrâce!

Son aîné, grand garçon, revenant de la chasse,
Veut secourir son père, & défend la maison :
On les prend, on les lie, on les mène en prison ;
On les juge ; on en fait de nobles argonautes ,
Qui, du port de Toulon devenus nouveaux hôtes ,
Vont ramer pour le roi vers la mer de Cadix.
La pauvre mère expire en embrassant son fils ;
L'enfant abandonné gémit dans l'indigence ;
La fille sans secours est servante à Paris.

C'est ainsi qu'on travaille un royaume en finance;

LA MULE DU PAPE.

Par le Chevalier de SAINT-GILLES.

FRÈRES très-chers, on lit dans saint Matthieu
Qu'un jour le diable emporta le bon Dieu
Sur la montagne; & puis lui dit : Beau sire,
Vois-tu ces mers, vois-tu ce vaste empire,
L'état romain de l'un à l'autre bout?
L'autre reprit : Je ne vois rien du tout;
Votre montagne en vain serait plus haute.
Le diable dit : Mon ami, c'est ta faute.
Mais avec moi veux-tu faire un marché?
Oui-dà, dit Dieu, pourvu que sans péché,
Honnêtement nous arrangions la chose.
Or voici donc ce que je te propose,
Reprit Satan; tout le monde est à moi;
Depuis Adam j'en ai la jouissance;
Je me dé mets, & tout sera pour toi,
Si tu me veux faire la révérence.

Notre Seigneur ayant un peu rêvé,
Dit au démon que, quoiqu'en apparence
Avantageux le marché fût trouvé,
Il ne pouvait le faire en conscience;
Car il avait appris dans son enfance
Qu'étant si riche on fait mal son salut.

Un tems après notre ami Belzébut
Alla dans Rome. Or c'était l'heureux âge
Où Rome avait fourmilière d'élus.
Le pape était un pauvre personnage,
Pasteur de gens, évêque, & rien de plus.
L'esprit malin s'en va droit au saint père,
Dans son taudis l'aborde, & lui dit : Fière,
Je te ferai, si tu veux, grand seigneur.
A ce seul mot l'ultramontain pontife
Tombe à ses pieds & lui baise la griffe.
Le farfadet d'un air de sénateur
Lui met au chef une triple couronne :
Prenez, dit-il, ce que Satan vous donne ;
Servez-le bien, vous aurez sa faveur.

O papegots ! voilà la belle source
De tous vos biens, comme savez. Et pour ce
Que le saint père avait en ce tracas
Baissé l'ergot de messer Satanas,
Ce fut depuis chose à Rome ordinaire
Que l'on baisât la mule du saint père.
Ainsi l'ont dit les malins huguenots
Qui du papisme ont blasonné l'histoire ;
Mais ces gens-là sentent bien les fagots,
Et, grace au ciel, je suis loin de les croire.

Que s'il advient que ces petits vers-ci
Tombent ès mains de quelque galant homme ;
C'est bien raison qu'il ait quelque souci
De les cacher, s'il fait voyage à Rome,

L'HYPOCRISIE.

ME s chers amis , il me prend fantaisie
De vous parler ce soir d'hypocrisie.
Grave Bernet , soutiens ma faible voix :
Plus on est lourd , plus on parle avec poids.

Si quelque belle à la démarche fière ,
Aux gros tetons , à l'énorme derrière ,
Étale aux yeux ses robustes appas ,
Les rimailleurs la nommeront Pallas.
Une beauté jeune , fraîche , ingénue ,
S'appelle Hébé. Vénus est reconnue
A son sourire , à l'air de volupté
Qui de son charme embellit la beauté.
Mais si j'avise un visage sinistre ,
Un front hideux , l'air empesté d'un cuistre ,
Un cou jauni sur un moignon penché ,
Un œil de porc à la terre attaché ,
(Miroir d'une ame à ses remords en proie ,
Toujours terni , de peur qu'on ne le voie)
Sans hésiter je vous déclare net
Que ce magot est Tartufe ou Bernet.

C'est donc à toi , Bernet , que je dédie
Ma très-honnête & courte rapsodie ,

Sur

Sur le sujet de notre ami Guignard ,
Fesse-matthieu , dévot , & grand paillard :

Avant-hier advint que de fortuné
Je rencontrai ce Guignard sur la brune
Qui chez Fanchon s'allait glisser sans bruit ,
Comme un hibou qui ne sort que de nuit.
Je l'arrêtai d'un air assez fantasque
Par sa jaquette , & je lui criai : Masque ,
Je te connais : l'argent & les catins
Sont à tes yeux les seuls objets divins ;
Tu n'eus jamais un autre catéchisme.
Pourquoi veux-tu , de ton plat rigorisme
Nous étalant le dehors imposteur ,
Tromper le monde , & mentir à ton cœur ;
Et tout pétri d'une douce luxure ,
Parler en Paul , & vivre en Épicure ?

Le sycophante alors me répondit ,
Qu'il faut tromper pour se mettre en crédit ;
Que la franchise est toujours dangereuse ,
L'art bien reçu , la vertu malheureuse ,
La fourbe utile ; & que la vérité
Est un joyau peu connu , très-vanté ,
D'un fort grand prix , mais qui n'est point d'usage ,

Je repliquai : Ton discours paraît sage ;
L'hypocrisie a du bon quelquefois ;
Pour son profit on a trompé des rois ;

On trompe aussi le stupide vulgaire
Pour le gruger, bien plus que pour lui plaire.
Lorsqu'il s'agit d'un trône épiscopal,
Ou du chapeau qui coiffe un cardinal,
Ou, si l'on veut, de la triple couronne
Que quelquefois l'ami Belzébut donne,
En pareil cas, peut-être, il serait bon
Qu'on employât quelques tours de fripon;
L'objet est beau, le prix en vaut la peine;
Mais se gêner pour nous mettre à la gêne;
Mais s'imposer le fardeau détesté
D'une inutile & triste fausseté,
Du monde entier méprisée & maudite,
C'est être dupe encor plus qu'hypocrite.
Que Péretti se déguise en chrétien
Pour être pape, il se conduit fort bien.
Mais toi, pauvre homme, excrément de collège,
Dis-moi quel bien, quel rang, quel privilège
Il te revient de ton maintien cagot ?
Tricher au jeu sans gagner, est d'un sot.
Le monde est fin; aisément on devine,
On reconnaît le cafard à la mine;
Chacun le hue : on aime à décrier
Un charlatan qui fait mal son métier.

Mais convenez que du moins mes confrères
M'applaudiront.... Tu ne les connais guères,
Dans leur tripot on les a vus souvent
Se comporter comme on fait au couvent.

Tout penaillon y vante sa besace ,
Son institut , ses miracles , sa crasse ;
Mais en secret l'un de l'autre jaloux ,
Modestement ils se détestent tous.
Tes ennemis sont parmi tes semblables.
Les gens du monde au moins sont plus traitables ;
Ils sont railleurs , les autres sont méchants.
Crains les sifflets , mais crains les malfaisans.
Crois-moi , renonce à la cagoterie ;
Mène uniment une plus noble vie ;
Rougissant moins , sois moins embarrassé ;
Que ton cou tors désormais redressé ,
Sur son pivot garde un juste équilibre.
Lève les yeux , parle en citoyen libre ;
Sois franc , sois simple ; & sans affecter rien ,
Essaie un peu d'être un homme de bien.

Le mécréant alors n'osa répondre.
J'étais sincère , il se sentait confondre.
Il soupira d'un air sanctifié ;
Puis détournant son œil humilié ;
Courbant en voûte une part de l'échine ,
Et du menton se battant la poitrine ,
D'un pied cagneux il alla chez Fanchon
Pour lui parler de la religion.



LE TEMPLE DE L'AMITIÉ.

AU fond d'un bois à la paix consacré,
Séjour heureux de la cour ignoré,
S'élève un temple, où l'art & ses prestiges
N'étaient point l'orgueil de leurs prodiges,
Où rien ne trompe & n'éblouit les yeux,
Où tout est vrai, simple, & fait pour les Dieux.

De bons Gaulois de leurs mains le fondèrent,
A l'amitié leurs cœurs le dédièrent.
Las ! ils pensaient, dans leur crédulité,
Que par leur race il ferait fréquenté.
En vieux langage on voit sur la façade
Les noms sacrés d'Oreste & de Pylade,
Le médaillon du bon Pirithoüs
Du sage Achate, & du tendre Nifus,
Tous grands héros, tous amis véritables.
Ces noms sont beaux, mais ils sont dans les fables.
Les doctes sœurs ne chantent qu'en ces lieux,
Car on les siffle au superbe empirée.
On n'y voit point Mars & sa Cythérée,
Car la discorde est toujours avec eux.
L'amitié vit avec très-peu de Dieux.

A ses côtés sa fidelle interprète,
La vérité, charitable & discrète,

Toujours utile à qui veut l'écouter ,
Attend en vain qu'on l'ose consulter :
Nul ne l'approche , & chacun la regrette.
Par contenance un livre est dans ses mains ;
Où sont écrits les bienfaits des humains ;
Doux monumens d'estime & de tendresse ,
Donnés sans faste , acceptés sans bassesse ,
Du protecteur noblement oubliés ,
Du protégé sans regret publiés.
C'est des vertus l'histoire la plus pure :
L'histoire est courte , & le livre est réduit
A deux feuillets de gothique écriture ,
Qu'on n'entend plus , & que le tems détruit.

Or des humains quelle est donc la manie ?
Toute amitié de leurs cœurs est bannie ;
Et cependant on les entend toujours
De ce beau nom décorer leurs discours.
Ses ennemis ne jurent que par elle ;
En la fuyant chacun s'y dit fidelle :
Ainsi qu'on voit devers l'état Romain
Des indévots chapelet à la main.

De leurs propos la déesse en colère ,
Voulut enfin que ses mignons chéris ,
Si contents d'elle , & si sûrs de lui plaire ,
Vinssent la voir en son sacré pourpris ,
Fixa le jour , & promit un beau prix
Pour chaque couple au cœur noble , sincère ,

Tendre comme elle, & digne d'être admis,
S'il se pouvait, au rang des vrais amis.
Au jour nommé viennent d'un vol rapide
Tous nos Français que la nouveauté guide.
Un peuple immense inonde le parvis.
Le temple s'ouvre; on vit d'abord paraître
Deux courtisans par l'intérêt unis;
Par l'amitié tous deux ils croyaient l'être.
Vint un courier, qui dit qu'auprès du maître
Vaquait alors un beau poste d'honneur,
Un noble emploi de valet grand-seigneur.
Nos deux amis poliment se quittèrent,
Déesse, & prix, & temple abandonnèrent,
Chacun des deux en son ame jurant
D'anéantir son très-cher concurrent.

Quatre dévots, à la mine discrète,
Dos en arcade, & missel à la main,
Unis en Dieu de charité parfaite,
Et tout brûlans de l'amour du prochain,
Psalmodiaient & bâillaient en chemin.
L'un, riche abbé, prélat à l'œil lubrique,
Au menton triple, au col apoplectique,
Porc engraisé des dîmes de Sion,
Oppressé fut d'une indigestion.
On confessa mon vieux ladre au plus vite;
D'huile il fut oint, aspergé d'eau bénite,
Dûment lesté par le curé du lieu
Pour son voyage au pays du BON DIEU.

Ses trois amis gaîment lui marmotèrent
Un *Oremus* ; en leur cœur convoitèrent
Son bénéfice , & vers la cour trottèrent.
Puis chacun d'eux , dévotement rival ,
En se jurant fraternité sincère ,
Les yeux baissés , va chez le cardinal
De jansénisme accuser son confrère.

Gais & brillans , après un long repas ,
Deux jeunes gens se tenant sous les bras ,
Lisant tout haut des lettres de leurs belles ,
D'un air galant leur figure étalaient ,
Et détonnant quelques chansons nouvelles ,
Ainsi qu'au bal à l'autel ils allaient.
Nos étourdis pour rien s'y querellèrent ,
De l'amitié l'autel ensanglantèrent ,
Et le moins fou laissa , tout éperdu ,
Son tendre ami sur la place étendu.

Plus loin venaient , d'un air de complaisance ,
Life & Chloé , qui dès leur tendre enfance
Se confiaient leurs plaisirs , leurs humeurs ,
Et tous ces riens qui remplissent leurs cœurs ,
Se caressant , se parlant sans rien dire ,
Et sans sujet toujours prêtes à rire.
Mais toutes deux avaient le même amant :
A son nom seul , ô merveille soudaine !
Life & Chloé prirent tout doucement
Le grand chemin du temple de la haine ;

Enfin Zaïre y parut à son tour ,
Avec ces yeux où languit la mollesse ,
Où le plaisir brille avec la tendresse.
Ah ! que d'ennui , dit-elle , en ce séjour !
Que fait ici cette triste déesse ?
Tout y languit ; je n'y vois point l'amour.
Elle sortit : vingt rivaux la suivirent ;
Sur le chemin vingt beautés en gémirent.
Dieu fait alors où ma Zaïre alla.
De l'amitié le prix fut laissé là ;
Et la déesse , en tous lieux célébrée ,
Jamais connue & toujours désirée ,
Gela de froid sur ses sacrés autels.
J'en suis fâché pour les pauvres mortels.

E N V O I.

M O N cœur , ami charmant & sage ,
Au vôtre n'était point lié ,
Lorsque j'ai dit qu'à l'amitié
Nul mortel ne rendait hommage.
Elle a maintenant à sa cour
Deux cœurs dignes du premier âge.
Hélas ! le véritable amour
En a-t-il beaucoup davantage ?



LE PAUVRE DIABLE.

QUEL parti prendre? Où suis-je? & qui dois-je être?

Né dépourvu , dans la foule jeté ,
Germe naissant par les vents emporté ,
Sur quel terrain puis-je espérer de croître?
Comment trouver un état , un emploi ?
Sur mon destin , de grâce , instruisez-moi. —

Il faut s'instruire & se sonder soi-même ,
S'interroger , ne rien croire que soi ,
Que son instinct ; bien savoir ce qu'on aime ;
Et sans chercher des conseils superflus ,
Prendre l'état qui vous plaira le plus. —

J'aurais aimé le métier de la guerre. —

Qui vous retient ? Allez ; déjà l'hiver
A disparu ; déjà gronde dans l'air
L'airain bruyant , ce rival du tonnerre.
Du duc de Broglie osez suivre les pas.
Sage en projets , & vif dans les combats ;
Il a transmis sa valeur aux soldats ;
Il va venger les malheurs de la France :
Sous ses drapeaux marchez dès aujourd'hui ;
Et méritez d'être aperçu de lui. —

Il n'est plus tems ; j'ai d'une lieutenance
Trop vainement demandé la faveur ;
Mille rivaux briguaient la préférence ;
C'est une presse ! En vain Mars en fureur
De la patrie a moissonné la fleur ,
Plus on en tue , & plus il s'en présente.
Ils vont trottant des bords de la Charente ,
De ceux du Lot, des côteaux Champenois ,
Et de Provence , & des monts Francomtois ,
En botte , en guêtre , & sur-tout en guenille ,
Tous assiégeant la porte de *Cremille* ,
Pour obtenir des maîtres de leur sort
Un beau brevet qui les mène à la mort.
Parmi les flots de la foule empressée ,
J'allai montrer ma mine embarrassée ;
Mais un commis me prenant pour un sot ,
Me rit au nez , sans me répondre un mot ;
Et je voulus , après cette aventure ,
Me retourner vers la magistrature.—

Hé bien , la robe est un métier prudent ;
Et cet air gauche , & ce front de pédant ,
Pourront encor passer dans les enquêtes.
Vous verrez là de merveilleuses têtes !
Vite achetez un emploi de Caton ;
Allez juger. Êtes-vous riche ?— Non ,
Je n'ai plus rien , c'en est fait.— Vil atôme !
Quoi , point d'argent , & de l'ambition !
Pauvre impudent ! apprends qu'en ce royaume

Tous les honneurs sont fondés sur le bien.
L'antiquité tenait pour axiome ,
Que rien n'est rien , que de rien ne vient rien ;
Du genre humain connais quelle est la trempe :
Avec de l'or je te fais président ,
Fermier du roi , Conseiller , Intendant.
Tu n'as point d'aile , & tu veux voler ! rampe.

Hélas ! monsieur , déjà je rampe assez.
Ce fol espoir qu'un moment a fait naître ;
Ces vains desirs , pour jamais sont passés :
Avec mon bien j'ai vu périr mon être.
Né malheureux , de la crasse tiré ,
Et dans la crasse en un moment rentré ,
A tous emplois on me ferme la porte.
Rebut du monde , errant , privé d'espoir ,
Je me fais moine , ou gris , ou blanc ou noir ,
Rasé , barbu , chauffé , déchaux , n'importe.
De mes erreurs déchirant le bandeau ,
J'abjure tout ; un cloître est mon tombeau ,
J'y vais descendre ; oui , j'y cours. — Imbécille ;
Va donc pourrir au tombeau des vivans.
Tu crois trouver le repos ; mais apprends
Que des soucis c'est l'éternel asyle ,
Que les ennuis en font leur domicile ,
Que la discorde y nourrit ses serpens ;
Que ce n'est plus ce ridicule tems
Où le capuce & la toque à trois cornes ,
Le scapulaire & l'impudent cordon

Ont extorqué des hommages sans bornes.
Du vil berceau de son illusion,
La France arrive à l'âge de raison;
Et les enfans de *François* & d'*Ignace*,
Bien reconnus, font remis à leur place.

Nous faisons cas d'un cheval vigoureux,
Qui, déployant quatre jarrets nerveux,
Frappe la terre & bondit sous son maître.
J'aime un gros bœuf, dont le pas lent & lourd,
En fillonnant un arpent dans un jour,
Forme un guéret où mes épis vont naître.
L'âne me plaît; son dos porte au marché
Les fruits du champ que le rustre a béché.
Mais pour le singe, animal inutile,
Malin, gourmand, saltinbanque indocile,
Qui gâte tout & vit à nos dépens,
On l'abandonne aux laquais fainéans.
Le fier guerrier, dans la Saxe, en Thuringe,
C'est le cheval; un Pequet, un Pleneuf,
Un trafiquant, un commis est le bœuf;
Le peuple est l'âne, & le moine est le singe. —

S'il est ainsi, je me décroûtre. O ciel!
Faut-il rentrer dans mon état cruel!
Faut-il me rendre à ma première vie? —

Quelle était donc cette vie? — Un enfer,
Un piège affreux tendu par *Lucifer*.

J'étais sans biens , sans métier , sans génie ,
Et j'avais lu quelques méchans auteurs ;
Mordu du chien de la métromanie ,
Le mal me prit , je fus auteur aussi.~

Ce métier-là ne t'a pas réussi ,
Je le vois trop : ça , fais-moi , pauvre diable ,
De ton désastre un récit véritable.
Que faisais-tu sur le Parnasse ? — Hélas !
Dans mon grenier , entre deux sales draps ,
Je célébrais les faveurs de Glycère ,
De qui jamais n'approcha ma misère ,
Ma triste voix chantait d'un gosier sec
Le vin mouffeux , le Frontignan , le Grec ,
Buvant de l'eau dans un vieux pot à bière ;
Faute de bas passant le jour au lit ,
Sans couverture , ainsi que sans habit ,
Je fredonnais des vers sur la paresse ,
D'après Chaucieu je vantaï la mollesse.

Enfin un jour qu'un furtout emprunté
Vêtit à crud ma triste nudité ,
Après midi , dans l'ancre de Procope ,
(C'était le jour que l'on donnait Mérope)
Seul dans un coin , pensif & consterné ,
Rimant une ode , & n'ayant point dîné ,
Je m'accostai d'un homme à lourde mine ,
Qui sur sa plume a fondé sa cuisine ,
Grand écumeur des bourbiers d'Hélicon ,

De Loyola chassé pour ses fredaines,
Vermisseau né du cu de Desfontaines,
Digne en tout sens de son extraction,
Lâche Zoïle, autrefois laid Giton.
Cet animal se nommait Jean Fréron.

J'étais tout neuf, j'étais jeune, sincère,
Et j'ignorais son naturel félon;
Je m'engageai, sous l'espoir d'un salaire,
A travailler à son hebdomadaire,
Qu'aucuns nommaient alors patibulaire.
Il m'enseigna comment on dépéçait
Un livre entier, comme on le recousait;
Comme on jugeait du tout par la préface;
Comme on louait un sot auteur en place;
Comme on fondait avec lourde roideur
Sur l'écrivain pauvre & sans protecteur.
Je m'enrôlai, je servis le corsaire;
Je critiquai, sans esprit & sans choix,
Impunément le théâtre, la chaire,
Et je mentis pour dix écus par mois.

Quel fut le prix de ma plate manie ?
Je fus connu, mais par mon infamie,
Comme un gredin que la main de Thémis
A diapré de nobles fleurs de lis,
Par un fer chaud, gravé sur l'omoplate.
Triste & honteux, je quittai mon pirate,
Qui me vola, pour fruit de mon labeur,
Mon honoraire, en me parlant d'honneur.

M'étant ainsi sauvé de sa boutique ,
Et n'étant plus compagnon satyrique ,
Manquant de tout , dans mon chagrin poignant ,
J'allai trouver le Franc de Tonsignan ,
Ainsi que moi natif de Montauban ,
Lequel jadis a brodé quelque phrase
Sur la Didon qui fut de Métastase ;
Je lui contai tous les tours du croquant ,
Mon cher pays , secourez-moi , lui dis-je ;
Fréron me vole , & pauvreté m'afflige.

De ce borbier vos pas seront tirés ,
Dit Tonsignan ; votre dur cas me touche ,
Tenez , prenez mes cantiques sacrés ;
Sacrés ils sont , car personne n'y touche ;
Avec le tems un jour vous les vendrez.
Plus , acceptez mon chef-d'œuvre tragique
De Zoraïd ; la scène est en Afrique :
A la Clairon vous le présenterez.
C'est un trésor ; allez , & prospérez.

Tout ranimé par son ton didactique ,
Je cours en hâte au parlement comique ,
Bureau de vers où maint auteur pelé
Vend mainte scène à maint acteur sifflé.
J'entre , je lis d'une voix fausse & grêle
Le triste drame écrit pour la Denèle.
Dieu paternel , quels dédains , quel accueil !
De quelle œillade altière , impérieuse ,
La Duménil rabattit mon orgueil !

La Dangeville est plaisante & moqueuse;
Elle riait : Grandval me regardait
D'un air de prince , & Sarrazin dormait;
Et renvoyé penaut par la cohue ,
J'allai gronder & pleurer dans la rue.

De vers , de prose , & de honte étouffé ,
Je rencontrai Greffet dans un café ,
Greffet doué du double privilège
D'être au collège un bel esprit mondain ,
Et dans le monde un homme de collège ;
Greffet dévot , long-tems petit badin ,
Sanctifié par ses palinodies ,
Il prétendait avec componction
Qu'il avait fait jadis des comédies ,
Dont à la vierge il demandait pardon.—
Greffet se trompe ; il n'est pas si coupable ;
Un vers heureux & d'un tour agréable
Ne suffit pas ; il faut une action ,
De l'intérêt , du comique , une fable ,
Des mœurs du tems un portrait véritable ;
Pour consommer cette œuvre du démon.
Mais que fit-il dans ton affliction ?—
Il me donna les conseils les plus sages :
Quittez , dit-il , les profanes ouvrages ;
Faites des vers moraux contre l'amour ;
Soyez dévot , montrez-vous à la cour.

Je crois mon homme , & je vais à Versailles ,
Maudit voyage ! hélas ! chacun se raille

En ce pays d'un pauvre auteur moral ;
Dans l'antichambre il est reçu bien mal ;
Et les laquais insultent sa figure ,
Par un mépris pire encor que l'injure.
Plus que jamais confus , humilié ,
Devers Paris je m'en revins à pié.

L'abbé Trublet alors avait la rage
D'être à Paris un petit personnage.
Au peu d'esprit que le bon-homme avait ,
L'esprit d'autrui par supplément servait.
Il entassait adage sur adage ;
Il compilait , compilait , compilait ;
On le voyait sans cesse écrire , écrire
Ce qu'il avait jadis entendu dire ,
Et nous lassait sans jamais se lasser.
Il me choisit pour l'aider à penser.
Trois mois entiers ensemble nous pensâmes ,
Lûmes beaucoup , & rien n'imaginâmes.

L'abbé Trublet m'avait pétrifié ;
Mais un bâtard du sieur de la Chaussée
Vint ranimer ma cervelle épuisée ;
Et tous les deux nous fîmes par moitié
Un drame court & non versifié ,
Dans le grand goût du larmoyant comique ,
Roman moral , roman métaphysique. —

Hé bien , mon fils , je ne te blâme pas.
Il est bien vrai que je fais peu de cas

De ce faux genre , & j'aime assez qu'on rie ;
Souvent je bâille au tragique bourgeois ,
Aux vains efforts d'un auteur amphibie ,
Qui défigure & qui brave à la fois ,
Dans son jargon , Melpomène & Thalie ,
Mais après tout , dans une comédie ,
On peut parfois se rendre intéressant ,
En empruntant l'art de la tragédie ,
Quand par malheur on n'est point né plaisant ;
Fus-tu joué ? ton drame hétéroclite
Eut-il l'honneur d'un peu de réussite ? —

Je cabalai , je fis tant qu'à la fin
Je comparus au tripot d'Arlequin.
Je fus hué : ce dernier coup de grace
M'allait sans vie étendre sur la place ;
On me porta dans un logis voisin ,
Prêt d'expirer de douleur & de faim ,
Les yeux tournés , & plus froid que ma pièce. —
Le pauvre enfant ! son malheur m'intéresse :
Il est naïf. Allons , poursuis le fil
De tes récits , ce logis quel est-il ? —

Cette maison d'une nouvelle espèce ,
Où je restai long-tems inanimé ,
Était un antre , un repaire enfumé ,
Où s'assemblaient six fois en deux semaines
Un reste impur de ces énergumènes ,
De saint Médard effrontés charlatans ,
Trompeurs , trompés , monstres de notre temps

Miffel en main , la cohorte infernale
Pfalmodiait en ce lieu de scandale ,
Et s'exerçait à des contorsions
Qui feraient peur aux plus hardis démons.
Leurs hurlemens en sursaut m'éveillèrent ;
Dans mon cerveau mes esprits remontèrent ;
Je soulevai mon corps sur mon grabat ,
Et m'avifai que j'étais au fabat.
Un gros rabin de cette synagogue ,
Que j'avais vu ci-devant pédagogue ,
Me reconnut ; le bouc s'imagina
Qu'avec ses saints je m'étais couché là.
Je lui contai ma honte & ma détresse.
Maître Abraham , après cinq ou six mots
De compliment , me tint ce beau propos.

« J'ai comme toi croupi dans la bassesse ,
» Et c'est le lot des trois quarts des humains ;
» Mais notre sort est toujours dans nos mains .
» Je me suis fait auteur , disant la messe ,
» Persécuteur , délateur , espion ;
» Chez les dévots je forme des cabales ;
» Je cours , j'écris , j'invente des scandales ;
» Pour les combattre & pour me faire un nom ,
» Pieusement semant la zizanie ,
» Et l'arrosant d'un peu de calomnie .
» Imite-moi , mon art est assez bon ;
» Suis comme moi les méchans à la piste ;
» Crie à l'impie , à l'athée , au déiste ,

» Au géomètre ; & sur-tout prouve bien
» Qu'un bel esprit ne peut être chrétien :
» Du rigorisme embouche la trompette ;
» Sois hypocrite , & ta fortune est faite. »

A ce discours saisi d'émotion ,
Le cœur encor aigri de ma disgrâce ,
Je répondis en lui couvrant la face
De mes cinq doigts ; & la troupe en besace ,
Qui fut témoin de ma vive action ,
Crut que c'était une convulsion.
A la faveur de cette opinion ,
Je m'esquivai de l'autre de Mégère. —
C'est fort bien fait ; si ta tête est légère ,
Je m'apperçois que ton cœur est fort bon.
Où courus-tu présenter ta misère ? —
Las ! où courir dans mon destin maudit ?
N'ayant ni pain , ni gîte , ni crédit ,
Je résolus de finir ma carrière ,
Ainsi qu'ont fait , au fond de la rivière ,
Des gens de bien , lesquels n'en ont rien dit ;

O changement ! ô fortune bizarre !
J'apprends soudain qu'un oncle trépassé ,
Vieux janséniste & docteur de Navarre ,
Des vieux docteurs , certes , le plus avare ,
Ab intestat malgré lui m'a laissé
D'argent comptant un immense héritage.
Bientôt changeant de mœurs & de langage ,

Je me décroffe ; & m'étant dérobé
A cette fange où j'étais embourbé ,
Je prends mon vol , je m'élève , je plane ,
Je veux tâter des plus brillans emplois ,
Être officier , signaler mes exploits ,
Puis de Thémis endoffer la soutane ,
Et moyennant vingt mille écus tournois ,
Être appelé le tuteur de nos rois.
J'ai des amis , je leur fais grande chère ;
J'ai de l'esprit alors , & tous mes vers
Ont comme moi l'heureux talent de plaire ;
Je suis aimé des dames que je fers.
Pour compléter tant d'agrémens divers ,
On me propose un très-bon mariage ,
Mais les conseils de mes nouveaux amis ,
Un grain d'amour ou de libertinage ,
La vanité , le bon air , tout m'engage
Dans les filets de certaine Laïs
Que Belzébuth fit naître en mon pays ,
Et qui depuis a brillé dans Paris.
Elle danfait à ce tripot lubrique
Que de l'église un ministre impudique
(Dont Marion fut servie assez mal)
Fit élever près du palais royal.

Avec éclat j'entretins donc ma belle :
Croyant l'aimer , croyant être aimé d'elle ;
Je prodiguais les vers & les bijoux ;
Billets de change étaient mes billets doux ;

Je conduifais ma Laïs triomphante,
Les foirs d'été, dans la lice éclatante
De ce rempart, afyle des amours,
Par Outrequin rafraîchi tous les jours.
Quel beau vernis brillait fur fa voiture!
Un petit peigne orné de diamans
De fon chignon furmontait la parure;
L'Inde à grands frais tiffut fes vêtemens;
L'argent brillait dans la cuvette ovale
Où fa peau blanche & ferme autant qu'égale
S'embelliffait dans des eaux de jafmin.
A fon foupper un furtout de Germain
Et trente plats chargeaient fa table ronde
Des doux tributs des forêts & de l'onde.
Je voulus vivre en fermier général.
Que voulez-vous, hélas! que je vous dife?
Je payai cher ma brillante fottife;
En quatre mois je fus à l'hôpital.

Voilà mon fort, il faut que je l'avoue.
Confeillez-moi. — Mon ami, je te loue
D'avoir enfin déduit fans vanité
Ton cas honteux, & dit la vérité.
Prête l'oreille à mes avis fidelles.
Jadis l'Égypte eut moins de fauterelles,
Que l'on ne voit aujourd'hui dans Paris
De malotrus, foi-difant beaux efprits,
Qui differtant fur les pièces nouvelles,
En font encor de plus fifflables qu'elles;

Tous l'un de l'autre ennemis obstinés,
Mordus, mordans, chanfonneurs, chanfonnés,
Nourris de vent au temple de mémoire,
Peuple crotté qui dispense la gloire.
J'estime plus ces honnêtes enfans
Qui de Savoïe arrivent tous les ans,
Et dont la main légèrement essuie
Ces longs canaux engorgés par la suie.
J'estime plus celle qui dans un coin
Tricote en paix les bas dont j'ai besoin ;
Le cordonnier qui vient de ma chaussure
Prendre à genoux la forme & la mesure,
Que le mérièr de tes obscurs Frérons.
Maître Abraham , & ses vils compagnons ,
Sont une espèce encor plus odieuse.
Quant aux Catins , j'en fais assez de cas ;
Leur art est doux , & leur vie est joyeuse :
Si quelquefois leurs dangereux appas
A l'hôpital mènent un pauvre diable ,
Un grand benêt , qui fait l'homme agréable ;
Je leur pardonne , il l'a bien mérité.

Écoute , il faut avoir un poste honnête.
Les beaux projets dont tu fus tourmenté
Ne troublent plus ta ridicule tête ;
Tu ne veux plus devenir conseiller ;
Tu n'as point l'air de te faire officier ,
Ni courtisan , ni financier , ni prêtre.
Dans mon logis il me manque un portier,

Prends ton parti, réponds-moi, veux-tu l'être ?
Oui-dà, monsieur. — Quatre fois dix écus
Seront par an ton salaire ; & de plus ,
D'assez bon vin chaque jour une pinte
Rajustera ton cerveau qui te tinte.
Va dans ta loge ; & sur-tout garde-toi
Qu'aucun Fréron n'entre jamais chez moi. —
J'obéirai sans réplique à mon maître ,
En bon portier : mais en secret peut-être
J'aurais choisi , dans mon sort malheureux ,
D'être plutôt le portier des Chartreux.



LE MONDAIN.

REGRETTERA qui veut le bon vieux tems,
Et l'âge d'or, & le règne d'Astrée,
Et les beaux jours de Saturne & de Rhée,
Et le jardin de nos premiers parens ;
Moi je rends grace à la nature sage ,
Qui pour mon bien m'a fait naître en cet âge
Tant décrié par nos tristes frondeurs :
Ce tems profane est tout fait pour mes mœurs.
J'aime le luxe , & même la mollesse ,
Tous les plaisirs , les arts de toute espèce ,
La propreté , le goût , les ornemens :
Tout honnête homme a de tels sentimens.
Il est bien doux pour mon cœur très-immonde ,
De voir ici l'abondance à la ronde ,
Mère des arts & des heureux travaux ,
Nous apporter de sa source féconde ,
Et des besoins & des plaisirs nouveaux.
L'or de la terre & les trésors de l'onde ,
Leurs habitans & les peuples de l'air ,
Tout sert au luxe , aux plaisirs de ce monde ;
O le bon tems que ce siècle de fer !
Le superflu , chose très-nécessaire ,
A réuni l'un & l'autre hémisphère.
Voyez-vous pas ces agiles vaisseaux ,

Qui du Texel, de Londres, de Bordeaux,
S'en vont chercher, par un heureux échange,
De nouveaux biens nés aux sources du Gange;
Tandis qu'au loin, vainqueurs des Mufulmans,
Nos vins de France enivrent les sultans?
Quand la nature était dans son enfance,
Nos bons aïeux vivaient dans l'ignorance,
Ne connaissant ni le *tien*, ni le *mien*;
Qu'auraient-ils pu connaître? ils n'avaient rien;
Ils étaient nus; & c'est chose très-claire,
Que qui n'a rien n'a nul partage à faire.
Sobres étaient. Ah! je le crois encor;
Martialo n'est point du siècle d'or.
D'un bon vin frais ou la mouffe, ou la sève;
Ne gratta point le triste gosier d'Ève.
La soie & l'or ne brillaient point chez eux.
Admirez-vous pour cela nos aïeux?
Il leur manquait l'industrie & l'aisance;
Est-ce vertu? C'était pure ignorance.
Quel idiot, s'il avait eu pour lors
Quelque bon lit, aurait couché dehors?
Mon cher Adam, mon gourmand, mon bon père;
Que faisais-tu dans les jardins d'Eden?
Travaillais-tu pour ce sot genre humain?
Careffais-tu madame Ève ma mère?
Avouez-moi que vous aviez tous deux
Les ongles longs, un peu noirs & crasseux,
La chevelure assez mal ordonnée,
Le teint bruni, la peau bise & tannée.

Sans propriété l'amour le plus heureux
N'est plus amour, c'est un besoin honteux.
Bientôt lassés de leur belle aventure,
Deffous un chêne ils soupent galamment
Avec de l'eau, du millet & du gland:
Le repas fait, ils dorment sur la dure.
Voilà l'état de la pure nature.

Or maintenant voulez-vous, mes amis,
Savoir un peu, dans nos jours tant maudits,
Soit à Paris, soit dans Londres, ou dans Rome,
Quel est le train des jours d'un honnête homme?
Entrez chez lui; la foule des beaux arts,
Enfans du goût, se montre à vos regards.
De mille mains l'éclatante industrie,
De ces dehors orna la symmétrie.
L'heureux pinceau, le superbe dessin
Du doux Corrège & du savant Poussin,
Sont encadrés dans l'or d'une bordure.
C'est Bouchardon qui fit cette figure,
Et cet argent fut poli par Germain.
Des Gobelins l'aiguille & la teinture,
Dans ces tapis surpassent la peinture.
Tous ces objets sont vingt fois répétés
Dans des trumeaux tout brillans de clartés.
De ce fallon je vois par la fenêtre,
Dans des jardins, des myrtes en berceaux;
Je vois jaillir les bondissantes eaux.
Mais du logis j'entends sortir le maître,

Hij

Un char commode , avec graces orné ,
Par deux chevaux rapidement traîné ,
Paraît aux yeux une maison roulante ,
Moitié dorée & moitié transparente ;
Nonchalamment je l'y vois promené :
De deux ressorts la liante fouplesse
Sur le pavé le porte avec mollesse.
Il court au bain : les parfums les plus doux
Rendent sa peau plus fraîche & plus polie.
Le plaisir presse , il vole au rendez-vous ,
Chez Camargot , chez Goffin , chez Julie.
Il est comblé d'amour & de faveurs.
Il faut se rendre à ce palais magique ,
Où les beaux vers , la danse , la musique ,
L'art de tromper les yeux par les couleurs ,
L'art plus heureux de séduire les cœurs ,
De cent plaisirs font un plaisir unique.
Il va siffler quelque opéra nouveau ,
Ou , malgré lui , court admirer Rameau.
Allons souper. Que ces brillans services ,
Que ces ragoûts ont pour moi de délices !
Qu'un cuisinier est un mortel divin !
Cloris , Églé me versent de leur main
D'un vin d'Aï dont la mousse pressée ,
De la bouteille avec force élançée ,
Comme un éclair fait voler son bouchon ;
Il part , on rit , il frappe le plafond.
De ce vin frais l'écume pétillante
De nos Français est l'image brillante.

Le lendemain donne d'autres desirs,
D'autres soupers & de nouveaux plaisirs.

Or maintenant, monsieur du Télémaque,
Vantez-nous bien votre petite Ithaque,
Votre Salente & vos murs malheureux,
Où vos Crétois, tristement vertueux,
Pauvres d'effet, & riches d'abstinence,
Manquent de tout pour avoir l'abondance.
J'admire fort votre style flatteur,
Et votre prose, encor qu'un peu traînante.
Mais, mon ami, je consens de grand cœur
D'être fessé dans vos murs de Salente,
Si je vais là pour chercher mon bonheur.
Et vous, jardin de ce premier bon-homme,
Jardin fameux par le diable & la pomme,
C'est bien en vain que, tristement séduits,
Huet, Calmet, dans leur savante audace,
Du paradis ont recherché la place;
Le paradis terrestre est où je suis.



DÉFENSE DU MONDAIN,

O U

L'APOLOGIE DU LUXE.

A Table hier, par un triste hasard,
J'étais assis près d'un maître cafard,
Lequel me dit: Vous avez bien la mine
D'aller un jour échauffer la cuisine
De Lucifer; & moi, prédestiné,
Je rirai bien quand vous serez damné.—
Damné! comment? pourquoi?— Pour vos folies.
Vous avez dit en vos œuvres non pies,
Dans certain conte en rimes barbouillé,
Qu'au paradis Adam était mouillé,
Lorsqu'il pleuvait sur notre premier père;
Qu'Ève avec lui buvait de belle eau claire;
Qu'ils avaient même, avant d'être déchus,
La peau tannée & les ongles crochus.
Vous avancez, dans votre folle ivresse,
Prêchant le luxe, & vantant la mollesse,
Qu'il vaut bien mieux, ô blasphêmes maudits!
Vivre à présent qu'avoir vécu jadis.
Par quoi, mon fils, votre muse pollue
Sera rôtie, & c'est chose conclue.—

Difant ces mots, fon gofier altéré
Humait un vin qui, d'ambre coloré,
Sentait encor la grappe parfumée
Dont fut pour nous la liqueur exprimée.
Un rouge vif enlumina fon teint.

Lors je lui dis : Pour Dieu , monsieur le saint ,
Quel est ce vin ? d'où vient-il , je vous prie ?
D'où l'avez-vous ? — Il vient de Canarie :
C'est un nectar , un breuvage d'élu ;
Dieu nous le donne , & Dieu veut qu'il foit bu ;
Et ce café , dont , après cinq services ,
Votre eftomac goûte encor les délices ? —
Par le Seigneur il me fut destiné. —
Bon. Mais avant que Dieu vous l'ait donné ,
Ne faut-il pas que l'humaine industrie
L'aille ravir aux champs de l'Arabie ?
La porcelaine & la frêle beauté
De cet émail à la Chine empâté ,
Par mille mains fut pour vous préparée ,
Cuite , recuite , & peinte & diaprée ;
Cet argent fin , ciselé , godronné ,
En plat , en vase , en foudoupe tourné ,
Fut arraché de la terre profonde ,
Dans le Potosé , au fein d'un nouveau monde ;
Tout l'univers a travaillé pour vous ,
Afin qu'en paix , dans votre heureux courroux ,
Vous insultiez , pieux atrabilaire ,
Au monde entier épuisé pour vous plaire.

O faux dévot , véritable mondain ,
Connaîſſez-vous ; & dans votre prochain
Ne blâmez plus ce que votre indolence
Souffre chez vous avec tant d'indulgence.
Sachez ſur-tout que le luxe enrichit
Un grand état , ſ'il en perd un petit.
Cette ſplendeur , cette pompe mondaine ,
D'un règne heureux eſt la marque certaine ,
Le riche eſt né pour beaucoup dépenser ,
Le pauvre eſt fait pour beaucoup amaffer ,
Dans ces jardins regardez ces caſcades ,
L'étonnement & l'amour des Nâïades.
Voyez ces flots , dont les napes d'argent
Vont inonder ce marbre blanchiſſant ;
Les humbles prés ſ'abreuvent de cette onde ,
La terre en eſt plus belle & plus féconde ,
Mais de ces eaux ſi la ſource tarit ,
L'herbe eſt ſéchée & la fleur ſe flétrit.
Ainſi l'on voit en Angleterre , en France ,
Par cent canaux circuler l'abondance :
Le goût du luxe entre dans tous les rangs ;
Le pauvre y vit des vanités des grands ;
Et le travail gagé par la molleſſe ,
S'ouvre à pas lents la route à la richeſſe.
J'entends d'ici des pédans à rabats ,
Triftes cenſeurs des plaifirs qu'ils n'ont pas ,
Qui , me citant Denis d'Halicarnaffe ,
Dion , Plutarque , & même un peu d'Horace ,
Vont criaillant qu'un certain Curius ,

Cincinnatus , & des consuls en us ,
Béchaient la terre au milieu des alarmes ;
Qu'ils maniaient la charrue & les armes ;
Et que les blés tenaient à grand honneur
D'être semés par la main d'un vainqueur.
C'est fort bien dit , mes maîtres ; je veux croire
Des vieux Romains la chimérique histoire.
Mais , dites-moi , si les Dieux par hasard
Faisaient combattre Auteuil & Vaugirard ,
Faudrait-il pas , au retour de la guerre ,
Que le vainqueur vînt labourer sa terre ?
L'auguste Rome , avec tout son orgueil ,
Rome jadis était ce qu'est Auteuil.
Quand ces enfans de Mars & de Sylvie ,
Pour quelque pré signalant leur furie ,
De leur village allaient au champ de Mars ,
Ils arboraient du foin pour étendards.
Leur Jupiter , au tems du bon roi Tulle ,
Était de bois ; il fut d'or sous Luculle ,
N'allez donc pas , avec simplicité ,
Nommer vertu ce qui fut pauvreté.

Oh que Colbert était un esprit sage !
Certain butor conseillait par ménage ,
Qu'on abolît ces travaux précieux ,
Des Lyonnais ouvrage industrieux.
Du conseiller l'absurde prud'homme
Eût tout perdu par pure économie ;
Mais le ministre , utile avec éclat ,

H y

Sut par le luxe enrichir notre état.
De tous nos arts il agrandit la source ;
Et du midi , du levant & de l'ourse ,
Nos fiers voisins de nos progrès jaloux ,
Payaient l'esprit qu'ils admiraient en nous.
Je veux ici vous parler d'un autre homme ,
Tel que n'en vit Paris , Pekin , ni Rome ;
C'est Salomon , ce sage fortuné ,
Roi philosophe , & Platon couronné ,
Qui connut tout , du cèdre jusqu'à l'herbe ;
Vit-on jamais un luxe plus superbe ?
Il faisait naître , au gré de ses desirs ,
L'argent & l'or , mais sur-tout les plaisirs.
Mille beautés servaient à son usage ;
Mille ? On le dit ; c'est beaucoup pour un sage.
Qu'on m'en donne une , & c'est assez pour moi ,
Qui n'ai l'honneur d'être sage ni roi.

Parlant ainsi , je vis que les convives
Aimaient assez mes peintures naïves.
Mon doux béat très-peu me répondait ,
Riait beaucoup , & beaucoup plus buvait ;
Et tout chacun présent à cette fête ,
Fit son profit de mon discours honnête.



S T A N C E S.

Si vous voulez que j'aime encore,
Rendez-moi l'âge des amours ;
Au crépuscule de mes jours
Rejoignez, s'il se peut, l'aurore.

Des beaux lieux où le Dieu du vin
Avec l'Amour tient son empire,
Le tems qui me prend par la main,
M'avertit que je me retire.

De son inflexible rigueur
Tirons au moins quelque avantage:
Qui n'a pas l'esprit de son âge,
De son âge a tout le malheur.

Laiïsons à la belle jeunesse
Ses folâtres emportemens ;
Nous ne vivons que deux momens ,
Qu'il en soit un pour la sagesse.

Quoi ! pour toujours vous me fuyez ,
Tendresse , illusion , folie ,
Dons du ciel , qui me consoliez
Des amertumes de la vie !

On meurt deux fois , je le vois bien :
Cesser d'aimer & d'être aimable ,
C'est une mort insupportable ;
Cesser de vivre , ce n'est rien.

Ainsi je déplorais la perte
Des erreurs de mes premiers ans ;
Et mon ame aux desirs ouverte
Regrettait ses égaremens.

Du ciel alors daignant descendre ,
L'amitié vint à mon secours ;
Elle était peut-être aussi tendre ,
Mais moins vive que les amours.

Touché de sa beauté nouvelle ,
Et de sa lumière éclairé ,
Je la suivis , mais je pleurai
De ne pouvoir plus suivre qu'elle.



L A M O R T

D E M A D E M O I S E L L E

L E C O U V R E U R ,

F A M E U S E A C T R I C E .

QUE vois - je ? quel objet ! Quoi ! ces lèvres
charmantes ,
Quoi ! ces yeux d'où partaient ces flammes élo-
quentes ,
Éprouvent du trépas les livides horreurs !
Muses , graces , amours , dont elle fut l'image ,
O mes Dieux & les siens ! secourez votre ouvrage ,
Que vois-je ? c'en est fait , je t'embrasse , & tu meurs ,
Tu meurs ! on fait déjà cette affreuse nouvelle ;
Tous les cœurs font émus de ma douleur mortelle ,
J'entends de tous côtés les beaux arts éperdus
S'écrier en pleurant : Melpomène n'est plus.

Que direz-vous , race future ,
Lorsque vous apprendrez la flétrissante injure
Qu'à ces arts désolés font des hommes cruels ?
Ils prirent de la sépulture
Celle qui dans la Grèce aurait eu des autels .
Quand elle était au monde , ils soupiraient pour elle ;
Je les ai vu soumis , autour d'elle empressés :
Sitôt qu'elle n'est plus , elle est donc criminelle !
Elle a charmé le monde , & vous l'en punissez !

Non , ces bords désormais ne feront plus profanes ;
Ils contiennent ta cendre ; & ce triste tombeau ,
Honoré par nos chants , consacré par tes manes ,
Est pour nous un temple nouveau.

Voilà mon saint Denis ; oui , c'est là que j'adore
Tes talens , ton esprit , tes graces , tes appas.
Je les aimai vivans , je les encense encore ,

Malgré les horreurs du trépas ,
Malgré l'erreur & les ingrats ,
Que seuls de ce tombeau l'opprobre déshonore.
Ah ! verrai-je toujours ma faible nation ,
Incertaine en ses vœux , flétrir ce qu'elle admire ,
Nos mœurs avec nos loix toujours se contredire ,
Et le Français volage endormi sous l'empire
De la superstition ?

Quoi ! n'est-ce donc qu'en Angleterre
Que les mortels osent penser ?

O rivale d'Athènes ! ô Londres ! heureuse terre !
Ainsi que des tyrans , vous avez su chasser
Les préjugés honteux , qui vous livraient la guerre ;
C'est là qu'on fait tout dire , & tout récompenser ;
Nul art n'est méprisé , tout succès a sa gloire.
Le vainqueur de Tallard , le fils de la victoire ,
Le sublime Dryden , & le sage Addisson ,
Et la charmante Ophils , & l'immortel Newton ,
Ont part au temple de mémoire :

Et Le Couvreur à Londres aurait eu des tombeaux
Parmi les beaux esprits , les rois & les héros.
Quiconque a des talens à Londres est un grand homme.

L'abondance & la liberté
Ont , après deux mille ans , chez vous ressuscité
L'esprit de la Grèce & de Rome.
Des lauriers d'Apollon , dans nos stériles champs ,
La feuille négligée est-elle donc flétrie ?
Dieux ! pourquoi mon pays n'est-il plus la patrie
Et de la gloire & des talens ?

A M L L E. G O S S I N ,

*Qui avait représenté avec beaucoup de succès
le rôle de ZAYRE.*

J EUNE Gossin , reçois mon tendre hommage ;
Reçois mes vers au théâtre applaudis ,
Protège-les ; Zaire est ton ouvrage ,
Il est à toi , puisque tu l'embellis.
Ce sont tes yeux , ces yeux si pleins de charmes ;
Ta voix touchante , & tes sons enchanteurs ,
Qui du critique ont fait tomber les armes :
Ta seule vue adoucit les censeurs.
L'illusion , cette reine des cœurs ,
Marche à ta suite , inspire les alarmes ,
Les sentimens , les regrets , les douleurs ,
Et le plaisir de répandre des larmes.

Le Dieu des vers , qu'on allait dédaigner ,
Est par ta voix aujourd'hui sûr de plaire ;
Le Dieu d'amour , à qui tu fus plus chère ,
Est par tes yeux bien plus sûr de régner.
Entre ces Dieux désormais tu vas vivre.
Hélas ! long-tems je les servis tous deux ;
Il en est un que je n'ose plus suivre.
Heureux cent fois le mortel amoureux
Qui tous les jours peut te voir & t'entendre ,
Que tu reçois avec un souris tendre ,
Qui voit son fort écrit dans tes beaux yeux ,
Qui , pénétré de leurs feux qu'il adore ,
A tes genoux oubliant l'univers ,
Parle d'amour , & t'en reparle encore !
Et malheureux qui n'en parle qu'en vers !

A L A M Ê M E ,

Jouant ALZIRE.

C E n'est point moi qu'on applaudit ,
C'est vous qu'on aime & qu'on admire ;
Et vous damnez , charmante Alzire ,
Tous ceux que Gusman convertit.

A M L L E. CLAIRON.

LE sublime en tout genre est le don le plus rare ;
C'est là le vrai phénix ; & sagement avare ,
La nature a prévu qu'en nos faibles esprits
Le beau , s'il est commun , doit perdre de son prix.
La médiocrité couvre la terre entière ;
Les mortels ont à peine une foible lumière ,
Quelques vertus sans force , & des talens bornés.
S'il est quelques esprits par le ciel destinés
A s'ouvrir des chemins inconnus au vulgaire ,
A franchir des beaux arts la limite ordinaire ,
La nature est alors prodigue en ses présens ;
Elle égale dans eux les vertus aux talens.
Le souffle du génie & ses fécondes flammes ,
N'ont jamais descendu que dans de nobles ames :
Il faut qu'on en soit digne ; & le cœur épuré ,
Est le seul aliment de ce flambeau sacré.
Un esprit corrompu ne fut jamais sublime.

Toi , que forma Vénus , & que Minerve anime ,
Toi , qui ressuscitas sous mes rustiques toits
L'Électre de Sophocle aux accens de ta voix ,
(Non l'Électre Française à la mode soumise ,
Pour le galant Irys si galamment éprise)
Toi , qui peins la nature en osant l'embellir ,
Souveraine d'un art que tu sus ennoblir ;

Toi , dont un geste , un mot , m'attendrit & m'en-
flamme ,

Si j'aime tes talens , je respecte ton ame.

L'amitié , la grandeur , la fermeté , la foi ,

Les vertus que tu peins , je les retrouve en toi ;

Elles sont dans ton cœur : la vertu que j'encense

N'est pas des voluptés la sévère abstinence.

L'amour , ce don du ciel , digne de son auteur ,

Des malheureux humains est le consolateur.

Lui-même il fut un Dieu dans les siècles antiques ;

On en fait un démon chez nos vils fanatiques :

Très-déintéressé sur ce péché charmant ,

J'en parle en philosophe , & non pas en amant.

Une femme sensible , & que l'amour engage ,

Quand elle est honnête homme , à mes yeux est un
sage.

Que ce conteur heureux qui plaisamment chante

Le démon Belphegor & madame Honesta ,

L'Ésope des Français , le maître de la fable ,

Ait de la Champmelé vanté la voix aimable ,

Ses accens amoureux & ses sons affétés ,

Écho des fades airs que Lambert a notés :

Tu n'étais pas alors ; on ne pouvait connaître

Cet art qui n'est qu'à toi , cet art que tu fais naître

Corneille , des Romains peintre majestueux ,

T'aurait vue aussi noble , aussi Romaine qu'eux.

Le ciel , pour échauffer les glaces de mon âge ,

Le ciel me réservait ce flatteur avantage.

Je ne suis point surpris qu'un fort capricieux
Ait pu mêler quelque ombre à tes jours glorieux,
L'ame qui fait penser n'en est point étonnée ;
Elle s'en affermit , loin d'être consternée :
C'est le creuser du sage ; & son or altéré
En renaît plus brillant , en sort plus épuré.
En tout tems , en tous lieux , le public est injuste ;
Horace s'en plaignait sous l'empire d'Auguste.
La malice , l'orgueil , un indigne desir
D'abaïsser des talens qui font notre plaisir ,
De flétrir les beaux arts qui consolent la vie ;
Voilà le cœur de l'homme ; il est né pour l'envie.
A l'église , au barreau , dans les camps , dans les cours ,
Il est , il fut ingrat , & le sera toujours.

Du siècle que j'ai vu tu fais quelle est la gloire ;
Ce siècle des talens vivra dans la mémoire.
Mais vois à quels dégoûts le sort abandonna
L'auteur d'Iphigénie , & celui de Cinna ,
Ce qu'essuya Quinault , ce que souffrit Molière ,
Fénélon dans l'exil terminant sa carrière ,
Arnaud qui dut jouir du destin le plus beau ,
Arnaud manquant d'asyle , & même de tombeau.
Del'âge où nous vivons que pouvons-nous attendre ?
La lumière , il est vrai , commence à se répandre ;
Avec moins de talens on est plus éclairé ;
Mais le goût s'est perdu , l'esprit s'est égaré.
Ce siècle ridicule est celui des brochures ,
Des chansons , des extraits , & sur-tout des injures ;

La barbarie approche ; Apollon indigné
Quitte les bords heureux où ses loix ont régné ;
Et fuyant à regret son parterre & ses loges ,
Melpomène avec toi fuit chez les Allobroges.



L A V I E

DE PARIS ET DE VERSAILLES.

*ÉPITRE A MADAME DE****

V I V O N S pour nous , ma chère Rosalie ;
Que l'amitié , que le sang qui nous lie
Nous tienne lieu du reste des humains ;
Ils sont si fots , si dangereux , si vains !
Ce tourbillon qu'on appelle le monde ,
Est si frivole , en tant d'erreurs abonde ,
Qu'il n'est permis d'en aimer le fracas
Qu'à l'étourdi qui ne le connaît pas.

Après dîner , l'indolente Glycère
Sort pour sortir , sans avoir rien à faire ,
On a conduit son insipidité
Au fond d'un char , où , montant de côté ,
Son corps pressé gémit sous les barrières
D'un lourd panier qui flotte aux deux portières ;

Chez son amie au grand trot elle va ,
Monte avec joie , & s'en repent déjà ;
L'embrasse & bâille , & puis lui dit : Madame ,
J'apporte ici tout l'ennui de mon ame ;
Joignez un peu votre inutilité
A ce fardeau de mon oisiveté.
Si ce ne sont ses paroles expresse ,
C'en est le sens. Quelques feintes caresses ,
Quelques propos sur le jeu , sur le tems ,
Sur un sermon , sur le prix des rubans ,
Ont épuisé leurs ames excédées.
Elles chantaient déjà , faute d'idées.
Dans le néant leur cœur est absorbé ,
Quand dans la chambre entre monsieur l'abbé ;
Fadé plaissant , galant , escroc & prêtre ,
Et du logis pour quelques mois le maître.
Vient à la piste un fat en manteau noir ,
Qui se rengorge & se lorgne au miroir.
Nos deux pédans sont tous deux sûrs de plaire ;
Un officier arrive , & les fait taire ,
Prend la parole , & conte longuement
Ce qu'à Plaisance eût fait son régiment ,
Si par malheur on n'eût pas fait retraite.
Il vous le mène au col de la Boquette ,
A Nice , au Var , à Digne il le conduit ;
Nul ne l'écoute , & le cruel poursuit.
Arrive lsis , dévote au maintien triste ,
A l'air sournois. Un petit janséniste ,
Tout plein d'orgueil & de saint Augustin ;

Entre avec elle en lui ferrant la main.
D'autres oiseaux de différent plumage ,
Divers de goût, d'instinct & de ramage ,
En sautillant , font entendre à la fois
Le gazouillis de leurs confuses voix ;
Et dans les cris de la folle cohue ,
La médifance est à peine entendue.
Ce chamaillis de cent propos croisés ,
Ressemble aux vents l'un à l'autre opposés.
Un profond calme , un stupide silence
Succède au bruit de leur impertinence.
Chacun redoute un honnête entretien ;
On veut penser , & l'on ne pense à rien.
O roi David ! ô ressource assurée !
Viens ranimer leur langueur désœuvrée.
Grand roi David , c'est toi dont les fizaïns
Fixent l'esprit & le goût des humains.
Sur un tapis dès qu'on te voit paraître ,
Noble , bourgeois , clerc , prélat , petit-maître ;
Femmes sur-tout , chacun met son espoir
Dans tes cartons peints de rouge & de noir :
Leur ame vuide est du moins amusée
Par l'avarice en plaisir déguisée.
De ces exploits le beau monde occupé ,
Quitte à la fin le jeu pour le soupé.
Chaque convive en liberté déploie
A son voisin son insipide joie.
L'homme machine , esprit qui tient du corps ,
En bien mangeant remonte ses ressorts ;

Avec le sang l'ame se renouvelle,
Et l'estomac gouverne la cervelle.
Ciel ! quels propos ! Ce pédant du palais
Blâme la guerre , & se plaint de la paix.
Ce vieux Crésus, en sablant du Champagne,
Gémit des maux que souffre la campagne;
Et coufu d'or , dans le luxe plongé,
Plaint le pays de tailles surchargé.
Monsieur l'abbé vous entame une histoire
Qu'il ne croit point , & qu'il veut faire croire;
On l'interrompt par un propos du jour,
Qu'un autre conte interrompt à son tour.
De froids bons mots , des équivoques fades,
Des quolibets & des turlupinades,
Un rire faux que l'on prend pour gaieté,
Font le brillant de la société.
C'est donc ainsi , troupe absurde & frivole ;
Que nous usons de ce tems qui s'envole ?
C'est donc ainsi que nous perdons des jours
Longs pour les fots , pour qui pense si courts ?
Mais que ferai-je ? où fuir loin de moi-même ?
Il faut du monde ; on le condamne , on l'aime ;
On ne peut vivre avec lui , ni sans lui.
Notre ennemi le plus grand , c'est l'ennui.
Tel qui chez soi se plaint d'un sort tranquille,
Vole à la cour , dégoûté de la ville.
Si dans Paris chacun parle au hasard ,
Dans cette cour on se tait avec art,
Et de la joie , ou fausse , ou passagère ,

On n'a pas même une image légère.
Heureux qui peut de son maître approcher !
Il n'a plus rien désormais à chercher.
Mais Jupiter , au fond de l'empirée ,
Cache aux mortels sa présence adorée ;
Il n'est permis qu'à quelques demi-Dieux
D'entrer le soir au cabinet des cieux.
Faut-il aller , confondu dans la presse ,
Prier les Dieux de la seconde espèce ,
Qui des mortels font le mal ou le bien ?
Comment aimer des gens qui n'aiment rien ,
Et qui portés sur ces rapides sphères
Que la fortune agite en sens contraires ,
L'esprit troublé de ce grand mouvement ,
N'ont pas le tems d'avoir un sentiment ?
A leur lever , pressez-vous pour attendre ,
Pour leur parler , sans vous en faire entendre ;
Pour obtenir , après trois ans d'oubli ,
Dans l'antichambre un refus très-poli.

Non , dites-vous , la cour ni le beau monde
Ne sont point faits pour celui qui les fronde.
Fuis pour jamais ces puissans dangereux ,
Fuis les plaisirs qui sont trompeurs comme eux ;
Bon citoyen , travaille pour la France ,
Et du public attends ta récompense.
Qui ? le public ! ce fantôme inconstant ,
Monstre à cent voix , Cerbère dévorant ,
Qui flatte & mord , qui dresse par sottise

Une statue, & par dégoût la brise ?
Tyran jaloux de quiconque le sert,
Il profana la cendre de Colbert
Et prodiguant l'insolence & l'injure,
Il a flétri la candeur la plus pure.
Il juge, il loue, il condamne au hasard
Toute vertu, tout mérite & tout art,
C'est lui qu'on vit, de critiques avide,
Déshonorer le chef-d'œuvre d'Armide,
Et pour Judith, Pirame & Régulus,
Abandonner Phèdre & Britannicus;
Lui qui dix ans proscrivit Athalie,
Qui, protecteur d'une scène avilie,
Frappant des mains, bat à tort, à travers,
Au mauvais sens qui hurle en mauvais vers.
Mais il revient, il répare sa honte,
Le tems l'éclaire, oui; mais la mort plus prompte
Ferme mes yeux dans ce siècle pervers,
En attendant que les siens soient ouverts.
Chez nos neveux on me rendra justice;
Mais, moi vivant, il faut que je jouisse.
Quand dans la tombe un pauvre homme est inclus,
Qu'importe un bruit, un nom qu'on n'entend plus?
L'ombre de Pope avec les rois repose;
Un peuple entier fait son apothéose,
Et son nom vole à l'immortalité;
Quand il vivait il fut persécuté.
Ah! cachons-nous; passons avec les sages
Le soir serein d'un jour mêlé d'orages;

Et dérobons à l'œil de l'envieux
Le peu de tems que me laissent les Dieux.
Tendre amitié, don du ciel, beauté pure,
Porte un jour doux dans ma retraite obscure;
Puisse-je vivre & mourir dans tes bras,
Loin du méchant qui ne te connaît pas,
Loin du bigot, dont la peur dangereuse
Corrompt la vie, & rend la mort affreuse !

L A V A N I T É.

QU'AS-TU, petit bourgeois d'une petite ville ?
Quel accident étrange, en allumant ta bile,
A sur ton large front répandu la rougeur ?
D'où vient que tes gros yeux pétillent de fureur ?
Réponds donc. — L'univers doit venger mes injures ;
L'univers me contemple, & les races futures
Contre mes ennemis déposeront pour moi. —
L'univers, mon ami, ne pense point à toi ;
L'avenir encor moins. Conduis bien ton ménage ;
Divertis-toi, bois, dors, sois tranquille, sois sage.
De quel nuage épais ton crâne est offusqué !
Ah ! j'ai fait un discours, & l'on s'en est moqué ;
Des plaifans de Paris j'ai senti la malice ;
Je vais me plaindre au roi qui me rendra justice ;
Sans doute il punira ces ris audacieux. —
Va, le roi n'a point lu ton discours ennuyeux ;

Il a trop peu de tems , & trop de soins à prendre ,
Son peuple à soulager , ses amis à défendre ,
La guerre à soutenir. En un mot , les bourgeois
Doivent très-rarement importuner les rois.
La cour te croira fou : reste chez toi , bon-homme—
Non , je n'y puis tenir ; de brocards on m'affomme ;
Les *quand* , les *qui* , les *quoi* pleuvant de tous côtés ,
Sifflent à mon oreille , en cent lieux répétés.
On méprise à Paris mes chançons judaïques ,
Et mon *Pater* anglais , & mes rimes tragiques ,
Et ma prose aux quarante : un tel renversement
D'un état policé détruit le fondement.
L'intérêt du public se joint à ma vengeance.
Je prétends des plaifans réprimer la licence.
Pour trouver bons mes vers il faut faire une loi ,
Et de ce même pas je vais parler au roi.

Ainsi , nouveau venu sur les rives de Seine ,
Tout rempli de lui-même , un pauvre énergomène
De son plaifant délire amusait les passans.
Souvent notre amour-propre éteint notre bon sens ;
Souvent nous ressemblons aux grenouilles d'Homère ,
Implorant à grands cris le fier Dieu de la guerre ,
Et les Dieux des enfers , & Bellone & Pallas ,
Et les foudres des cieux , pour se venger des rats.

Voyez dans ce réduit ce crasseux janséniste ,
Des nouvelles du tems infidèle copiste ,
Vendant sous le manteau ces mémoires sacrés

De bedeaux de paroisse, & de clercs tonsurés;
Il pense fermement, dans sa superbe extase,
Reffusciter les tems des combats d'Athanase.
Ce petit bel esprit, orateur du barreau,
Alignant froidement ses phrases au cordeau,
Citant mal-à-propos des auteurs qu'il ignore,
Voit voler son beau nom du couchant à l'aurore;
Ses flatteurs à dîner l'appellent Cicéron.
Bertier dans son collège est surnommé Varron.
Un vicaire à Chaillot croit que tout homme sage
Doit penser dans Pékin comme dans son village;
Et la vieille badaude, au fond de son quartier,
Dans ses voisins badauds voit l'univers entier.

Je suis loin de blâmer le soin très-légitime
De plaire à ses égaux, & d'être en leur estime.
Un conseiller du roi, sur la terre inconnu,
Doit, dans son cercle étroit, chez les siens bien venu,
Être approuvé du moins de ses graves confrères;
Mais on ne peut souffrir ces bruyans téméraires,
Sur la scène du monde ardens à s'étaler.
Veux-tu te faire acteur ? on voudra te siffler.
Gardons-nous d'imiter ce fou de Diogène,
Qui pouvant chez les siens, en bon bourgeois
d'Athène.

A l'étude, au plaisir doucement se livrer,
Vécut dans un tonneau, pour se faire admirer.
Malheur à tout mortel (& sur-tout dans notre âge)
Qui se fait singulier pour être un personnage !

Piron seul eut raison, quand, dans un goût nouveau,
Il fit ce vers heureux, digne de son tombeau :
Ci git qui ne fut rien.... Quoi que l'orgueil en dise,
Humains, faibles humains, voilà votre devise.
Combien de rois, grands Dieux ! jadis si révéérés,
Dans l'éternel oubli sont en foule enterrés !
La terre a vu passer leur empire & leur trône.
On ne fait en quel lieu florissait Babylone.
Le tombeau d'Alexandre aujourd'hui renversé,
Avec sa ville altière a péri dispersé.
César n'a point d'asyle où son ombre repose ;
Et l'ami Tonsignan pense être quelque chose !



DISCOURS

A MON VAISSEAU.

O Vaisseau qui portes mon nom,
Puisses-tu, comme moi, résister aux orages !
L'empire de Neptune a vu moins de naufrages
Que le Permesse d'Apollon.
Tu vogueras peut-être à ces climats sauvages
Que Jean-Jacque a vantés dans son nouveau jargon ;
Va débarquer sur ces rivages
Patouillet, N. . . . & Frélon ;
A moins qu'aux chantiers de Toulon
Ils ne servent le roi noblement & sans gages.

Mais non, ton fort t'appelle aux dunes d'Albion ;
Tu verras dans les champs qu'arrose la Tamise,
La liberté superbe auprès du trône assise ;
Le chapeau qui la couvre est orné de lauriers ;
Et, malgré ses partis, sa fougue, & sa licence,
Elle tient dans ses mains la corne d'abondance,
Et les étendards des guerriers.

Sois certain que Paris ne s'informera guère
Si tu vogues vers Smyrne où l'on vit naître Homère,
Ou si ton Breton nautonnier

Te conduit près de Naples , en ce séjour fertile ,
Qui fait bien plus de cas du sang de saint Janvier ,
Que de la cendre de Virgile.

Ne va point sur le Tibre ; il n'est plus de talens ,
Plus de héros , plus de grand homme :
Chez ce peuple de conquérans
Il est un pape , & plus de Rome.

Va plutôt vers ces monts qu'autrefois sépara
Le redoutable fils d'Alcmène ,
Qui dompta les lions , sous qui l'hydre expira ,
Et qui des cieux jaloux brava toujours la reine ;
Tu verras en Espagne un Alcide nouveau ,
Vainqueur d'une hydre plus fatale ;
Des superstitions déchirant le bandeau ,
Plongeant dans la nuit du tombeau ,
De l'inquisition la puissance infernale.
Dis-lui qu'il est en France un mortel qui l'égale ;
Car tu parles sans doute , ainsi que le vaisseau
Qui transporta dans la Colchide
Les deux géméaux divins , Jason , Orphée , Alcide ;
Baptisé sous mon nom tu parles hardiment :
Que ne diras-tu point des énormes sottises
Que mes chers Français ont commises
Sur l'un & sur l'autre élément !

Tu brûles de partir ; attends , demeure , arrête ,
Je prétends m'embarquer ; attends-moi , je te joins ;
Libre de passions , & d'erreurs , & de soins ,

J'ai fu de mon asyle écarter la tempête ;
Mais dans mes prés fleuris, dans mes sombres forêts,
 Dans l'abondance & dans la paix,
 Mon ame est encor inquiète :
Des méchans & des sots je suis encor trop près :
Les cris des malheureux percent dans ma retraite ;
Enfin le mauvais goût qui domine aujourd'hui
 Déshonore trop ma patrie.
Hier on m'apporta, pour combler mon ennui,
 Le Tacite de la Blétrie.
Je n'y tiens point, je pars, & j'ai trop différé.

Ainsi je m'occupais, sans suite & sans méthode,
De ces pensers divers où j'étais égaré,
Comme tout solitaire à lui-même livré,
 Ou comme un fou qui fait une ode ;
Quand Minerve tirant les rideaux de mon lit,
Avec l'aube du jour m'apparut & me dit :
Tu trouveras par-tout la même impertinence ;
 Les ennuyeux & les pervers
 - Composent ce vaste univers ;
 Le monde est fait comme la France.

Je me rendis à la raison ;
Et sans plus m'affliger des sottises du monde,
Je laissai mon vaisseau fendre le sein de l'onde,
 Et je restai dans ma maison.

LE RUSSE A PARIS.

D I A L O G U E

D'UN PARISIEN ET D'UN RUSSE.



L E P A R I S I E N.

Vous avez donc franchi les mers hyperborées ;
Ces immenses déserts, & ces froides contrées,
Où le fils d'Alexis instruisant tous les rois ,
A fait naître les arts , & les mœurs , & les loix ?
Pourquoi vous dérober aux sept astres de l'ourse ;
Beaux lieux où nos Français, dans leur savante course ,
Allèrent , de Borée arpentant l'horizon ,
Geler auprès du pôle aplati par Newton ;
Et dans ce grand projet utile à cent couronnes ,
Avec un quart de cercle enlever deux Laponnes ?
Est-ce un pareil dessein qui vous conduit chez nous ?

L E R U S S E.

Non, je viens m'éclairer, m'instruire auprès de vous,
Voir un peuple fameux , l'observer & l'entendre.

L E P A R I S I E N.

Aux bords de l'occident que pouvez-vous apprendre ?
Dans vos vastes états vous touchez à la fois
Au pays de Christine , à l'empire Chinois.

Le héros de Narva sentit votre vaillance ;
Le brutal Janissaire a tremblé dans Byzance ;
Les hardis Prussiens ont été terrassés ;
Et vainqueurs en tous lieux , vous en savez assez !

L E R U S S E .

J'ai voulu voir Paris : les fastes de l'histoire
Célèbrent ses plaisirs , & consacrent sa gloire ;
Tout mon cœur tressaillit à ces récits pompeux
De vos arts triomphans , de vos aimables jeux.
Quels plaisirs , quand vos jours , marqués par vos
conquêtes ,

S'embellissaient encor à l'éclat de vos fêtes !
L'étranger admirait dans votre auguste cour
Cent filles de héros conduites par l'amour ;
Ces belles Montbazou , ces Chatillon brillantes ;
Ces piquantes Bouillon , ces Nemours si touchantes ,
Dançant avec Louis sous des berceaux de fleurs ,
Et du Rhin subjugué couronnant les vainqueurs ;
Perrault du Louvre auguste élevant la merveille ;
Le grand Condé pleurant aux vers du grand Cor-
neille ;

Tandis que plus aimable , & plus maître des cœurs ,
Racine , d'Henriette exprimant les douleurs ,
Et voilant ce beau nom du nom de Bérénice ,
Des feux les plus touchans peignoit le sacrifice.

Cependant un Colbert dans vos heureux remparts
Ranimait l'industrie , & rassemblait les arts :

Tous ces arts en triomphe amenaient l'abondance,
Sur cent châteaux ailés les pavillons de France,
Bravant ce peuple altier, complice de Cromwel,
Effrayaient la Tamise & les ports du Texel.

Sans doute les beaux fruits de ces âges illustres,
Accrus par la culture & mûris par vingt lustres,
Sous vos savantes mains ont un nouvel éclat.
Le tems doit augmenter la splendeur de l'état ;
Mais je la cherche en vain dans cette ville immense.

L E P A R I S I E N .

Aujourd'hui l'on étale un peu moins d'opulence.
Nous nous sommes défaits d'un luxe dangereux ;
Les esprits sont changés, & les tems sont fâcheux.

L E R U S S E .

Et que vous reste-t-il de vos magnificences ?

L E P A R I S I E N .

Mais... nous avons souvent de belles remontrances,
Et le nom d'Ysabeau sur un papier timbré,
Est dans tous nos périls un secours assuré.

L E R U S S E .

C'est beaucoup: mais enfin quand la riche Angleterre
Épuise ses trésors à vous faire la guerre,
Les papiers d'Ysabeau ne vous suffiront pas ;
Il faut des matelots, des vaisseaux, des soldats...

L E P A R I S I E N .

Nous avons à Paris de plus grandes affaires,

L E R U S S E.

Quoi donc ?

L E P A R I S I E N.

Janfénius.... la bulle.... ses mystères ;
De deux fages partis les cris & les efforts,
Et des billets sacrés payables chez les morts ,
Et des convulsions , & des requiſitoires ,
Rempliront de nos tems les brillantes hiftoires.
Le Franc de Tonſignan , par ſes divins écrits ,
Plus que Paliffot même occupe nos eſprits ;
Nous quittons & la foire , & l'opéra-comique ,
Pour juger de le Franc le ſtyle académique.
Le Franc de Tonſignan dit à tout l'univers ,
Que le roi lit ſa proſe , & même encor ſes vers.
L'univers cependant voit nos apothicaires
Combattre en parlement les jéſuites leurs frères ;
Car chacun vend ſa drogue , & croit ſur ſon pallier
Fixer , comme le Franc , les yeux du monde entier.
Que dit-on dans Moscou de ces nobles querelles ?

L E R U S S E.

En aucun lieu du monde on ne m'a parlé d'elles.
Le Nord , la Germanie , où j'ai porté mes pas ,
Ne ſavent pas un mot de ces fameux débats.

L E P A R I S I E N.

Quoi ! du clergé François la gazette prudente
Cet ouvrage immortel que le pur zèle enfante ,

Le journal du Chrétien, le journal de Trévoux,
N'ont point passé les mers, & volé jusqu'à vous?

L E R U S S E.

Non.

L E P A R I S I E N.

Quoi? vous ignorez des mérites si rares?

L E R U S S E.

Nous n'en avons jamais rien appris.

L E P A R I S I E N.

Les barbares!

Hélas! en leur faveur mon esprit abusé
Avait cru que le Nord était civilisé.

L E R U S S E.

Je viens pour me former sur les bords de la Seine;
C'est un Scythe grossier voyageant dans Athènes,
Qui vous conjure ici, timide & curieux,
De dissiper la nuit qui couvre encor ses yeux.
Les modernes talens que je cherche à connaître,
Devant un étranger craignent-ils de paraître?
Le cigne de Cambrai, l'aigle brillant de Meaux,
Dans ce tems éclairé n'ont-ils pas des égaux?
Leurs disciples nourris de leur vaste science,
N'ont-ils pas hérité de leur noble éloquence?

L E P A R I S I E N.

Oui, le flambeau divin qu'ils avaient allumé,
Brille d'un nouveau feu, loin d'être consumé.
Nous avons parmi nous des pères de l'église,

L E R U S S E.

Nommez-moi donc les saints que le ciel favorise ;

L E P A R I S I E N.

Maître Abraham Chaumeix , Hayet le récollet ,
Et Bertier le jésuite , & le diacre Trublet ,
Et le doux Caveirac , & Nonotte , & tant d'autres ;
Ils sont tous parmi nous ce qu'étaient les Apôtres
Avant qu'un feu divin fût descendu sur eux :
De leur siècle profane instructeurs généreux ,
Cachant de leur savoir la plus grande partie ,
Écrivant sans esprit par pure modestie ,
Et par piété même ennuyant les lecteurs.

L E R U S S E.

Je n'ai point encor lu ces solides auteurs ,
Il faut que je vous fasse un aveu condamnable :
Je voudrais qu'à l'utile on joignît l'agréable ;
J'aime à voir le bon sens sous le masque des ris ;
Et c'est pour m'égayer que je viens à Paris.
Ce peintre ingénieux de la nature humaine ,
Qui fit voir en riant la raison sur la scène ,
Par ceux qui l'ont suivi serait-il éclipsé ?

L E P A R I S I E N.

Vous parlez de Molière ? oh ! son règne est passé ;
Le siècle est bien plus fin ; notre scène épurée ,
Du vrai beau qu'on cherchait est enfin décorée.
Nous avons les *remparts* , nous avons *Ramponneau* ;
Au lieu du Misanthrope , on voit Jacques Rousseau ;

Qui, marchant sur ses mains, & mangeant sa laitue,
Donne un plaisir bien noble au public qui le hue.
Voilà nos grands travaux, nos beaux arts, nos succès,
Et l'honneur éternel de l'empire français.
A ce brillant tableau connaissez ma patrie.

L E R U S S E.

Je vois dans vos propos un peu de raillerie ;
Je vous entends assez ; mais parlons sans détour ;
Votre nuit est venue après le plus beau jour.
Il en est des talens comme de la finance ;
La disette aujourd'hui succède à l'abondance.
Tout se corrompt un peu, si je vous ai compris.
Mais n'est-il rien d'illustre au moins dans vos débris ?
Minerve de ces lieux ferait-elle bannie ?
Parmi cent beaux esprits n'est-il plus de génie ?

L E P A R I S I E N.

Un génie ! Ah ! grand Dieu, puisqu'il faut m'expliquer,
S'il en paraissait un que l'on pût remarquer,
Tant de témérité ferait bientôt punie.
Non , je ne le tiens pas assuré de sa vie.
Les Bertier, les Chaumeix, & jusques aux Frérons,
Déjà de l'imposture embouchent les clairons.
L'hypocrite fourit, l'énergumène aboie ;
Les chiens de saint Médard s'élancent sur leur proie ;
Un petit magistrat à peine émancipé,
Un pédant sans honneur à Biffêtre échappé,
S'il a du bel esprit la jalouse manie,
Intrigue, parle, écrit, dénonce, calomnie,

En crimes odieux travestit les vertus ;
Tous les traits sont lancés , tous les rets sont tendus ,
On cabale à la cour , on ameuté , on excite
Ces petits protecteurs sans place & sans mérite ,
Ennemis des talens , des arts , des gens de bien ,
Qui se sont faits dévots , de peur de n'être rien ,
N'osant parler au roi qui hait la médifance ,
Et craignant de ses yeux la sage vigilance ,
Ces oiseaux de la nuit rassemblés dans leurs trous ,
Exhalent les poisons de leur orgueil jaloux .
Poursuivons , disent-ils , tout citoyen qui pense .
Un génie ! il aurait cet excès d'insolence !
Il n'a pas demandé notre protection !
Sans doute il est sans mœurs & sans religion .
Il dit que dans les cœurs Dieu s'est gravé lui-même ,
Qu'il n'est point implacable , & qu'il suffit qu'on
l'aime .

Dans le fond de son ame il se rit des Fantins ,
De Marie à la Coque , & de la Fleur des Saints .
Aux erreurs indulgent , & sensible aux misères ,
Il a dit , on le fait , que les humains sont frères ;
Et dans un doute affreux lâchement obstiné ,
Il n'osa convenir que Newton fût damné .
Le brûler est une œuvre & sage & méritoire ,
Ainsi parle à loisir ce digne consistoire .
Des vieilles , à ces mots , au ciel levant les yeux ,
Demandent des fagots pour cet homme odieux ;
Et des petits péchés commis dans leur jeune âge ,
Elles font pénitence en opprimant un sage ,

L E R U S S E.

Hélas ! ce que j'apprends de votre nation ,
Me remplit de douleur & de compassion.

L E P A R I S I E N.

J'ai dit la vérité ; vous la vouliez sans feinte ,
Mais n'imaginez pas que , tristement éteinte ,
La raison sans retour abandonne Paris ;
Il est des cœurs bien faits , il est de bons esprits ,
Qui peuvent , des erreurs où je la vois livrée ,
Ramener au droit sens la patrie égarée.
Les aimables Français sont bientôt corrigés.

L E R U S S E.

Adieu , je reviendrai , quand ils seront changés.



LES CHEVAUX ET LES ANES ;

O U

ÉTRENNES AUX SOTS.

*Par M. le Chevalier DE M....RE , Cornette de
Cavalerie , & en cette qualité ennemi juré des
Anes. A Paris , le 1 Janvier 1761.*

A Ces beaux jeux inventés dans la Grèce ;
Combats d'esprit , ou de force , ou d'adresse ,
Jeux solennels , école des héros ,
Un gros Thébain , qui se nommait Bathos ,
Assez connu par sa crasse ignorance ,
Par sa léfine & son impertinence ,
D'ambition tout comme un autre épris ,
Voulut paraître , & prétendit aux prix.
C'était la course. Un beau cheval de Thrace ,
Aux crins flottans , à l'œil brillant d'audace ,
Vif & docile , & léger à la main ,
Vint présenter son dos à mon vilain.
Il demandait des houffes , des aigrettes ,
Un beau harnois , de l'or sur ses boffettes ,
Le bon Bathos quelque tems marchand ,
Un certain âne alors se présenta.

L'âne disait : Mieux que lui je fais braire ,
Et vous verrez que je fais mieux courir ;
Pour des chardons je m'offre à vous servir ;
Préférez-moi, Mon Bathos le préfère.
Sûr du triomphe, il sort de la maison.
Voilà Bathos monté sur son grison.
Il veut courir. La Grèce était railleuse.
Plus l'assemblée était belle & nombreuse ;
Plus on sifflait ; les Bathos en ce tems
N'imposaient pas silence aux bons plaisans ;

Profitez bien de cette belle histoire ,
Vous qui suivez les sentiers de la gloire ;
Vous qui briguez ou donnez des lauriers ,
Distinguez bien les ânes des courriers.
En tout état , & dans toute science ,
Vous avez vu plus d'un Bathos en France ;
Et plus d'un âne a mangé quelquefois
Au ratelier des courriers de nos rois.

L'abbé Dubois , fameux par sa vessie ,
Mit sur son front très-atteint de folie ,
La même mitre , hélas ! qui décora
Ce Fénélon que l'Europe admira.
Au Cicéron des oraisons funèbres ,
Sublime auteur de tant d'écrits célèbres ;
Qui succéda dans l'emploi glorieux
De cultiver l'esprit des demi-dieux ?
Un théatin, un Boyer, Mais qu'importe ,

Quand l'arbre est beau, quand sa sève est bien forte,
Qu'il soit taillé par Benigne ou Boyer ?
De très-bons fruits viennent sans jardinier.

C'est dans Paris, dans notre immense ville,
En grands esprits, en fots toujours fertile,
Mes chers amis, qu'il faut bien nous garder
Des charlatans qui viennent l'inonder.
Les vrais talens se taisent ou s'enfuient,
Découragés des dégoûts qu'ils effuient :
Les faux talens sont hardis, effrontés,
Souples, adroits, & jamais rebutés.
Que de frélons vont pillant les abeilles !
Que de Pradon s'érigent en Corneilles !
Que de Gauchat semblent des Maffillon !
Que de le Dain succèdent aux Bignon !
Virgile meurt, Bavius le remplace.
Après Lulli nous avons vu Colasse.
Après le Brun, Coypel obtint l'emploi
De premier peintre, ou barbouilleur du roi.
Ah ! mon ami, malgré ta suffisance,
Tu n'étais pas premier peintre de France.
Le lourd Crevier, pédant crasseux & vain,
Prend hardiment la place de Rollin ;
Comme un valet prend l'habit de son maître.
Que voulez-vous ? chacun cherche à paraître ;

C'est un plaisir de voir ces polissons,
Qui du bon goût nous donnent des leçons ;

Ces étourdis calculant en finance ;
Et ces bourgeois qui gouvernent la France ;
Et ces gredins qui , d'un air magistral ,
Pour quinze sous griffonnant un journal ,
Journal chrétien , connu par sa sottise ,
Vont se quarrant en princes de l'église ;
Et ces faquins qui d'un ton familier
Parlent au roi du haut de leur grenier.

Nul à Paris ne se tient dans sa sphère ,
Dans son métier , ni dans son caractère ;
Et parmi ceux qui briguent quelque nom ,
Ou quelque honneur , ou quelque pension ,
Qui des dévots affectent la grimace ,
L'abbé la Coste est le seul à sa place.

Le roi , dit-on , bannira ces abus ;
Il le voudrait , ses soins sont superflus.
Il ne peut dire en un arrêt en forme :
Impertinens , je veux qu'on se réforme ;
Que le journal de Trévoux soit meilleur ,
Guion moins plat , Moreau plus fin railleur ,
La cour enjoint à Jacque hétérodoxe ,
De courir moins après le paradoxe ;
Je lui défends de jamais dénigrer
Des arts charmans qui peuvent l'honorer.
Je veux , j'entends que sous mon règne auguste
Tout bon Français ait l'esprit sage & juste ;
Que nul robin ne soit présomptueux ,

Nul moine fier , nul avocat verbeux.
Oui le rapport , dans mon conseil , j'ordonne
Que la raison s'introduise en Sorbonne ;
Que tout auteur sache me réjouir ,
Ou m'éclairer ; car tel est mon plaisir.

Un tel édit serait plus inutile
Que les sermons prêchés par la Neuville ,
Donc on aurait grande obligation
A qui pourrait par exhortation ,
Par vers heureux , & par douce éloquence ,
Porter nos gens à moins d'extravagance ,
Admonêter par nom & par surnom
Ces ennemis jurés de la raison.
On pourrait dire aux malins molinistes ,
A leurs rivaux les rudes jansénistes ,
Aux gens du greffe , aux universités ,
Aux faux dévots d'honnêtes vérités.
Je les dirai , n'en foyez point en peine ;
Chacun de vous obtiendra son étrenne.
Messieurs les fots , je dois en bon chrétien
Vous fesser tous , car c'est pour votre bien.

F I N

TABLE

Dés Pièces contenues dans ce Volume.

CONTES DE GUILLAUME VADÉ.

<i>PRÉFACE</i> de Cathérine Vadé.	page 5
<i>Ce qui plaît aux Dames.</i>	14
<i>L'Éducation d'un Prince.</i>	30
<i>GERTRUDE</i> , ou l'Éducation d'une Fille.	38
<i>A M. l'Abbé de V***</i> , au sujet du Conte d'Isabelle & Gertrude, dont il avait fait un opéra-comique.	43
<i>Les trois Manières.</i>	44
<i>Thélème & Macare.</i>	59
<i>AZOLAN</i> , ou le Bénéficiaire.	64
<i>L'origine des Métiers.</i>	67
<i>Le Marseillois & le Lion.</i>	69
<i>Les trois Empereurs en Sorbonné.</i>	76
<i>La Tactique.</i>	81
<i>Le Cœur.</i>	87
<i>Réponse à la Pièce précédente</i>	90
<i>Réponse à M. le Chevalier de B***.</i>	91
<i>Au même.</i>	92
<i>Au même.</i>	93
<i>Les deux Siècles.</i>	94
<i>Le Père Nicodème & Jeannot.</i>	98
<i>La Bégueule</i> , Conte Moral.	103
<i>Les Systèmes.</i>	115

<i>Les Cabales.</i>	116
<i>Jean qui pleure & qui rit.</i>	124
<i>Réponse, par M. l'Abbé de V***.</i>	126
<i>Le Dimanche, ou les Filles de Minée.</i>	128
<i>Les Finances.</i>	139
<i>La Mule du Pape.</i>	142
<i>L'Hypocrisie.</i>	144
<i>Le Temple de l'Amitié.</i>	148
<i>Le pauvre Diable.</i>	153
<i>Le Mondain.</i>	169
<i>Défense du Mondain, ou l'Apologie du luxe.</i>	174
<i>Stances.</i>	179
<i>La Mort de Mademoiselle le Couvreur.</i>	181
<i>A Mademoiselle Goffin.</i>	183
<i>A la Même.</i>	184
<i>A Mademoiselle Clairon.</i>	185
<i>La Vie de Paris & de Versailles.</i>	188
<i>La Vanité.</i>	194
<i>Discours à mon Vaisseau.</i>	198
<i>Le Russe à Paris, Dialogue d'un Parisien & d'un Russe.</i>	201
<i>Les Chevaux & les Anes, ou Étrennes aux Sots.</i>	219

Fin de la Table.













